nia

LIBRARY
University of California
IRVINE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/aujaponguer00guer

AU JAPON

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

A. Bd DE GUERVILLE

Amedée Baillot

AU JAPON

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIV

DS
869
G8

AUX MIENS,

AUX PARENTS, AUX AMIS

qui, pendant des années de cruelles souffrances
morales et physiques,
m'ont entouré de leurs soins, de leur affection,
de leur dévouement,
ces pages, premier travail d'un être heureux
et surpris de se sentir revivre,
sont dédiées.

A. B. DE G.

Octobre 1903.

AVANT-PROPOS

Au moment où ces pages vont paraître, les événements en Extrême-Orient sont des plus graves et une guerre entre la Russie et le Japon semble possible. L'opinion générale en Europe est que le Japon serait facilement écrasé. Ceux qui sont habitués à parler du « colosse » Russe et du « petit » Japon ne s'arrêtent pas à considérer que l'empire du Soleil-Levant a une population de quarante-cinq millions d'habitants, population plus grande, par conséquent, que celle de la France, et que sa position géographique, une île à l'autre bout du monde, décuple sa force de résistance.

Si cette guerre éclate aujourd'hui ou demain, en 1903 ou en 1904, il est impossible de prédire le résultat des premiers engagements, mais il est

facile de prévoir les circonstances dans lesquelles ils auront lieu.

La Russie a, dit-on, de cent à cent quarante mille hommes en Mandchourie — disons cent cinquante mille. Le Japon peut facilement jeter trois cent mille hommes et plus en Corée, à la condition, naturellement, qu'il soit maître de la mer. Le premier effort de l'amiral Alexeïeff sera donc d'empêcher le débarquement des Japonais en Corée, et pour cela la flotte russe tout entière se portera au-devant de la flotte japonaise qui couvrira les mouvements des transports.

Deux suppositions sont donc possibles : la victoire du Japon et la victoire de la Russie.

Supposons en premier lieu que la flotte japonaise soit victorieuse. Le Japon envahit immédiatement la Corée, et deux armées fortes chacune de cent cinquante à deux cent mille hommes s'avancent, l'une vers Vladivostock, l'autre vers la Mandchourie. Les rigueurs d'un hiver sibérien arrêteront peut-être la première, bien que les Japonais supportent facilement les plus grands froids, comme ils l'ont prouvé dans la Mandchourie du Nord en 1894.

S'installer solidement en Corée, fortifier la frontière, et probablement marcher sur Port-Arthur serait le but de l'autre armée. Reprendre

à la Russie cette place forte que le Japon avait conquis par les armes et que la diplomatie européenne le força d'abandonner, serait incontestablement le désir de l'état-major japonais. Mais les difficultés que présenterait le ravitaillement d'une armée aussi forte à travers la Mandchourie dépourvue de routes et devant un ennemi qui, certes, ne resterait pas passif, ces difficultés seraient si grandes qu'il est douteux que les Japonais parviennent à les surmonter.

Il est donc problable qu'ils se contenteraient d'occuper la Corée et, une fois là, personne ne les en délogera jamais. Tant qu'ils seront maîtres de la mer, Port-Arthur sera menacé d'une attaque qu'un débarquement aux environs de Talien Wan rendrait plus facile. Cette place pourrait-elle tenir jusqu'à l'arrivée des renforts russes, qui, en hiver, *n'avanceraient qu'avec les plus grandes difficultés à travers la Sibérie? Nous voyons donc qu'au cas d'une victoire navale, très possible après tout, le Japon se rendrait facilement maître de la Corée et menacerait sérieusement Port-Arthur et Vladivostock.*

Arrivons maintenant à la deuxième supposition, celle d'une victoire de la flotte russe.

La perte de sa flotte serait pour le Japon une calamité et pour l'amour-propre des Japonais un

coup effroyable. De nouveau ils seraient enfermés dans leur île et leurs voisins n'auraient plus rien à craindre. Mais, en dehors de cette perte, que pourrait-il leur arriver? Ce n'est pas une armée de cent ni de deux cent mille Russes qui conquerra le Japon et ses quarante-cinq millions d'habitants. Je connais la valeur des Russes; je sais qu'il n'y a pas au monde de meilleurs soldats. Mais homme pour homme, le Japonais vaut l'Européen, et le jour où sa patrie sera menacée d'une invasion, il lui opposera facilement un million de soldats. Non, soyez-en bien certains, le Japon n'a pas à craindre une invasion. On lui coulera peut-être *sa flotte, on lui bombardera quelques ports, mais on ne l'écrasera pas.*

Donc, en cas de victoire de la Russie, les Japonais ne souffriront pas énormément. Les Russes pourraient alors penser à s'établir en Corée, mais il est peu probable que l'Angleterre y consente et la Russie ne pourrait guère passer outre et jeter l'Angleterre du côté du Japon. Le seul avantage que les Russes retireraient de cette victoire serait de pouvoir rester indéfiniment en Mandchourie, et à cela l'Angleterre ne s'opposera pas, car l'activité des Russes en Extrême-Orient les détourne de la frontière de l'Inde.

Et maintenant, un dernier mot. Si jamais

une armée de cent mille Russes livre bataille à cent mille Japonais, ce sera le combat le plus effroyable, le plus horrible et le plus grandiose que le monde ait jamais vu. Ils s'extermineront jusqu'à ce que l'un des deux n'existe plus, et Dieu seul sait ce qu'il restera de l'autre. Mais ce ne sera pas grand'chose. Souhaitons que la sagesse du Tsar et l'intelligence du Mikado nous épargnent ce spectacle sanglant et épouvantable !

A. B. DE G.

I

AU JAPON

AU JAPON

« Au Japon » n'est pas une étude approfondie du pays du Soleil-Levant, de ses habitants ou de leurs mœurs. Ce sont de simples souvenirs personnels, des impressions senties, vécues en quelque sorte et recueillies au cours de plusieurs séjours, assez prolongés, faits au milieu de ce peuple si progressif, si intelligent et si intéressant. Ma première visite remonte à l'année 1891, quand, envoyé spécial de l'exposition de Chicago *, je fus chargé d'intéresser le Japon, la Corée et la Chine à cette grande entreprise. Reçu par l'Empereur et l'Impératrice, en contact continuel avec les gens les plus influents du pays, j'y passai des mois charmants et inoubliables. Mon dernier voyage là-bas eut lieu en 1894, au moment de la guerre sino-japonaise.

* *Honorary Commissioner for the World's Columbian Exposition to Japan, Corea and China.*

Je rejoignis la première armée en Corée, à Pen-Yang, où j'arrivai le surlendemain de la grande bataille. Je n'y restai que quelques jours et je repartis avec le maréchal Oyama et la deuxième armée qui devait conquérir Kinchow, les forts de Talien Wan et Port-Arthur.

A la cour et dans les salons de Tokio, en temps de paix aussi bien que dans les camps et sur les routes de la Mandchourie et de la Corée, j'ai appris à aimer et à admirer les Japonais, pour leur bonté, leur douceur, leur politesse, leur intelligence toujours en éveil, leur énergie, leur persévérance et leur courage indomptable.

Des centaines de livres ont été écrits, dans toutes les langues, sur le Japon et ses habitants, et cependant, si incompréhensible que cela soit, il n'y a pas de pays plus méconnu, plus incompris, pas de pays dont l'Européen et l'Américain soient plus profondément ignorants.

Aujourd'hui encore, on rencontre des gens du monde, intelligents et instruits, qui parlent indifféremment du Chinois ou du Japonais, les confondant avec une ignorance extraordinaire. Ils ne peuvent pas comprendre que ces deux peuples sont aussi différents l'un de l'autre que le sont les Allemands des Espagnols ou les Anglais des Turcs. On ne peut faire à un Japonais une insulte plus grande que de le prendre pour un Chinois.

Une autre erreur très commune est de parler du Japon comme d'un peuple « nouvellement civilisé » et qui, il y a à peine quelque trente ans, vivait dans un état semi-barbare. On s'étonne qu'il se soit « civilisé » aussi rapidement. En effet, si le Japon avait passé en trente-cinq ans d'un état presque sauvage à celui qui lui permet aujourd'hui de traiter d'égal à égal avec les grandes puissances de la terre, ce serait un miracle plus extraordinaire que tous les miracles mentionnés dans la bible et ailleurs.

Mais la civilisation du Japon n'est pas d'hier. Des siècles de labeurs pacifiques et de guerres héroïques; une histoire nationale vibrante de faits glorieux; des héros superbes de courage et de valeur; des artistes admirables d'originalité et de puissance; une agriculture encouragée et florissante; une littérature riche en études profondes des questions sociales, politiques et religieuses; un gouvernement paternel et un code d'honneur plaçant bien haut les qualités morales de l'homme et de la femme, le Japon avait tout cela quand, après trois siècles d'isolement, les canons des puissances étrangères vinrent briser les murailles qu'il avait élevées entre sa civilisation et la nôtre.

Si par civilisation nous entendions seulement un peuple honnête et moral, cultivant les arts et les sciences, vivant heureux et tranquille

de son commerce et de son agriculture, jouissant de lois équitables qui protégeaient le faible contre le fort, un peuple enfin qui traitait avec affection et bonté les femmes et les enfants — alors il faut reconnaître que le Japon était tout ce qu'il y a de plus civilisé, car il avait tout cela et beaucoup plus encore. Mais si le mot civilisation signifie électricité et vapeur, chemins de fer, télégraphes et téléphones, canons à tir rapide, torpilleurs, sous-marins et ballons dirigeables, il est évident que le Japon n'était pas civilisé il y a trente-cinq ans, car il n'avait rien de tout cela.

Il y a plus de trois cents ans, en l'année 1584, la ville de Rome voyait arriver dans ses murs une ambassade extraordinaire composée de princes japonais, conduits par un missionnaire catholique, le père Gonzalès, ambassade envoyée au pape par le mikado. Ces Asiatiques surprirent les Romains non seulement par la richesse de leurs costumes, mais aussi par leur intelligence, par leur savoir et par l'étendue de leurs connaissances.

En les présentant au pape, le missionnaire catholique fit un discours dans lequel il décrivit le Japon comme « un pays possédant de riches et magnifiques villes, des habitants intelligents, nobles, courageux, disposés à faire le bien, *de beaucoup supérieurs à tous les autres Asia-*

tiques et auxquels ils ne manquait que la sainte Foi pour être les égaux des grandes puissances européennes. »

L'Église catholique s'était implantée depuis quelques années au Japon et y avait fait de grands progrès. Les missionnaires, évidemment, voulurent aller trop vite et trop loin : ils crurent pouvoir devenir maîtres de ces îles comme des Philippines et de tant d'autres îles, mais ils se heurtèrent au patriotisme inflammable des Japonais. Dès que ceux-ci crurent comprendre qu'il s'agissait d'implanter chez eux non pas tant une religion que les représentants étrangers de cette religion, un vent de haine et de fureur s'éleva soudainement, effroyable, irrésistible, qui balaya tout, les missionnaires, les églises, les étrangers. Débarrassés de ces êtres haïs, les Japonais s'enfermèrent chez eux et pendant trois siècles n'eurent aucune relation avec le reste du monde.

Ils vivaient paisiblement, tranquillement, ne gênant personne. Un beau jour, sous un prétexte futile, on vint les bombarder et leur imposer des traités iniques. Surpris par la puissance des engins de guerre modernes, les Japonais eurent l'intelligence et la sagesse de ne pas se rebiffer, de rester tranquilles. Ils comprirent de suite que pour résister aux incursions et à l'envahissement de l'Europe, il fallait

lui opposer les moyens mêmes dont elle se servait.

Alors, avec toute l'énergie et toute la persévérance dont il était capable, le Japon se mit à l'œuvre. Trente ans lui suffirent, non pour atteindre un degré de civilisation plus élevé, mais pour s'assimiler toutes nos inventions, pour se mettre au courant de tous nos progrès, pour former la jeune génération aux idées nouvelles, pour abriter ses trésors derrière des forts modernes et enfin, à la tête d'une formidable armée et d'une flotte puissante, pour pouvoir relever la tête et crier à l'Occident : « Halte! je veux être maître chez moi; je veux être respecté, je veux être traité d'égal à égal. »

Oui, trente années suffirent pour amener ce beau résultat. Qu'en pensent aujourd'hui ceux-là mêmes qui furent si empressés à démolir les barrières, à arracher le Japon à sa solitude, à l'éblouir de nos progrès et de nos découvertes? Ne regrettent-ils pas quelquefois les coups de canon qui le réveillèrent et le sortirent de sa léthargie?

Car, aujourd'hui, dans toutes les questions asiatiques, dans tout ce qui touche au Pacifique, il faut prendre en considération cette nouvelle force, l'avant-garde civilisée des peuples d'Asie, — force vraiment formidable, décuplée encore par son éloignement et qu'aucune puissance

européenne, luttant seule contre elle, ne pourrait conquérir.

Le Japon, qui avait appris d'abord à nous craindre, puis à nous admirer, n'a jamais appris à nous aimer. Il a trop souffert dans son orgueil, dans son patriotisme, pour pouvoir nous pardonner les humiliations que nous lui avons fait subir quand il était faible et sans défense. Ce fut un beau jour pour lui quand son drapeau flotta sur les forteresses chinoises et que le colosse ennemi dut demander grâce, vaincu.

Mais pour tout Japonais il y eut un jour plus beau encore, un jour où son cœur battit dans un délire de joie et d'orgueil : le jour où les troupes japonaises, marchant côte à côte avec les troupes des grandes puissances européennes, volèrent au secours des légations de Pékin. Car là, — il fallut bien se rendre à l'évidence, — les comparaisons étaient faciles et, sans exception, les officiers étrangers durent reconnaître que les troupes japonaises étaient les égales de celles qu'ils commandaient eux-mêmes.

Quand la guerre avec la Chine éclata, les malins dirent : « Le Japon sera mangé. » Quand les Chinois furent écrasés, ces mêmes personnes dirent : « Oh ! ça ne signifie pas grand'-chose : les Chinois sont faciles à vaincre. Quelques régiments européens viendraient facilement à bout de tous les Japonais. »

Puis enfin quand le Japon, victorieux, eut obtenu de la Chine, Formose, une partie de la Mandchourie et Port-Arthur, trois puissances, la France, la Russie, l'Allemagne s'interposèrent : « Permettez, dirent-elles, nous ne saurions admettre cela. Nous vous défendons absolument de prendre Port-Arthur et un morceau de la Mandchourie. Il est nécessaire, pour la paix universelle, que les Chinois en restent maîtres. » Les Japonais se retirèrent et... les Russes prirent leur place !

Il est facile de comprendre leur fureur. Je suis convaincu qu'à cette époque le Japonais n'avait qu'un désir, qu'un rêve, celui « de lutter contre une de ces puissances blanches et la vaincre ou périr ».

Fort heureusement, les hommes d'état japonais, les penseurs, les leaders virent le danger comme ils comprirent que le Japon a besoin de nombreuses années de tranquillité intérieure et extérieure pour compléter l'œuvre si bien commencée. Tous leurs efforts tendirent à pacifier les masses, à leur faire comprendre les bienfaits de la paix, et ils réussirent au delà de leurs espérances.

Puisse cette paix continuer à régner en Asie ; puisse le Japon, dédaignant les lauriers que ses jeunes officiers aimeraient à récolter sur de nouveaux champs de bataille et tournant son

intelligence, son énergie, sa persévérance vers des œuvres pacifiques, cueillir des lauriers tout aussi glorieux — ceux que peuvent lui rapporter dans le monde entier son commerce, ses industries, ses arts. C'est le meilleur vœu qu'un ami puisse lui faire.

II

UNE AMBASSADRICE

UNE AMBASSADRICE

Le paquebot *City of Pekin* avait quitté San-Francisco pour Yokohama depuis neuf jours déjà, mais sa vieille machine poussive ne luttait que difficilement contre les vents contraires et d'énormes vagues, et nous n'étions guère qu'à moitié chemin. De fait, le temps avait été si épouvantable que les passagers s'étaient à peine entrevus, la plupart n'ayant pas quitté leurs cabines.

Ce jour-là, la mer étant plus calme et le soleil se montrant enfin, le pont fut peu à peu envahi par une foule bizarre et cosmopolite, globe-trotters de tous les pays, officiers de marine américains, diplomates chinois et français, jeunes femmes de mœurs légères se rendant pour « affaires » à Shang-Haï ou à Hong-Kong.

Assis à côté d'un vieil américain, riche marchand de thé qui, depuis quelque vingt ans,

habite le Japon et connaît à fond l'Extrême-Orient, j'écoutais avec le plus grand intérêt tout ce qu'il me racontait sur le pays du soleil levant. Tout à coup il s'interrompit et me poussant vivement : « Regardez vite, » me dit-il. Un couple japonais venait d'apparaître sur le pont et, à en juger par les saluts que leur prodiguèrent les officiers et les diplomates, ce petit homme trapu et cette charmante jeune femme étaient des personnages importants. Ils passèrent près de nous, mon Américain leur fit un grand salut et, se rasseyant, il me regarda en souriant et, clignant de l'œil, il reprit :

« Encore une drôle d'histoire et tout ce qu'il y a de plus japonaise ! Cet homme est M. X..., ambassadeur du Japon à la cour de V... et la femme, son épouse légitime. Comme vous avez pu vous en rendre compte, elle est encore fort bien. Il y a quelques années, elle était ravissante, mais les femmes japonaises se fanent vite. Avant d'épouser X..., elle était danseuse... oui, une « geisha ». Vous ne savez peut-être pas au juste ce que c'est qu'une geisha. Il y a au Japon toute une classe de femmes désignée sous ce nom. Ce sont à la fois des danseuses, des chanteuses, des musiciennes, dont le métier est d'amuser les hommes. Chaque restaurant, chaque « tea house », chaque maison de plaisir a ses gei-

shas qui, nuit et jour, sont à la disposition des clients. Après boire ou manger, le Japonais aime s'amuser; il fait venir les geishas et celles-ci dansent... mon Dieu! toute espèce de danses. Il y en a qui sont ravissantes et admirables au point de vue artistique, d'autres qui en appellent à des sentiments plus sensuels, comme par exemple cette danse où deux geishas, à chaque nouvelle figure, enlèvent une partie de leurs vêtements... et cela continue jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de vêtements du tout! Les geishas sont généralement des filles de mœurs légères, qui offrent aussi à ces messieurs d'autres amusements que la danse.

« Leur prix, comme leur talent, leur beauté et leur élégance, varie selon l'importance de la maison à laquelle elles sont attachées. Il y a aussi des geishas libres, n'appartenant à aucune maison, et qui sont généralement « entretenues », mais je dois reconnaître qu'il y a parmi elles des femmes parfaitement honnêtes. Ce sont habituellement celles dont la réputation comme danseuses est si grande, qu'elles gagnent facilement de grosses sommes, sans avoir à se donner à un métier plus avilissant.

« Presque toutes ces femmes sont de basse origine. Le peuple, au Japon, est composé de familles toujours nombreuses. Ces gens-là se reproduisent comme les lapins... et chez ceux

qui sont pauvres, le nombre se fait naturellement sentir. C'est dans ces familles-là que les « imprésarios » japonais trouvent leurs recrues. Ils offrent une certaine somme comptant pour avoir le droit de diriger et de lancer une fillette qui promet d'être charmante. Ce droit obtenu, ils l'emmènent et lui font enseigner les arts dont elle aura besoin : la musique, le chant, la danse, et enfin quand elle est à point, ils l'habillent de robes superbes, et elle fait ses débuts. Il va sans dire que presque tout l'argent qu'elle gagne revient à l'imprésario. Sa vie n'est guère heureuse, car cet homme, ce maître, est généralement une brute, ne pensant qu'au gain, et elle doit, à ses ordres, chanter, rire, danser, et... pire que cela.

« Eh bien! mon cher, c'est comme geisha, que Mme l'ambassadrice, celle que vous voyez là-bas au bout du pont, fit ses débuts dans le monde de Tokio. Vendue toute jeune à un « manager », elle reçut l'éducation d'une geisha et un beau jour fit ses débuts. X..., qui était alors simple député, la vit et en tomba amoureux fou. Ne voulant pas l'abandonner à une telle existence, *il la racheta,* payant une forte somme au « manager ». Ceci fait, il lui fit donner une nouvelle éducation et lui fit enseigner toutes les choses qu'une femme du monde doit savoir. Quand enfin il la jugea tout à fait

digne de la situation qu'il voulait lui faire, il l'épousa. Peu de temps après, il fut nommé ministre du Japon en ***, et pendant les quelques années qu'elle vient de passer à V..., Mme X... y a eu un très grand succès. C'est une femme charmante et une véritable mondaine. Au reste, vous verrez qu'elle fera parler d'elle à Tokio.

« M. X... est un homme d'avenir, diplomate et homme d'état de grand talent. Le parlement japonais se réunira bientôt, et il est probable qu'il sera nommé président de la Chambre.

« Quant à l'histoire que je viens de vous raconter, elle n'est pas du tout unique dans son genre. Quantité de geishas se marient et elles deviennent d'excellentes épouses et mères de famille. Fidèles? demandez-vous. Mais mon cher, l'adultère est au Japon une chose pour ainsi dire inconnue. Dans les classes élevées les femmes sont parfaitement honnêtes et fidèles et au-dessus de tout soupçon. »

Quelques minutes plus tard, je me faisais présenter à Mme X..., ancienne geisha, ancienne ambassadrice, et... mais je reparlerai d'elle!

III

TEIKOKU

TEIKOKU

Il y avait à bord une dizaine de Japonais, tous gens instruits et d'un commerce fort agréable. Parmi eux, M. T..., commissaire général du gouvernement impérial à l'exposition de Chicago, me plaisait tout particulièrement. A Tokio, il est président d'une très importante école du gouvernement, une école manuelle où les jeunes gens apprennent, en dehors des études scolaires, toute espèce de métiers, de sciences et d'arts. J'ai passé dans cette école quelques heures fort intéressantes et instructives, regardant ces jeunes gens travailler avec un entrain et une intelligence admirables. Je me rappelle surtout le département de la céramique, où les jeunes élèves apprennent à fabriquer et à décorer la porcelaine. Ces jeunes gens m'offrirent même un ravissant service à thé en fine porcelaine blanche, décorée de fleurs roses et d'arabesques d'or.

En parlant avec M. T..., j'appris ainsi l'existence de l'immense Université de Tokio, où sont enseignées toutes les branches de l'éducation supérieure, des écoles militaires et navales, de l'école normale, de l'école des arts et métiers, de l'école des mines, et enfin de ces écoles manuelles pour garçons et filles, écoles dont je pus plus tard admirer la sérieuse organisation.

Au cours de mes nombreuses conversations avec cet homme si instruit et si modeste, il se produisit deux ou trois fois une chose tout à fait extraordinaire, et alors incompréhensible, qui me frappa vivement.

Un jour, où nous parlions de son école manuelle, une dame nous interrompit pour nous inviter à marcher sur le pont avec elle, au moment où je lui demandais si cette école appartenait au gouvernement. Il répondit « oui », puis, tout en se levant, il ajouta tranquillement, en me regardant bien en face :

« T'es c... ! »

Plus qu'étonné, je ne pus cependant relever le mot devant la dame qui nous attendait.

La veille de notre arrivée à Yokohama, je l'abordai sur le pont et lui demandai à quel hôtel il me conseillait de descendre à Tokio. Croisant les bras, et relevant une main à la hauteur de la figure, il semblait réfléchir pro-

fondément à ma question, tout en tirant sur sa mince moustache. Et alors, de nouveau, ces diables de mots : « T'es c... » sortirent lentement de sa bouche, non plus adressés à moi, mais bien plutôt à lui-même.

« Hein? fis-je malgré moi.

— Eh bien! répondit-il tranquillement, je vous conseille de descendre à l'Hôtel Impérial, c'est incontestablement le meilleur. »

A notre réveil, le lendemain matin, nous vîmes avec plaisir qu'après une traversée de dix-sept jours, *The City of Pekin* avait enfin jeté l'ancre dans la baie de Yokohama, juste en face de la ville.

Le paquebot était entouré de centaines de petits bateaux plats, dans lesquels des bateliers et des enfants japonais criaient et gesticulaient. Comme il pleuvait, ils étaient couverts d'étranges pèlerines de paille, qui leur servent de makintosh. Non sans mal, je finis par être installé dans un de ces « sampans » avec tous mes bagages, et quelques minutes plus tard, je débarquais au quai de la douane.

Ici, ce ne sont plus les bateliers qui hurlent, mais des centaines d'hommes, vêtus seulement d'un petit caleçon de bain et d'un immense chapeau de paille en forme de champignon. Tous à la fois, ils m'offrent leurs petites voi-

tures, leurs « jinrickshas », et je suis charmé, car ils sont mille fois plus pittoresques que nos fiacres, et je sens que c'est bien là le vieux Japon. Mais, au même moment, j'entends plusieurs voix donnant brièvement des ordres, et l'une de ces voix me demande en excellent anglais : « Où sont vos bagages, monsieur? » Je me retourne et me trouve en face d'une demi-douzaine d'officiers en uniformes à l'européenne, boutonnés, galonnés, gantés, vraiment très smart. C'est évidemment le jeune Japon. En effet, ce sont ces messieurs de la douane; ils sont très polis, très aimables, et les formalités sont vite terminées.

Enfin, me voici confortablement installé dans une « ricksha » et deux hommes, attelés en tandem, m'entraînent derrière eux, ventre à terre, à travers les rues de la ville, ville peu intéressante, laide même, moitié japonaise, moitié européenne. Mais c'est la foule trottant, trottant sous la pluie qui m'intéresse. Que de types, Seigneur! et d'où peuvent-ils bien sortir?

A vue d'œil, je divise les hommes en trois classes. D'abord les Japonais vieux jeu, généralement vêtus d'une large veste bleue, couverte d'étranges dessins blancs, ou d'un vêtement plus long, forme robe de chambre, tombant jusqu'aux pieds et serrés à la taille par une ceinture. Quelques-uns ont des pantalons très

courts et très collants, mais la plupart n'en ont pas et vont exposant à tous les vents leurs jambes nues. Aux pieds, des espèces d'espadrilles ou de hauts sabots en bois sur lesquels ils sont drôlement perchés.

Voici maintenant les Japonais nouveau jeu... vêtements européens, chapeaux, bottines, gants, cannes. Il y a parmi eux ceux qui savent s'habiller, qui ont voyagé en Europe ou en Amérique et qui ont fort bonne tournure ; mais il y a aussi ceux qui n'ont pas encore appris et qui, ma foi ! sont bien ridicules !

Enfin, entre les Japonais vieux jeu et nouveau jeu, il y a ceux qui, pauvres diables, ignorants et simples d'esprit, semblent avoir été créés tout exprès pour l'amusement des étrangers. Je ne vous en présenterai qu'un seul, il est typique : long et maigre, il a quatre poils de moustache qu'il essaie vainement de relever en crocs ; il porte fièrement un chapeau haut de forme râpé qu'il protège de la pluie avec une ombrelle de papier huilé. Son torse est enveloppé d'une longue redingote noire, mais il n'a ni chemise, ni pantalon. Ses jambes sont enfermées dans un caleçon de coton écru, et enfin il a des bottines à élastiques, mais il a oublié les chaussettes !

Et les femmes? direz-vous. Parmi elles, il y

a aussi le vieux et le nouveau jeu. Quand le Japon, il y a quelques années, commença à adopter les us et coutumes de la vieille Europe, ces dames perdirent complètement la tête et voulurent toutes, du jour au lendemain, devenir des Parisiennes, en apparence. Vous voyez cela d'ici. Des paquebots arrivèrent, bondés de toutes les vieilles nippes, de toutes les vieilles horreurs que les marchandes à la toilette de Paris et de Londres n'avaient plus l'espoir de vendre, et tout cela fut acheté par les Japonaises à des prix insensés, fabuleux!

Pendant quelque temps, on aurait pu croire qu'une immense mascarade avait lieu. Jamais le mardi gras en Europe ne vit des scènes aussi comiques; jamais sans doute n'avait-on vu avant cela des femmes mettant des robes de satin aux couleurs criardes, *sans rien dessous,* puis enfilant une chemise par-dessus, et complétant enfin le costume par le corset, qu'elles prenaient évidemment pour une cuirasse devant se porter extérieurement! Dame! comment les malheureuses auraient-elles su?

Dieu merci! la mascarade ne dura pas longtemps. Le ridicule en fut vite compris et aujourd'hui les femmes du peuple sont toutes revenues au costume japonais, ainsi que presque toutes les femmes de la classe moyenne, et ce costume si simple, si charmant, si élégant, leur

sied à ravir. Parmi la classe élevée, ainsi qu'à la cour, les femmes s'habillent à l'européenne, mais celles-là le font avec goût et sont élégantes et irréprochables.

Ventre à terre allaient les deux hommes attelés en tandem à ma ricksha, et bientôt ils me déposaient à la station, tout ahuri du tableau extraordinaire qui venait de se dérouler à mes yeux.

Le wagon me rappelle les « saloon carriages » de l'Angleterre et est très confortable. Pour compagnons de route, j'ai trois Japonais, l'un d'eux, gentleman nouveau jeu, très correct. Les deux autres ne sont pas encore habitués à s'asseoir à notre manière; ils retirent leurs chaussures et grimpent sur la banquette où ils s'accroupissent l'un en face de l'autre.

Par la fenêtre, à travers la pluie fine, j'aperçois à n'en plus finir de minuscules champs de riz et ici et là de pittoresques villages.

Voici enfin Tokio, et après une autre course en ricksha j'arrive à l'Hôtel Impérial, un superbe bâtiment renfermant tous les conforts modernes : bar américain, coiffeur, billard, bains, électricité, téléphone, etc., etc. ; cuisine française excellente, service attentif, c'est vraiment parfait et nous nageons dans le confort et la civilisation !

Le lendemain, je revenais de la légation, accompagné d'un domestique interprète, Ayama, quand, arrivé devant l'hôtel, mes yeux furent soudainement attirés par d'énormes lettres dorées qui égayaient la façade, et je lus :

TEIKOKU-HOTEL

Quelque peu surpris de voir là ce nom sonnant si mal, j'en demandai l'explication à Ayama, qui répondit : « Teikoku, en japonais, veut dire *Impérial.* »

Tout s'expliquait !

Quelques jours plus tard, je recevais la visite d'un Canadien français de grande distinction, M. B..., ancien maire de Montréal, et de sa famille. Les lettres d'or le frappèrent naturellement, et, me prenant le bras, il m'emmena un peu à l'écart :

« Dites donc, cher, n'êtes-vous pas un peu honteux d'habiter à... pareille enseigne ?

— Que diable puis-je y faire ?

— Y faire, y faire... mon Dieu ! pas grand'-chose... vous êtes garçon. Mais quand vous inviterez des gens mariés, eh bien ! soyez prudent ! »

IV

UN « FIVE O'CLOCK » A TOKIO

UN « FIVE O'CLOCK » A TOKIO

C'est Mme X..., ancienne ambassadrice à V..., qui donnait une réception — une réception que je n'oublierai jamais! A peine son mari et elle avaient débarqué à Tokio, que la ville entière, croyant apercevoir en lui l'homme politique du futur, s'était précipitée à leur porte : ministres, sénateurs, députés, membres du corps diplomatique, officiers et missionnaires, tous voulaient offrir leurs hommages à l'homme d'état dont l'étoile semblait avoir soudainement pris des dimensions énormes dans le ciel officiel. Débordés, ne sachant de quel côté se retourner, M. et Mme X... décidèrent d'être *at home* un certain après-midi, afin de recevoir d'un seul coup tous leurs amis, anciens et nouveaux. La grande difficulté était que leurs meubles n'étaient pas encore arrivés de V..., et

leur maison de Tokio était meublée à la japonaise, c'est-à-dire qu'il y avait par terre de fort jolies « mattes », ici et là un « kakimono » recouvrait le mur et dans les coins, un vase ou un bibelot quelconque. De sièges et de tables, point. Les Japonais aiment cette façon de vivre, et au meilleur fauteuil du monde, ils préfèrent un petit coussin posé par terre. Mais les ministres, les personnages officiels, les richards, tous ceux enfin qui sont quelqu'un, ont une partie de leur maison meublée à l'européenne, et c'est dans cette partie qu'ils reçoivent. Ils vivent dans l'autre. Les X... annoncèrent donc une simple réception, et une tasse de thé, à la japonaise. Je m'y rendis avec un charmant garçon, un Allemand, le comte Harry de K..., dont la mère est fort connue à Paris qu'elle a adopté il y a longtemps déjà ; attaché au service diplomatique allemand, il profitait d'un congé pour faire le tour du monde.

En descendant de nos rickshas, devant le perron des X..., nous fûmes surpris de voir devant la porte une quantité énorme de chaussures de toute espèce et de toute grandeur. Notre surprise devint de l'ahurissement, quand un « boy », des mieux stylés, nous pria poliment de vouloir bien retirer nos bottines avant d'entrer. Bien que nouveaux arrivés au Japon, nous savions que pour pénétrer dans les temples

et les maisons absolument japonaises on doit retirer ses chaussures ; mais au five o'clock de Mme X..., ambassadrice!... non, vraiment, nous ne nous y attendions pas! Fort amusés, nous nous assîmes sur les marches du perron et nous nous exécutâmes de la meilleure grâce du monde. Cependant, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, quand je vis de K..., si « stylish » dans sa redingote de coupe parfaite, avançant craintivement, l'un après l'autre, des pieds recouverts de chaussettes de soie rouge... et quel rouge, mon Dieu!

Nous pénétrâmes enfin dans les salons, et vivrais-je cent ans que je ne pourrais jamais oublier la folle envie qu'il me prit de rire, à la vue de toutes ces femmes en grande toilette, de tous ces hommes en redingote tenant dans leurs mains gantées leur haut-de-forme et leur canne, — tous ministres, sénateurs, députés, — en *chaussettes!* Et quelles chaussettes! Il y en avait vraiment pour tous les goûts. En soie, en laine, en fil, en coton, des rouges, des bleues, des noires et des blanches, des rayées et d'autres brodées ; les unes semblaient beaucoup trop grandes, les autres prêtes à éclater sous la pression d'un pied trop long ou trop gras. C'était profondément ridicule, et cependant je perdis toute envie de rire, quand, m'inclinant profondément devant la maîtresse de maison, je m'a-

perçus avec horreur que j'avais mis l'une de mes chaussettes à l'envers! Vanitas vanitatum! je me sentis profondément humilié, mais parmi les étrangers, j'eus un succès fou. Voyant à quelques pas la comtesse B..., femme du ministre de la guerre, une charmante Japonaise élevée en Europe, je lui dis plaintivement en montrant mon pied : « Vous voyez? — Oh! répondit-elle en souriant, heureusement que ce n'est que cela! » — Ce qui prouve qu'on peut être Japonaise et connaître la chanson du roi Dagobert.

Le thé et les petits fours firent leur apparition et furent placés par terre, sur des plateaux; dans chaque salon, des coussins de soie brodés furent mis autour, et c'est alors que nous autres, hommes et femmes, Européens et Américains, nous nous regardâmes avec une inquiétude que nous ne pouvions cacher! Hélas! elle n'était que trop bien fondée, et nous le comprîmes quand nous vîmes le doyen du corps diplomatique escorter la maîtresse de céans jusqu'à l'un des coussins sur lequel elle prit place le plus gracieusement du monde, tandis que lui, perdant à moitié l'équilibre et complètement sa dignité officielle, s'affalait sur le coussin à côté d'elle. Naturellement, il fallut bien que nous prîmes place par terre aussi. A première vue, cela n'a l'air de rien, mais vous

qui n'étiez pas là, essayez donc de le faire gracieusement et sans avoir l'air d'un triple engourdi, quand, pour comble de malheur, vous portez une longue redingote et que vous balancez en vos mains chapeau de soie, gants et canne! C'est un tour de force! Quant aux femmes, les bruits, les craquements discrets que nous entendîmes, nous donnèrent à penser que les corsets, les lacets et les agrafes ne sont pas faits pour ce genre d'exercice, et je crus lire dans les yeux de plus d'une : « Seigneur! tout cela tiendra-t-il encore quand je me relèverai? »

Le plus insupportable de l'affaire, c'est que les Japonais considèrent qu'il est fort mal élevé quand on est assis par terre, *d'avoir ses pieds devant soi,* dans son assiette en quelque sorte; eux, ils les mettent *derrière*. Cela semble très simple, mais pour nous autres qui n'y sommes pas habitués c'est une véritable agonie. Pour arriver à la position correcte, il suffit de se mettre à genoux, par terre, sur le coussin, et de *continuer à descendre* jusqu'à ce qu'on se trouve assis sur ses talons! Un Japonais peut rester ainsi des heures; pour lui, il n'y a pas de position plus confortable. Je fus une fois invité à un dîner japonais qui dura plus de deux heures, et pendant tout ce temps, pas un seul Japonais ne changea sa position. C'est à ce

dîner, où la comtesse B..., la même qui connaissait la chanson du roi Dagobert, me fit une réponse qui vaut d'être répétée. Le dîner se composait de plats qui me plaisaient peu, une soupe de poisson, une omelette aux algues marines, une fricassée de poulet aux racines de bambou, etc. Tout cela passait tant bien que mal, mais il y a un plat que je n'ai jamais pu regarder en face, ni jamais pu même goûter, c'est le « poisson cru ». Ce poisson est apporté vivant dans l'office, près de la salle à manger, et au moment de le servir, on le sort vivement de l'eau, on lui arrache la peau et on le coupe en petits morceaux qu'on apporte rapidement devant vous : il m'a toujours semblé que ça remuait encore! Or, ce soir-là, comme j'exprimais mon dégoût pour cet horrible plat, la comtesse B... me dit tranquillement :

« Je ne puis vraiment pas comprendre ce sentiment.

— Comment, madame, vous qui avez vécu en Europe, vous ne... »

Elle m'interrompit en secouant la tête :

« Non, non, je ne puis comprendre votre dégoût, car vous mangez pis que cela, à Paris, Londres, New-York, partout.

— Mais qu'est-ce donc, comtesse?

— Vos huîtres! »

Et elle ajouta doucement :

« Non seulement elles sont crues... mais vivantes. »

Le soir du five o'clock de Mme X..., je devais dîner avec Harry de K..., que j'avais laissé affalé par terre sur un coussin près des petits fours et plus près encore d'une ravissante jeune fille blonde. Quand, à sept heures, je le rencontrai dans le hall de l'hôtel, il me dit d'un ton glacial :

« Mon cher, c'est bien la dernière fois que nous sortons ensemble. J'avais ignoré jusqu'à aujourd'hui que vous fussiez un homme mal élevé ! »

Ahuri, je ne pouvais trouver un mot à répondre et il continua de plus en plus glacial : « Un homme dépourvu de bonnes manières et se conduisant comme un goujat... »

Tremblant de colère, je levai la main pour le gifler, quand il ajouta d'un air dédaigneux :

« Est-il possible de boire son thé de la façon dont vous l'avez fait chez Mme X... ! »

J'étais tué. Ma main retomba et je balbutiai :

« Comment, mon thé ?

— Mais oui, misérable, barbare ignorant, vous l'avez bu tout simplement, tout tranquillement, comme vous l'eussiez fait à Paris ou à Rome...

— Naturellement !

— Eh bien! mon cher, au point de vue japonais, c'est d'un goût détestable. Ici, quand on boit du thé, on renifle dans sa tasse, on ronfle dessus, on fait un bruit effroyable avec ses lèvres et sa langue, le tout intercalé de petits hé! hé! approbatifs, qui font comprendre à votre hôtesse que vous appréciez son thé! »

Ce cher Harry de K...! C'était sa revanche pour m'être moqué de ses chaussettes rouges, mais il avait parfaitement raison. A mon second five o'clock japonais, je fis de mon mieux, en buvant mon thé, pour imiter tous les bruits d'une machine à vapeur et j'eus un très gros succès!

V

LE YOSHIWARA

LE YOSHIWARA

A Tokio, certaines maisons de « plaisir », reconnues d'utilité publique à Paris et ailleurs, ne sont pas autorisées. Le Japonais n'étant pas plus vertueux que les autres mortels, il va sans dire que les temples élevés à Vénus et à l'Amour existent là-bas comme ils existaient il y a plus de vingt siècles à Pompéi et de nos jours dans toutes les grandes villes. Seulement, une ordonnance de police les empêchant « d'exister » dans le sein même de la ville, elles se sont réfugiées à quelques kilomètres, toutes ensemble, formant une immense cité, la cité du plaisir, du vice, de l'amour et de la noce. Cette cité extraordinaire s'appelle le *Yoshiwara*. Elle se compose de nombreuses avenues et de rues plus étroites, bordées de chaque côté de maisons dont une partie du rez-de-chaussée n'a ni mur ni cloisons, et est par conséquent exposée

à tous les yeux. C'est dans cette pièce, vraie « show room », que ces dames viennent se mettre en exhibition, peintes, fardées, les cheveux luisants et vêtues de superbes robes de soie et de satin brodées. Les rues, gaiement illuminées, sont envahies chaque soir par une foule immense venue de Tokio à pied ou en rickshas, et composée non seulement de ceux qui viennent pour « affaires privées », mais de quantité de curieux dont bon nombre sont Européens ou Américains.

De fait, une visite au *Yoshiwara* fait partie du programme, comme les visites à Uyeno Park, à la statue du Grand Bouddha et aux divers temples, de ce programme dont ni le ministre, ni le consul, ni le globe-trotter, ni même le missionnaire ne voudraient manquer la plus petite partie. Les dames elles-mêmes ne dédaignent pas de donner un coup d'œil à cette ville dont elles ne saisissent pas toujours l'utilité très pratique, mais il va sans dire qu'elles ne « visitent » généralement pas les maisons et se contentent de les examiner du dehors.

Dans l'histoire du *Yoshiwara* (sera-t-elle jamais écrite?), il y a deux événements qui, entre tous, firent sensation et ne seront pas oubliés de longtemps. Les héros de la première de ces aventures furent le ministre des États-Unis et sa femme; ceux de la seconde, une

charmante Espagnole, femme d'un très haut fonctionnaire et le secrétaire de la légation d'Italie.

Or donc, M. D..., ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de la République des États-Unis, était un brave Californien, bon homme entre tous, aimable et toujours prêt à être agréable. Ayant passé presque toute sa vie dans une petite ville de la Californie, il était peu au courant des choses mondaines, des habitudes de la cour et des coutumes diplomatiques. Point de jour qu'il ne commît quelque formidable gaffe qui aurait ruiné à tout jamais la carrière du ministre d'un autre pays, mais il le faisait si naturellement, si franchement, d'une façon si bon enfant, que personne ne pouvait s'en formaliser. On se contentait de hausser les épaules, de rire et de dire : « Il n'y a que les Américains capables de faire des choses pareilles. »

Un soir, M. et Mrs D..., se trouvant seuls et sans engagement, décidèrent que le meilleur moyen de tuer le temps tout en s'instruisant, serait d'aller voir le *Yoshiwara*. L'interprète, un jeune Japonais, fut mandé sur le champ et M. D... lui expliqua son intention et lui demanda s'il n'y avait aucune objection à ce que sa femme les accompagnât.

« Non, Excellence, aucune, puisque toutes

les dames étrangères séjournant à Tokio y vont.

— Mais... les femmes de ministres aussi?

— Oh! certainement; j'en ai moi-même accompagné deux.

— Fort bien, nous partirons dans une demi-heure; donnez l'ordre d'atteler le landau. »

L'interprète, se grattant la tête d'un air embarrassé, risqua :

« C'est qu'habituellement on y va en ricksha...

— En ricksha? mais c'est très inconfortable, ces machines-là. Et combien de temps faut-il pour y aller?

— Environ deux heures, Excellence, c'est très loin.

— Quatre heures en ricksha, jamais de la vie! Non, non, nous prendrons le landau. »

L'interprète se retira pour donner des ordres. Comme la plupart des salariés japonais, il était timide vis-à-vis de celui qui est le « maître » et il n'osa expliquer que les ministres et autres personnages importants, quand ils vont, poussés par la simple curiosité, visiter le *Yoshiwara,* le font *incognito,* et y vont comme tout le monde, en ricksha. Dans un de ces petits véhicules, on passe inaperçu, car il y en a des mille et des mille; il y a, au contraire, fort peu de voitures à Tokio, et seuls, les ministres étrangers, les membres du gouvernement et

les personnages de la cour en font usage. Ceci étant le cas, il est facile de comprendre la sensation extraordinaire que causa au *Yoshiwara* l'arrivée d'un équipage dont le cocher portait la livrée officielle et qui était précédé d'un coureur, sur le chapeau et la veste duquel était brodé l'écusson des États-Unis, coureur qui hurlait : « Place! place! pour Son Excellence le ministre d'Amérique! »

« C'est la première fois, remarquait un journal japonais, le lendemain, que le *Yoshiwara* reçoit une visite officielle. »

L'autre événement faillit avoir des conséquences fort graves.

La señora de ..., femme du gouverneur de la plus importante des possessions espagnoles en Asie, était venue passer quelques semaines au Japon, avec une de ses amies, une Anglaise, dont la chevelure rouge et le teint pâle et maladif faisait ressortir les superbes cheveux de jais et le teint brillant et chaud de sa compagne. Ces deux dames furent reçues et fêtées par tous, et l'on dit que quand elles partirent, la señora laissa à Tokio bien des cœurs blessés. Pour une raison ou pour une autre, l'Anglaise avait continuellement refusé de visiter le *Yoshiwara* et la femme du gouverneur en était fortement vexée, car elle avait une envie folle d'y aller.

N'y tenant plus, elle fit part de son désir à ce grand diable de C..., secrétaire de la légation d'Italie. Toujours prêt pour toute espèce d'aventure, celui-ci fut enchanté de l'aubaine et il s'offrit comme cavalier.

Le lendemain soir, après un excellent dîner, où C... fit honneur au champagne, il emmena la señora de ... au *Yoshiwara*. Amusés, enchantés de leur petite expédition, ils parcouraient à pied les rues les plus intéressantes, leurs rickshas les attendant à l'entrée de la cité, quand tout à coup un orage formidable éclata. En quelques secondes, la pluie tombant à torrents les trempa, et, sans réfléchir, ils se précipitèrent dans la première maison venue. Or, dans la pièce où ils pénétrèrent, il y avait plusieurs femmes peintes et fardées dont la compagnie n'aurait guère convenu à la femme du gouverneur.

« La seule chose à faire, déclara C..., est de demander une salle particulière. Ce n'est qu'un orage, nous pourrons partir dès qu'il cessera. » Et il passa dans une autre pièce pour parler à la maîtresse de la maison.

A ce moment, quatre artilleurs japonais, si ivres qu'ils se tenaient à peine debout, envahirent l'établissement avec des cris de bête fauve. Étonnés de rencontrer dans un tel endroit une belle dame étrangère, ils l'entourèrent,

faisant à son adresse les remarques les plus insultantes, convaincus, et avec raison, qu'elle n'en comprendrait pas un mot. Malheureusement pour eux, signor C..., qui avait été pendant plusieurs années secrétaire interprète, parlait le japonais à la perfection. A travers la mince cloison de papier, il entendit les injures dont on abreuvait sa compagne et, furieux, perdant la tête, il se rua sur les artilleurs. Doué d'une force herculéenne, il avait saisi une chaise et il les assommait positivement, démolissant en même temps les cloisons de la maison. Le vacarme fut effrayant et la police, arrivant soudainement sur les lieux, emmena au poste les quatre artilleurs, ainsi que le secrétaire de la légation et la dame qui l'accompagnait! Là on s'expliqua, et C..., ayant fait connaître sa qualité de diplomate, fut immédiatement relâché avec force excuses. En retournant à Tokio, il assura la señora de ... que la chose ne pouvait avoir aucune suite. Hélas! le lendemain même, un journal japonais publiait un compte rendu de l'aventure avec force détails, et la ville entière apprenait ainsi que la femme du gouverneur de ... et le secrétaire de la légation d'Italie avaient été arrêtés, en apparence, pour conduite désordonnée dans une maison du *Yoshiwara*, où ils avaient demandé une chambre particulière!

Le jour même, la señora de ... quittait Tokio.

J'étais en Corée à l'époque où ceci eut lieu, mais à mon retour l'histoire me fut racontée au club de Tokio, par le général L..., qui ajouta :

« C'est égal, le gouverneur peut brûler un cierge ; il l'a échappé belle !

— Comment ça ?

— Comment ça ! Croyez-vous, connaissant ce diable de C..., qu'une fois enfermé seul dans une chambre avec une jolie femme, il se serait contenté, pour tuer le temps, de jouer avec elle à pigeon vole ? Non, mon cher, au point de vue du gouverneur, il est très heureux que sa femme ait été arrêtée avant d'avoir pénétré plus avant dans cette maison de... plaisir ! »

Pauvre C... ! *So near and yet so far !*

VI

MONDAINE

MONDAINE

Comme dans toutes les histoires vraies, elle était jeune et charmante. Elle est *encore* jeune et sera *toujours* charmante.

Son mari, le comte I..., est actuellement ambassadeur auprès d'une des trois cours impériales de l'Europe et ma seule raison pour ne pas écrire le nom en toutes lettres est que les diplomates japonais n'aiment pas voir leur nom *imprimé,* et beaucoup moins encore celui de leurs femmes.

La scène se passe à Tokio, dans un immense parc, un des plus beaux du Japon, appartenant au président de la chambre de commerce qui donne, ce jour-là, un « garden party » en l'honneur de quelques étrangers, au nombre desquels il a bien voulu me compter. En dehors de ces invités spéciaux, il y a des ministres étrangers et des ministres japonais, des professeurs de

l'Université et des artistes, une centaine de personnes environ.

Notre hôte nous a reçus sur une grande pelouse où nous nous sommes groupés, causant et riant, jusqu'au moment où, nous croyant tous ou presque tous arrivés, il retire son haut-de-forme, fait plusieurs grands saluts et nous adresse un charmant discours de bienvenue.

Au milieu de ce speech, mon attention est attirée du côté de la grille devant laquelle un équipage vient de s'arrêter. Une femme jeune et extrêmement élégante en descend et se dirige vers nous. J'ouvre démesurément les yeux et je me creuse la cervelle pour n'arriver qu'à la conclusion que je ne la connais pas, et du coup je suis ahuri, car je croyais vraiment connaître toutes les femmes du corps diplomatique et les autres dames étrangères pouvant venir à une réunion aussi select.

De loin, pendant qu'elle s'avance vers nous, j'admire la ravissante robe de crêpe de soie grise, un chef-d'œuvre parisien, le chapeau qui ne peut avoir été créé que rue de la Paix, et je faillis tomber à la renverse quand ma Parisienne s'étant légèrement et gracieusement rapprochée de nous, je vis que c'était une Japonaise ! Et je ne la connaissais pas !

Touchant le bras du baron Sannomiya, grand maître de la cour, je lui demande :

« Qui est donc cette charmante personne ?

— La comtesse I..., belle-fille du ministre de l'intérieur. Son mari que vous voyez là-bas, à côté de X..., est un de nos jeunes diplomates les plus en vue. Ils sont revenus d'Europe tout dernièrement. Voulez-vous que je vous présente à la comtesse ? »

Si je voulais !

Dieu merci elle parle le français et l'anglais, et même l'allemand. Simple, avenante, aimable, elle babille dans l'une ou l'autre de ces langues et tout d'un coup :

« Vraiment ! ces discours sont assommants, ça n'en finit plus. Voulez-vous que je vous montre le parc ? Il est superbe ! »

Quittant la foule des invités, nous suivons une allée ombragée, bordée de superbes chrysanthèmes, nous longeons des lacs en miniature, nous nous aventurons sur des ponts extraordinaires, pour aboutir plus tard à l'endroit où notre hôte a réuni mille attractions. Il y a un théâtre où l'on joue une pantomime ; il y a des musiciennes, des danseuses, des lutteurs, des jongleurs et une tente servant de buffet où l'on sert un délicieux goûter au champagne.

Tout en nous dirigeant de ce côté, nous bavardons et elle me dit en anglais :

« J'ai entendu parler de vous et je sais qu'en

dehors de la mission que vous avez à remplir, vous avez l'intention d'écrire quelque chose sur le Japon. Est-ce juste?

— Si juste que j'ai déjà commencé.

— Comment! déjà? Mais vous n'avez été parmi nous que fort peu de temps encore. Qu'écrivez-vous en ce moment?

— Vous allez rire et vous moquer, mais soit... j'écris un article sur les *femmes japonaises*.

— Les femmes japonaises!!! Et vous croyez les connaître?

— Non, je ne prétends pas les connaître, ce sont simplement des impressions... Les impressions d'un voyageur.

— Ah! comme je voudrais lire ces articles. Dites-moi ce que vous écrivez... quelque chose, vite.

— Eh bien! entre autres choses, je raconte que les femmes japonaises ne savent pas ce que c'est qu'un baiser... »

Elle m'arrêta en riant et en battant des mains :

« Bravo! bravo! Et vous avez raison. Au Japon, on ne connaît pas le baiser, on ne s'embrasse pas! Comment donc avez-vous découvert cela?

— Mon Dieu... comtesse... mais vous-même, étant Japonaise, vous ignorez sans doute

ce qu'est un baiser, ou sauriez-vous, par hasard, ce que c'est...?

— You bet I do! »

La réponse lui échappa, rapide comme l'éclair, puis, souriante, en vraie femme de diplomate, elle changea la conversation en me demandant :

« Irez-vous au bal, demain soir? »

Le lendemain se trouvait être l'anniversaire de la naissance de l'empereur et, à cette date, chaque année, le ministre des affaires étrangères donne un grand bal, fort recherché naturellement.

« Certainement. Et vous, comtesse?

— Hélas! oui; mais je ne m'y amuse guère, car je ne puis y danser. La princesse, vous savez, représente l'empereur à ce bal, et je l'y accompagne comme dame d'honneur. Or, la princesse ne dansant pas, je dois rester près d'elle toute la soirée.

— Que diable n'apprend-elle pas à danser? Elle doit s'ennuyer aussi?

— Mais elle danse très bien.

— Alors?

— Alors voilà, il y a une grande difficulté. Il n'y aura pas au bal de prince japonais. La princesse ne pourrait danser qu'avec un personnage étranger *très haut placé,* mais ces personnages-là ne pensent jamais à l'inviter. Peut-

être ne savent-ils pas qu'elle aime la danse. »

Nous étions arrivés au buffet et, tout en faisant honneur au foie gras, aux marrons glacés et au champagne, je mûrissais silencieusement une idée qui venait de germer dans mon cerveau.

Au moment où la comtesse I... se préparait à partir, je la pris un instant à part :

« Comtesse, dis-je, je crois avoir découvert le moyen de faire danser la princesse... N'ayez pas l'air si incrédule, je crois vraiment que j'y réussirai. Et maintenant, comtesse, une faveur... Si la princesse danse, voulez-vous me faire l'honneur...

— De danser avec vous?... Oh! cela, de grand cœur, vous l'aurez bien mérité! »

. . . . . .

Le bal, le premier grand événement de la saison, était donné à l'Hôtel Impérial. Au bout de l'immense salle de bal, en face des grandes portes, on avait mis des fauteuils et des chaises pour la princesse et sa suite. Dans la journée, j'avais demandé au général L..., qui savait toujours tout, quel serait, au bal, le plus haut personnage.

« L'amiral U..., mon cher, commandant en chef des forces navales françaises en Extrême-Orient; il sera là avec tout son état-major. »

La réponse m'avait un peu désarçonné, car je ne connaissais pas l'amiral, arrivé à Tokio le matin même.

En quittant ma chambre pour me rendre au bal, j'aperçus l'amiral et ses officiers sortant de chez le vicomte de L..., attaché militaire de France, qui, comme moi, habitait à l'hôtel. Il vint à moi, disant :

« Venez vite que je vous présente à l'amiral. »

Aussi brièvement que possible, je le mis au courant de la situation, le priant de m'aider à décider l'amiral à inviter la princesse à danser. Le brave amiral fut charmant ; mais, après nous avoir entendus :

« Désolé, messieurs, dit il, mais... vieilles blessures, rhumatismes, bref, je ne danse pas. »

Lâchant avec mépris la marine qui ne voulait pas marcher, je me précipitai à la recherche du doyen du corps diplomatique, qui se trouvait être le ministre du Mexique, el señor de R... Homme charmant et d'une haute intelligence, il était possesseur d'une grande fortune et d'une fort jolie femme, deux choses qui contribuaient fortement à le mettre en vue. Mais el señor de R... ne brillait pas par les apparences. Petit, très petit, maigre, la peau très jaune et très ridée, un de ses yeux presque éteint, sa stature et son teint l'auraient facilement fait passer pour un Japonais.

L'apercevant près de la grande porte de la salle de bal, je l'appelai un peu à l'écart, lui disant :

« Grande nouvelle ! Figurez-vous que la princesse veut danser.

— Ah bah ! Et avec qui va-t-elle danser ?

— Comment, avec qui ? — Avec qui pourrait-elle danser, si ce n'est avec vous, le doyen du corps diplomatique, le personnage le plus important parmi les étrangers ! »

Petit à petit, le ministre se cabrait, son œil, le bon, s'allumait.

« Et l'amiral ?

— Il ne danse jamais.

— Por Dios ! Alors c'est *moi !* »

Mais il eut un doute et, craignant une plaisanterie, il me demanda qui m'avait mis au courant.

« La comtesse I..., dame d'honneur de Son Altesse, » répondis-je assez sèchement.

Alors, tirant son gilet, relevant ses moustaches, le ministre du Mexique, sur qui tous les regards se dirigeaient, s'avança majestueusement à travers la grande salle. La tête droite, la poitrine bombée, le jarret cambré, il parut soudainement grandi, embelli. Trois fois il s'inclina profondément devant la princesse, et celle-ci se leva, charmée, souriante, et prit son bras. Ce fut une sensation !

Personne, je vous assure, n'eut le temps de penser à inviter la comtesse I... ; la princesse avait à peine mis sa main sur le bras du ministre, que déjà elle et moi tournions dans une valse folle.

J'étais jeune alors et très fier de mon petit succès.

« Eh bien ! comtesse, lui dis-je quand elle se fut rassise, vous voyez que j'ai triomphé ?

— Oui, vraiment, vous avez très bien réussi. Vous êtes très fort, vous irez loin. »

Hélas ! comtesse, la prédiction ne s'est pas réalisée... Je suis toujours à vos pieds !

VII

TOKIO

TOKIO

La capitale du Japon n'est qu'à trois quarts d'heure de Yokohama, le grand port d'arrivée pour les étrangers. La ville couvre une superficie immense, mais de loin l'aspect n'en est pas brillant. Une mer de toits, bas et sombres, au milieu de laquelle rien absolument ne vient frapper le regard de l'étranger. Pas de monuments à vingt-cinq étages comme à New-York, pas de tour Eiffel, pas de dômes, pas de maisons de cinq ou six étages, comme à Paris, pas même de cheminées visibles.

Les tremblements de terre sont si fréquents et si violents que les architectes japonais n'ont jamais pu penser à élever leurs constructions à une grande hauteur du sol. Les maisons japonaises n'ont presque toutes qu'un étage, deux au plus.

Depuis quelques années, le palais de la famille impériale, les ministères, quelques hô-

tels et des écoles ont été bâtis à l'européenne, mais ils sont loin d'ajouter à la beauté de la ville, au contraire. Ce sont pour la plupart d'affreux bâtiments ressemblant à des casernes, et il est à espérer qu'un tremblement de terre un peu plus violent les couchera par terre un jour ou l'autre.

Le Japon est incontestablement le pays des tremblements de terre par excellence. Pas un jour ne se passe qu'une secousse ne soit ressentie sur un point quelconque de l'empire, et à Tokio on peut compter sur une moyenne d'une secousse tous les quinze jours environ.

Le célèbre professeur anglais Milne, qui fut pendant de nombreuses années membre de la faculté de l'Université impériale de Tokio, a profité de son séjour là-bas pour y étudier la question des tremblements de terre. Avec l'aide du gouvernement, il avait établi un peu partout des « stations d'observation », où, au fond d'un puits, un instrument des plus délicats enregistrait tous les mouvements, tous les soubresauts, toutes les palpitations de la terre.

Milne est un homme charmant, connaissant à fond le Japon et ses habitants, et j'ai passé avec lui des heures que je ne saurais oublier.

Lors de mon premier voyage, quand je représentais au Japon l'exposition internationale

de Chicago, Milne, dont je venais de faire la connaissance, me dit, un après-midi, au club :

« J'ai une proposition à vous faire au sujet de votre exposition. Quand pourrons-nous en parler?

— Dès ce soir. Faites-moi le plaisir de venir dîner avec moi à l'Impérial. »

Il accepta, et le soir même, tout en prenant le café, il me déroula son idée :

« Vous savez, mon cher, à quel point les gens civilisés d'Europe et surtout ceux d'Amérique aiment les sensations violentes, les secousses formidables.

« Autrefois, dans les foires, quand on voulait être « remué », on se contentait des chevaux de bois qui tournaient et des balançoires qui coupaient l'air. Depuis quelques années, on recherche du nouveau. A la place des chevaux de bois on a mis des bateaux, qui non seulement tournent, mais reproduisent tous les mouvements du roulis et du tangage; on a fait les montagnes-russes, on a construit d'immenses roues qui font tourner les gens à des hauteurs vertigineuses. En Amérique, des bateaux sont lancés sur rails du haut d'un échafaudage et viennent, comme un boulet de canon, s'abattre sur les lacs — on appelle cela « *to shoot the chutes* ». Il paraît que la sensation est indescriptible. Enfin, on me raconte qu'à Paris il y

a dans les fêtes un énorme tonneau, ouvert aux deux extrémités et contenant des bancs sur lesquels prennent place les amateurs de sensations. On les attache et, roule tonneau! Cela s'appelle le « chemin de l'amour », parce que cela fait très mal au cœur.

« Vous voyez, mon cher, par tous ces exemples, quel est le goût des civilisés.

« Ils aiment être secoués, remués. Eh bien! moi, Milne, je viens leur proposer une sensation, une secousse nouvelle. En deux mots, je voudrais reproduire à Chicago les plus célèbres tremblements de terre du Japon. »

A ces mots, je bondis.

« Voyons, mon cher, vous êtes fou! criai-je.

— Oh! pas du tout, je vous assure que ce sera très simple.

— Très simple! Mais il n'est pas question de cela. Croyez-vous que nous nous amusons à construire des palais au prix d'un labeur énorme et de centaines de millions pour vous donner l'occasion de les flanquer par terre avec vos tremblements de terre?

— Doucement, piano, piano. Ne vous emballez pas. Je ne flanquerai rien du tout par terre. Oh! peut-être quelques personnes mal équilibrées sur leurs jambes, mais elles ne se feront pas de mal, au contraire, cela les amusera. Non, non, je ne démolirai aucun palais.

Dans un bâtiment spécial, ou même en plein air, il y aurait une vaste plate-forme sur laquelle plusieurs centaines de personnes pourraient prendre place. Cette plate-forme reposerait sur de puissantes machines construites de telle façon qu'elles pourraient lui imprimer à volonté tous les mouvements, tous les soubresauts d'un véritable tremblement de terre.

« Or, nous avons conservé les « diagrammes » de tous les célèbres tremblements de terre qui ont eu lieu depuis dix ans au Japon. Nous les reproduirions à Chicago. Les gens monteraient sur la plate-forme et on pourrait leur dire : « La secousse que vous allez ressentir est exactement pareille à celle qui eut lieu dans le district de Tokio en août 1888 et qui détruisit cinq mille maisons et tua huit mille cinq cents personnes. »

Et là-dessus, ce diable de professeur me raconta en détail toutes les plus célèbres secousses, — j'en avais plein et même par-dessus la tête, — et quand je le reconduisis jusqu'à la porte de l'hôtel, je lui dis en riant : « Je parie que je passerai toute la nuit à rêver de tremblements de terre.

— Oh! rêver sera peut-être inutile. Nous pourrions bien avoir un petit tremblement de terre — un vrai — rien que pour vous donner une idée de ce que c'est! »

Nous ne pensions pas si bien dire! Je dormais profondément quand je me réveillai soudain, ayant la sensation que mon lit dansait une sarabande folle. Comme je venais de passer quinze jours sur le Pacifique, ma première pensée, m'y croyant toujours, fut : « Diable! la mer se gâte! » puis, me souvenant que j'étais à Tokio, j'allais bondir hors du lit, quand je me rappelai soudainement Milne et ses tremblements de terre.

« C'est idiot, pensais-je. Voilà que j'en rêve, — ça ne pouvait pas être autrement, » et je me rendormis tranquillement.

Grande fut ma surprise quand j'appris le lendemain matin qu'il y avait eu pendant la nuit une forte secousse. Une des ailes de l'hôtel avait été fortement endommagée et les murs de ce côté montraient des craquements sinistres.

« L'alerte fut grande, me dit le directeur de l'hôtel. Hommes, femmes et enfants se précipitèrent hors de l'hôtel en chemise de nuit et en pyjamas. Quel spectacle! Il n'y a que vous qui soyez resté tranquillement chez vous. Vous en avez de la chance! » Ah! vraiment, il appelait cela de la chance... ce que j'aurais donné pour voir toutes les beautés et même toutes les horreurs de l'hôtel, en chemise de nuit, par un beau clair de lune!...

Le Japonais des villes a un autre ennemi,

plus effrayant peut-être que le tremblement de terre : le feu. Quand un incendie se déclare au milieu de toutes ces maisons entièrement construites de bois et de papier, le feu s'étend avec une rapidité effroyable, dévorant des quartiers entiers. A l'époque où j'étais à Tokio, les moyens pour combattre ces conflagrations étaient encore absolument insuffisants. Il y avait bien deux ou trois pompes à incendie modernes, à vapeur, mais, soit que l'eau manquât, soit que la pression ne fût pas suffisante, il est certain que les résultats obtenus étaient plus que médiocres.

Il y avait également quantité de petites pompes à main, des joujoux insignifiants qu'on semblait cependant prendre au sérieux.

Dès qu'un incendie se déclare, la population tout entière se porte vers l'endroit attaqué, poussée un peu par un désir, fort louable, de se rendre utile, mais beaucoup par la curiosité indescriptible et enfantine qui dévore tout Japonais. Comme il n'y a aucun service d'ordre, la confusion est extrême.

Deux ou trois jours après mon arrivée à Tokio, un violent incendie éclata dans l'un des quartiers les plus populeux de la ville, vers sept heures du soir. Curieux de voir l'événement de près, je me dirigeai au pas de course vers l'endroit embrasé.

L'avenue qui y conduisait était envahie par une foule énorme d'hommes, de femmes et d'enfants, tous courant aussi vite que leurs petites jambes le leur permettaient, en riant, en criant, en faisant entendre des sons extraordinaires évidemment réservés pour les grandes occasions.

Chaque rue, chaque ruelle déversait sur cette avenue son flot humain courant et criant. De temps à autre, une escouade de pompiers volontaires hurlant à qui mieux mieux et traînant ventre à terre une petite pompe à main passait comme un boulet de canon au milieu de cette foule, renversant des douzaines de personnes.

A un moment, deux escouades, arrivant au galop de leurs petites jambes par deux rues différentes se précipitèrent l'une dans l'autre. Le choc fut épouvantable et il y eut une trentaine de blessés. Je fus moi-même renversé et piétiné et c'est dans un piètre état que je parvins enfin au lieu du sinistre.

Mon impression fut qu'aucun effort combiné et intelligent n'était fait pour se rendre maître de l'incendie. Chacun faisait ce qui lui passait par la tête et si, ici et là, un homme courageux restait sur son toit, qu'il essayait vainement de sauver en versant dessus des petites écuelles pleines d'eau pendant que le reste de la maison

brûlait, la plupart des gens ne pensaient qu'à une chose : sauver tout ce qu'ils pourraient. Au milieu de cette confusion inouïe et indescriptible, des hommes, des femmes, des enfants sortaient des maisons, portant leur mobilier et leurs effets sur leur tête et hurlant de toute la force de leurs poumons. Ils se jetaient dans la foule, mais comme celle-ci se portait justement vers l'incendie que les autres essayaient de fuir, la mêlée devenait plus épouvantable encore. Ils se culbutaient les uns les autres, mais le plus extraordinaire est qu'au lieu de se fâcher, de s'injurier et de se battre, ils ne se relevaient que pour éclater de rire, enchantés, charmés et trouvant la plaisanterie délicieuse.

Il n'y a pas au monde une race ayant meilleur caractère que les Japonais. Si les Français sont badauds, les Japonais le sont mille fois plus encore, et l'événement le plus insignifiant est sujet à rassemblements, à conversations, à plaisanteries, à blagues.

Tous les gens que vous rencontrez, trottinant sur leurs hauts sabots de bois, sont souriants et ont l'expression de la personne qui se prépare à faire une bonne farce à son voisin.

Il n'y a que les sergents de ville qui ont l'air sérieux, mais ceux-là le diable même ne les ferait pas sourire. Sanglés dans un uniforme de gros drap foncé en hiver, de toile blanche en été,

gantés, un long sabre au côté, ils sont la correction, et — ah! sergots de Paris, pensez-y! — la politesse personnifiée. Ils font leur devoir, si difficile soit-il, avec énergie et fermeté, mais sans brutalités, sans insultes, sans injures. Ce sont, en deux mots, de parfaits gentlemen.

Tokio présente un mélange extraordinaire du vieux et du nouveau, du Nippon d'autrefois et du Japon d'aujourd'hui. Au milieu des palais et des bicoques de bois, s'élèvent des bâtiments à l'européenne; les gens en *kimonos* coudoient ceux en redingotes; les signes, en caractères japonais, des magasins sont remplacés, ici et là, par des enseignes en détestable anglais ; les lampes électriques éclairent les avenues, mais n'en ont pas tout à fait chassé les lanternes de papier, et enfin les fameuses jinrickshas ont trouvé dans le tramway électrique un formidable rival. Le Japonais semble éprouver une jouissance extraordinaire à prendre ce tramway, qui est toujours archi-bondé de monde, et dont les actionnaires font fortune.

Les magasins à Tokio sont tous de petites dimensions et les plus importants ne sont que des nains, comparés aux maisons de commerce françaises, anglaises ou américaines. Des colosses comme le Louvre et le Bon-Marché sont inconnus au Japon.

Les femmes de la classe élevée n'ont pas

l'habitude d'aller faire leurs achats dans les magasins. Qu'elles désirent des soieries, des lainages, de la lingerie, elles font prévenir le commerçant, qui leur envoie à domicile un choix complet et passera au besoin toute une journée, et même plus, à leur faire porter ses marchandises, et cela jusqu'à ce qu'elles aient trouvé ce qu'elles désirent ou que, l'examen de son stock épuisé, il soit forcé d'avouer, avec force excuses et regrets, qu'il ne possède rien absolument digne de plaire à d'aussi nobles dames.

La plupart des boutiques sont une simple petite pièce sans vitres, fenêtres et portes, complètement ouvertes sur le devant. L'acheteur ne saurait penser à pénétrer dans un endroit aussi restreint et il s'asseoit sur le bord extérieur du plancher pendant que le marchand ou la marchande lui montrent les marchandises et avec force révérences, sourires et politesses, font de leur mieux pour le plumer. Le prix de chaque objet varie selon l'importance de l'acheteur, l'élégance de ses vêtements ou son ignorance de la valeur des objets marchandés.

Le soir même de mon arrivée à Tokio, je me promenai dans la *Ginza,* la rue commerçante par excellence, et, à la devanture d'une boutique minuscule, j'aperçus un charmant petit vase dont je demandai le prix :

« Cinq *yen**, » répondit le marchand en saluant poliment.

J'hésitai. Le vase me plaisait, mais je le trouvais vraiment trop cher et je m'éloignai. Bondissant hors de sa boutique, le Japonais me courut après en criant :

« Combien? combien? »

Voulant me débarrasser de lui, je répondis par une offre ridicule à mes yeux.

« Oh! dis-je, cinquante *sen***. » Je pensais qu'indigné il allait m'envoyer aux calendes grecques. Mon ahurissement fut complet quand, me tendant le vase, il dit : « Bon, cinquante sen! »

Avouerai-je que je me sentis très humilié et que les marchands japonais baissèrent fortement dans mon estime, quand, à mon retour, le directeur de l'hôtel, après avoir examiné le vase, me dit : « Je vous en vendrai autant que vous voudrez à vingt-cinq sen chaque... et je ferai encore un joli bénéfice! »

La plupart des étrangers qui ont été au Japon et qui ont eu des expériences similaires avec les marchands du pays vous diront que les Japonais sont tous des voleurs, des bandits, et que

* Nominalement le *yen* correspond au dollar et devrait valoir cinq francs. A l'époque, il valait à peine trois francs cinquante.

** Environ un franc soixante-quinze.

dans leur pays l'honnêteté est chose inconnue. Ils font un peu comme le fameux Anglais qui, traversant une ville européenne dans laquelle il aperçut seulement deux femmes, toutes deux rousses, écrivit dans son journal : « *Toutes* les femmes de X... ont les cheveux rouges. »

Or, tous les Japonais ne sont pas canailles, loin de là, mais il est incontestable que la classe des petits marchands ne brille pas par l'honnêteté. Cela tient évidemment à ce que de tout temps le métier de marchands ayant été considéré au Japon comme le plus vil, le plus bas et le plus avilissant, il ne fut jamais exercé que par l'écume de la population. Pas un membre de la grande classe militaire des samurais, pas un artisan, pas un artiste, pas même un paysan n'eût voulu, il y a quelques années encore, s'abaisser jusqu'à faire du commerce. Celui-ci était donc entièrement entre les mains de la plus basse classe, individus qui le considéraient non comme un échange loyal et honnête, mais comme un jeu de hasard où l'un doit gagner et l'autre perdre, où, par conséquent, chacun doit se défendre et tâcher d'enfoncer l'autre.

« Horrible et honteux ! » crie le globe-trotter, qui, comme moi, a payé son vase deux fois trop cher, mais, franchement, est-ce seulement au Japon que ces choses-là arrivent? Combien

de Français ont été refaits en Espagne, en Italie, en Grèce, et combien d'étrangers ont été plumés à Paris? N'insistons pas.

Depuis quelques années, les Japonais d'une classe plus élevée s'adonnent au commerce, et il y a maintenant, là-bas, de nombreux magasins, où le prix des objets est marqué en chiffres connus et où, par conséquent, aucun rabais ne peut être obtenu.

Il y a à Tokio beaucoup de bazars et quelques magasins très importants, ceux entre autres où l'on vend les soieries. Un de ces grands magasins donne à l'étranger l'impression d'être simplement une immense plate-forme recouverte d'un toit et n'ayant pour murs que des rideaux en coton bleu. Sur la plate-forme, recouverte de mattes, une quantité inouïe d'employés, accroupis sur leurs genoux, montrent les marchandises aux clientes élégamment accroupies en face d'eux. Par terre, sur les mattes, il y a d'innombrables tasses de thé, car la politesse japonaise exige qu'à chaque personne qui vient faire des achats, ou simplement s'informer des prix, on offre une ou plusieurs petites tasses de ce liquide.

Les marchandises ne sont pas sous la main des employés : elles sont à l'abri du feu et des voleurs, dans un bâtiment spécial, véritable forteresse commerciale, et une nuée d'enfants

courent de la plate-forme à ce bâtiment y chercher les objets que les vendeurs désirent montrer et dont ils leur donnent le numéro.

Il y a au Japon peu de fabriques importantes et les soieries, les bronzes, les « cloisonnés », etc., sont fabriqués la plupart du temps dans d'humbles demeures par deux ou trois artisans qui travaillent quinze et dix-huit heures par jour et se contentent d'un gain vraiment infime.

Un ami qui connaît à fond le Japon avait, au sujet des marchands, une théorie à lui.

« Voyez-vous, disait-il, on ne comprend pas ces gens-là. Quand ils vous demandent cent francs pour un objet qui en vaut dix, ce n'est nullement avec l'intention de vous voler. Ils ne vous prennent pas pour un fou et savent très bien que vous ne payerez pas ce prix-là. Mais ils tiennent à faire ressortir la beauté, la valeur de l'objet que vous désirez, puis ils éprouvent un véritable plaisir à faire acte de générosité, à faire ressortir avec une politesse exquise le sacrifice énorme qu'ils feront en vous le donnant à votre prix, simplement pour vous être agréable, pour avoir l'honneur insigne de vous avoir vendu un objet de haute valeur pour si peu, si peu... »

Très jolie, la théorie, et *si non è vero*...

VIII

QUELQUES SILHOUETTES

QUELQUES SILHOUETTES

Tokio, pour les gens qui y habitent toute l'année, n'est pas d'une gaîté folle. En hiver, la société se compose des membres du corps diplomatique, de quelques Japonais ayant vécu en Europe et de ceux occupant de hautes fonctions à la cour et dans les ministères, de quelques professeurs étrangers attachés à l'Université et enfin d'une poignée de voyageurs que les charmes du pays retiennent encore après la saison des chrysanthèmes.

Le club de Tokio est pour les hommes le grand point de ralliement. Tout le monde, entre six et sept, va y prendre des cocktails et d'excellents dîners y sont donnés. Les étrangers de passage y reçoivent la plus généreuse hospitalité, et, en dehors des diplomates étrangers et des Japonais de marque, on y rencontre d'intéressantes personnalités. Parmi celles-ci figure en

première ligne un Anglais, le capitaine Brinkley, qui, depuis quelque trente ans, vit au Japon. Venu comme instructeur militaire au premier jour des réformes, il se prit d'une telle affection pour le pays, d'un tel intérêt pour ses habitants, d'un amour si grand pour ses arts et ses artistes qu'il s'y installa définitivement, épousant une femme japonaise de grand mérite, et fonda là-bas un grand journal, le plus important du Japon : *The Japan Daily Mail.*

Le capitaine Brinkley est un sûr et fin connaisseur de l'art japonais et possède de merveilleuses collections. Tout au contraire des autres journaux anglais publiés au Japon et qui, dans de nombreuses occasions, n'ont cherché qu'à semer la discorde entre les Japonais et les étrangers, son journal n'a qu'un but : faire connaître et aimer le Japon, ses arts, ses industries, et créer entre ce peuple si sensitif et si charmant et le reste du monde un courant de sympathie, de bonne entente et d'admiration mutuelles.

Au club, le capitaine est naturellement fort recherché et ceux qui ont eu la chance de l'entendre discuter les questions japonaises avec Kipling ou sir Edwin Arnold n'oublieront jamais ces instants si intéressants.

Sir Edwin Arnold, le grand poète anglais, était à Tokio de mon temps et, charmé par le

pays, enjôlé par ses délicieuses *habitantes*, dont il couvrait les éventails de vers, il ne pouvait s'arracher à une vie qu'il trouvait idéale.

Le jour de mon départ, il m'accompagna jusqu'à Yokohama et nous déjeunâmes ensemble au Grand-Hôtel. Lui ayant demandé quand il pensait retourner en Angleterre : « Ah ! ne m'en parlez pas ! s'écria-t-il. Comment peut-on quitter ce paradis terrestre... ce serait la mort. » C'est qu'en effet sir Edwin avait trouvé dans ce paradis une délicieuse Ève japonaise, dont il finit par faire sa femme, je crois.

Une des figures étrangères les plus intéressantes était à cette époque le général Legendre, qui se trouvait à Tokio avec une mission spéciale du roi de Corée. Français d'origine, naturalisé Américain et ayant pris une part brillante dans la guerre de sécession aux États-Unis, au cours de laquelle il avait commandé un régiment avec une bravoure magnifique, il avait été envoyé peu après comme consul d'Amérique en Chine.

La révolution qui précéda au Japon le retour au pouvoir de l'empereur actuel le trouva traversant ce pays pour retourner aux États-Unis ; il y resta et occupa différentes positions élevées, à titre de conseiller privé de l'empereur. Après de nombreuses années de service, il avait pris une retraite bien méritée, quand la

position de conseiller privé du roi de Corée lui fut offerte.

La situation en Corée était alors des plus compliquée, et, batailleur enragé, il ne put résister à la tentation de se rejeter dans la mêlée, rendue triplement intéressante par les intrigues du Japon, de la Chine et de la Russie. Il est mort depuis, au champ d'honneur, à Séoul.

C'était un homme charmant et qui, m'ayant pris en amitié, m'aida de toute son expérience et me donna de précieux conseils.

Il avait à Tokio de nombreux amis et *une ennemie*. Celle-ci, une femme délicieuse, blonde et vaporeuse, la vicomtesse de B..., de la légation de France, semblait avoir pour le pauvre général une véritable antipathie. Ils ne se rencontraient jamais qu'il n'y eût escarmouche.

Un soir, à un dîner d'adieu donné par l'attaché militaire d'Italie, le marquis di Rudini, la vicomtesse de B... se trouva assise à côté du général. De ma place, je la vis tout à coup pâlir, et le général, appelant un domestique, lui cria : « Vite, allez chercher un châle pour madame, elle a froid. »

Or, il faisait dans la salle à manger une chaleur suffocante, et si décolletée la vicomtesse fût-elle, il était incompréhensible qu'elle eût froid, à moins qu'elle ne fusse sérieusement indisposée. A peine le dîner fini, je m'appro-

chai d'elle et lui demandai comment elle se sentait. « Venez par ici, je vais vous raconter cela. C'est horrible! J'en suis encore bouleversée. »

Quand nous fûmes assis à l'écart : « Figurez-vous, me dit-elle, que dès le commencement du dîner je m'aperçus que le général me regardait d'une façon extraordinaire, je ne puis pas dire à travers *ses lunettes,* mais bien à travers l'un seulement des verres de ses lunettes, — l'œil de mon côté semblait rester indifférent, mort, — c'est avec l'autre qu'il me regardait, étant par conséquent obligé de tourner la tête complètement de mon côté. Comparé à l'autre, cet œil avait une lueur extraordinaire. La chose me paraissait incompréhensible et vers le milieu du dîner je ne pus m'empêcher de fixer pendant une seconde ces deux yeux dont l'un parlait pendant que l'autre se taisait.

« Le général s'en aperçut et complètement bouleversé, rapprochant sa figure presque contre la mienne, il me demanda d'un ton menaçant : « Qu'y a-t-il, madame? Que regardez-vous « ainsi? » Il avait l'air si furieux, si effrayant, qu'à mon tour je fus épouvantée. Je balbutiai : « Mais rien, général, seulement, l'œil. »

« Tout à coup calmé, il dit doucement : « L'œil, ah! mon Dieu, vicomtesse, dites vite, « mon œil est-il de travers?

« — Comment, de travers?

« — Mais oui, retourné, enfin! »

Je crus qu'il était fou, je me reculai un peu. « Comment votre œil pourrait-il être retourné, « général? Je ne comprends pas.

« — Ah! vous ne comprenez pas, dit-il de « plus en plus excité, eh bien! madame, c'est « qu'évidemment vous ne savez pas... »

« Tout en parlant, il avait retiré ses lunettes et prenant sa fourchette, des quatres pointes, il s'en appliqua des petits coups secs sur la pupille de son œil en ajoutant : « C'est qu'évi- « demment vous ne savez pas que j'ai un œil « en verre! »

« Non, voyez-vous, ces coups de fourchette dans l'œil, résonnant comme sur de la porcelaine, me produisirent un tel effet que je faillis m'évanouir. Il s'en aperçut, cessa ses coups de pointes et me demanda ce que j'avais. Ne pouvant lui répondre : « Vous me soulevez le « cœur, » je dis que j'avais froid et c'est alors qu'il demanda le châle.

« Ah! cette horrible aventure me poursuivra toute ma vie. Jamais, jamais je ne pourrai l'oublier! »

Charmante vicomtesse! Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'assise au piano, elle chantonnait gaiement :

Un baiser est bien douce chose,
Tu le sais sur leurs lèvres roses.

. . . . . .

Parmi les Japonais alors plus ou moins en contact avec les étrangers de marque, je citerai le comte Ito, le maréchal comte Oyama, M. Mutsu, ministre des affaires étrangères, le marquis Hijikata, ministre de la maison impériale, le baron Sannomiya, grand maître de la cour, le comte Inouye, le comte Matsukata et le comte Okuma.

Ce dernier, ancien ministre des finances, ancien ministre-président du conseil, aujourd'hui chef du parti de l'opposition, est incontestablement le plus grand orateur que le Japon possède. Toute son influence, tout son talent, toute son énergie ont de tout temps été au service du progrès et de la civilisation. De fait, il se montra tellement en faveur des idées nouvelles que ses ennemis répandirent le bruit qu'il n'était qu'un traître, désireux de vendre son pays aux étrangers.

Dans un pays où le patriotisme est la première des vertus, il n'en fallait pas plus pour soulever les fanatiques, et l'un d'eux, en 1889, lança une bombe de dynamite sous la voiture du comte Okuma. Le cocher, le boy et les chevaux furent tués. Le comte s'en tira avec une jambe brisée, écrabouillée; l'amputation eut lieu et après de grandes souffrances et des ins-

tants désespérés, l'homme d'état finit par se remettre.

En dehors des questions politiques, le comte Okuma prend le plus vif intérêt dans les questions scolaires et universitaires. Il a établi à Tokio deux grandes écoles, l'une pour la haute éducation des jeunes gens, l'autre pour la haute éducation des jeunes filles. Ce sont des établissements modèles, admirablement organisés et qui font le plus grand honneur à leur fondateur.

Le comte Inouye, un des hommes les plus influents du Japon, a été sur la brèche depuis quelque quarante ans. Déjà avant la révolution qui devait rendre le pouvoir au mikado, il avait visité l'Europe, gagnant son passage comme simple matelot. Il revint au Japon au commencement de l'ère nouvelle et fut nommé vice-ministre des finances. Depuis il a rempli presque toutes les fonctions à la disposition du gouvernement et a été ministre des affaires étrangères.

Le baron Sannomiya est incontestablement un des plus charmants Japonais que j'aie rencontrés. Ayant beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup retenu, parlant couramment les langues étrangères, ayant été en contact, grâce à sa haute position à la cour, avec l'élite du monde entier, il est le type par-

fait du gentleman japonais. Il a épousé une Anglaise, femme de beaucoup de caractère et de hautes qualités. Le baron et la baronne furent pour moi de précieux amis et je ne saurais oublier toutes les bontés dont ils me comblèrent.

Le ministre de la guerre, le maréchal comte Oyama, qui devait abandonner ses fonctions pour prendre le commandement de la seconde armée japonaise, est un officier des plus distingués. Il fit toutes ses études en France, où il a de nombreux amis. La comtesse Oyama est une des plus jolies et des plus charmantes femmes de la cour impériale. Élevée dans un collège américain aux États-Unis, elle parle l'anglais et le français à perfection et représente au palais l'élément féminin progressif. C'est le type le plus parfait de la grande dame japonaise élevée à l'étranger, imbue de nos principes de civilisation, polie au contact des grandes intelligences américaines et de la haute noblesse européenne.

Il faudrait un volume entier pour faire justice au comte Ito, le plus grand homme d'état moderne du Japon. L'histoire du comte Ito c'est l'histoire du Japon tout entier, de sa civilisation moderne, de ses progrès, de ses efforts, de ses difficultés, de ses souffrances, de sa gloire, pendant les quarante dernières années.

Ministre-président du conseil à quatre reprises, confident et ami de l'empereur, leader de tout ce que le Japon compte de plus intelligent et de plus brillant, c'est lui qui décida les Japonais à abandonner leurs idées féodales, leurs chignons, leurs sabres ; c'est lui qui, de tout temps, représenta son pays dans les discussions avec l'Europe, qui se refusait à reconnaître à l'empire la position à laquelle il avait droit dans la grande famille des nations civilisées. C'est à lui qu'est due la nouvelle « Constitution » du Japon, travail profond qui fait l'admiration des hommes d'état du monde entier. L'admirable flotte japonaise est son œuvre, car c'est lui qui força le Parlement à accepter et à voter l'acte connu sous le nom de *Ito-programme of shipbuilding*. C'est lui encore qui, l'armée ayant fait son œuvre, discuta avec Li-Hung-Tchang les conditions de la paix et signa le traité de Shimonoseki. Enfin, c'est lui qui eut la gloire, après cette guerre, de dénoncer les traités avec les puissances étrangères, traités qui, depuis plus de trente années, humiliaient le Japon, et de signer les nouveaux traités qui plaçaient enfin son pays sur le pied de l'égalité absolue avec ces grandes puissances.

Et pour conclure, un joli mot du comte, maintenant marquis Ito. Un diplomate américain discutait avec lui le mariage et la condi-

tion de la femme au Japon et aux États-Unis. Emballé, avec une rhétorique superbe, il faisait ressortir tous les avantages, toutes les beautés de la liberté féminine, telle on la comprend en Amérique. Très calme, Ito avait reçu sans broncher tout le bombardement des arguments formidables de son interlocuteur. Et quand celui-ci eut fini, le marquis, ses petits yeux pétillants de malice, dit tranquillement de sa voix calme et douce :

« Oui, oui, je comprends parfaitement ; il y a, en effet, une grande différence. — *When I marry I take a head servant when you marry, you become one!* »

IX

LEURS FEMMES

LEURS FEMMES

« Comment se fait-il, demandai-je un jour à un Japonais, que même ceux qui, parmi vous, copiez le plus les Européens, continuiez à traiter les femmes comme si elles étaient des êtres inférieurs? »

La question l'ennuya, ce fut visible. En ceci, le Japonais est très oriental; il n'aime pas à discuter sa mère, sa sœur, sa femme ou sa fille avec des étrangers. Mais nous étions de bons amis, nous avions discuté bien d'autres questions épineuses et il se décida à répondre franchement :

« Vous touchez là un point fort délicat. Nos femmes ont, vous le savez, la plus grande liberté; nous les traitons en amies aimées et elles sont certainement heureuses. Je doute fort que les femmes d'aucun autre pays le soient davantage. Nous nous trouvons vis-à-vis d'elles

en ce moment, dans une position tout à fait extraordinaire. En quelques mots, depuis quarante ans, les hommes japonais ont fait dans la voie du progrès et de la civilisation un chemin énorme. Nous avons marché à pas de géant, entraînant dans cette course rapide et fantastique notre armée, notre marine, notre université, notre gouvernement, tout enfin, *sauf nos femmes !*

— Allons donc !

— Ce que je vous dis là est tout ce qu'il y a de plus vrai et de plus sérieux. Tandis que nous autres, les mâles, parcourions l'Europe et l'Amérique, l'intelligence grande ouverte, tandis que nous ouvrions des écoles militaires, navales, centrales, etc., tandis que nous établissions des arsenaux, des chemins de fer et des magasins de tailleurs à l'européenne, nos femmes, tranquilles et heureuses au milieu de leurs enfants, restèrent chez elles.

Le résultat fut qu'un beau jour nous nous aperçûmes que nous les avions devancées d'un siècle au moins, et qu'elles vivaient pour ainsi dire dans un autre monde. Bref, elles sont encore au bas de l'échelle, tandis que nous... mettons à la moitié. Comment diable voulez-vous qu'elles nous rattrapent ? »

Ceci fut demandé d'un ton si désespéré que je ne pus m'empêcher de sourire.

« Voyons, mon cher, ce n'est peut-être pas aussi sérieux que cela?

— Mais si, c'est tout ce qu'il y a de plus grave. Vous ne vous en apercevez pas, parce que vous jugez nos femmes japonaises d'après des exceptions, d'après les dames de la cour et de la haute société, celles qui ont voyagé, qui ont été élevées en Europe, en Amérique, et qui, chaque jour, ici même, sont en contact avec des étrangers de distinction.

« Moi, je vous parle des millions de femmes qui représentent la bourgeoisie et le peuple, et c'est l'ignorance de celles-là qui m'épouvante! Enfin, heureusement que ce ne sont pas elles qui font marcher l'état.

— Et qui sait, ne pus-je m'empêcher de dire, si ce n'est pas cela même qui fait votre force? »

Le lendemain je racontai cette conversation à un personnage de la cour, homme beaucoup plus âgé et de très grande expérience.

« Il y a du vrai, beaucoup de vrai, dans tout ce que ce jeune homme vous a dit. En effet, nous avons fait des pas de géant, et les femmes, ayant les jambes plus petites, n'ont pu nous suivre. Mais nous ne courons plus aussi vite ; nous connaissons le proverbe italien : « Chi va piano va sano, »... nous avons ralenti notre marche, afin d'être plus certains

de notre progrès, et ces dames en profitent pour nous rattraper.

Nous nous sommes beaucoup occupés d'elles ces dernières années et de nombreuses écoles et institutions de toute sorte ont été ouvertes. Et puis, à vous dire vrai, nous ne sommes pas du tout désireux de faire de nos femmes et de nos filles des bas bleus, des docteurs, des avocates, des médecins, des libre-penseuses ou des socialistes. A ce genre, nous préférons des compagnes aimables, suffisamment instruites, capables de faire marcher le ménage; en deux mots, de bonnes mères de famille et des épouses fidèles et dévouées. »

« Décidément, pensais-je en rentrant chez moi, ces Japonais sont des gens tellement extraordinaires qu'ils trouveront le moyen de se moudre une race de femmes parfaites, qui feront exactement ce que les hommes voudront et ne les embêteront jamais... »

En résumé, tout ce qu'il y ait à dire de ces millions de femmes de la bourgeoisie et du peuple, dont mon ami parlait si tristement, peut brièvement se résumer en ceci :

Elles sont libres, bien traitées, satisfaites de leur état et de leur condition et par conséquent heureuses.

Jeunes filles, elles sont presque toutes jolies, — tout au moins gentilles, — gracieuses, ai-

mables de caractère, charmantes de manières, gaies et pleines d'entrain, adorant les toilettes, les couleurs voyantes, la musique, le bruit des foules et des fêtes.

Jeunes femmes, elles font des épouses modèles et ont une quantité d'enfants.

Vieilles femmes... oh! là, par exemple, elles sont affreuses. Les Japonaises se fanent vite et une fois fanées, elles sont généralement horribles! Cependant elles doivent avoir des charmes cachés, car, là-bas comme ailleurs, il y a des milliers de bébés qui adorent leurs grand'mères.

Parmi les paysans, le peuple et la petite bourgeoisie, la femme travaille énormément, suivant ainsi l'exemple que lui donne l'homme, car parmi ce peuple travailleur et énergique le paresseux est un être pour ainsi dire inconnu.

A quelque classe qu'elle appartienne, la Japonaise est coquette. J'étais sur le point d'écrire qu'en cela elle peut se vanter d'être « fille d'Ève »... Mais vraiment se peut-il que tant de races diverses et de couleurs si variées descendent toutes d'Ève!

C'est parce qu'elle est coquette que la Japonaise abandonna vite toute idée de s'habiller à l'européenne. Elle comprit de suite qu'elle avait l'air ridicule, que les robes de Paris ne seyaient

guère à son genre de beauté, ni à sa façon de marcher et de s'asseoir. C'était bon pour les dames de la cour et de la haute société de Tokio, qui ont des palais *vraiment meublés,* mais pas pour les gentilles petites poupées qui vivent dans des maisons de papier et s'asseoient par terre sur des mattes bien blanches.

La Japonaise est incontestablement la femme la plus propre du monde. Pauvre ou riche, chaque jour elle prend son bain, souvent même deux fois par jour. Pour les gens très, très pauvres, il y a des bains publics, gratis, qui, à toutes les heures du jour et de la soirée, sont fort fréquentés. Là, tout le monde se baigne ensemble, et entre les jointures des cloisons de papier qui forment les murs et les portes, l'étranger curieux pourrait apercevoir des scènes bien extraordinaires. Je dis *l'étranger,* car il ne viendrait jamais à l'idée d'un Japonais d'aller regarder un tel tableau. Le *nu* ne lui dit rien, et montrer son corps ou une partie de son corps ne lui semble nullement indécent.

« Après tout, dit le Japonais, ce n'est qu'un corps humain, et ils sont tous faits à la même image. Pourquoi auriez-vous peur que l'on vous vît déshabillé, si votre corps est *sain et propre?* Serait-il sale ou malade, pour que vous craigniez de le montrer? »

Il y a quelques années à peine, les Japonais, dont les maisons sont petites, avaient l'habitude d'apporter leurs baignoires dans la rue, et, devant tous les passants, hommes, femmes et enfants se baignaient. Devant l'envahissement de la civilisation européenne, baigneurs et baignoires durent rentrer dans les petites maisons de papier, et les *policemen* nouveau genre, en uniforme bleu aux boutons dorés, ne permettent même plus qu'on laisse les portes ouvertes pendant le bain... Une Anglaise n'aurait qu'à passer... oh! *shocking!*

Il fut un temps où, même parmi les classes élevées, une femme trouvait tout naturel de recevoir des visiteurs pendant qu'elle prenait son bain.

Honni soit qui mal y pense!

Dans une petite ville d'eaux, entre Yokohama et Kobé, où je passai quelques jours, je trouvai un hôtel assez confortable, moitié japonais, moitié européen, dont le nom m'échappe. Le soir de mon arrivée, pendant que je me déshabillais, une jeune servante entra dans ma chambre et m'annonça qu'il y avait à l'hôtel un « tub » anglais et qu'on me l'apporterait dans ma chambre le lendemain matin.

En effet, vers sept heures, je fus réveillé par l'arrivée de cette même petite *mousmé,*

qu'une autre jeune fille tout aussi attrayante accompagnait, l'aidant à porter le tub.

Elles le posèrent au milieu de la chambre, allèrent chercher de l'eau et quand tout fut bien préparé, elles vinrent en courant vers mon lit (je faisais semblant de dormir), saisirent les couvertures, les rejetèrent au loin et, riant comme de jeunes folles :

« Vite, vite, venez, le bain est prêt! »

Il eût été inutile de les prier de se retirer... elles n'auraient pas compris... Leur devoir n'était-il pas de me servir et de m'aider?

Elles déplièrent de grandes serviettes, se postèrent près du tub et, souriantes, attendirent que j'eusse fini; puis, toujours riant, elles m'essuyèrent, me frottèrent, me séchèrent, l'une le bas du corps, l'autre le haut, montée sur une chaise.

Chères petites femmes japonaises, vous êtes charmantes, délicieuses... Restez ainsi; vous n'avez rien à envier à vos sœurs de l'Occident, car vous êtes presque toutes ce que si peu d'elles sont : HEUREUSES!

X

LEURS ENFANTS

LEURS ENFANTS

Gras, ronds, potelés, avec de grands yeux noirs étonnés et souriants, la tête rasée avec ici et là une petite mèche ornementatrice, ils sont charmants, délicieux, les petits bébés japonais. On dirait de ravissantes poupées, des poupées habillées pour un bal costumé. Ce sont les enfants les plus heureux du monde. Nés dans un pays où la colère est pour ainsi dire inconnue, où la douceur, la politesse, les bonnes manières sont, avec le courage, les qualités les plus admirées, ils ne sont jamais grondés, jamais bourrés, jamais battus et jamais, jamais, leurs parents ne s'abaisseraient jusqu'à les injurier. Eux-mêmes ont le caractère facile; ils ne sont ni pleureurs, ni méchants, ni rageurs; mordre, égratigner ou lancer de furieux coups de pieds ne leur viendrait jamais à l'idée, — ils sont la

patience, la tranquillité, la sagesse personnifiées.

La mère nourrit elle-même ses enfants et ne les quitte pas pendant les premières années. Quelle que soit sa position sociale, elle les surveille elle-même nuit et jour. Les femmes pauvres qui doivent travailler tout le jour, ne voulant et ne pouvant se séparer de leur nourrisson, se l'attache sur le dos au moyen d'une large ceinture ou d'une espèce de châle.

La mère vaque ainsi à toutes ses occupations journalières et le bébé, à califourchon sur le dos de sa maman, dort tranquillement ou examine curieusement ce qui se passe autour de lui, sa petite tête furieusement secouée, ballottée de droite et de gauche, à chaque mouvement. Nous autres étrangers nous nous apitoyons sur son sort, craignant que le pauvre petit cou ne puisse résister à cette terrible gymnastique; mais le cou d'un petit Japonais est d'acier bien trempé : il plie mais ne se brise pas.

Une dame anglaise voulut un jour se rendre compte du poids des enfants ainsi portés et de la fatigue en résultant. « Figurez-vous, racontait-elle après, que l'on éprouve une sensation indescriptible. On croit naturellement que l'on va avoir sur son dos un poids quelconque inerte. Mais pas du tout; l'enfant, si jeune soit-il, vous prend, vous saisit... on sent qu'il se colle à

nous, qu'il nous tient par toute la force de son petit corps ; il ne forme plus qu'un avec la personne qui le porte et de même qu'un bon cavalier se fait à tous les mouvements de sa monture, le petit Japonais semble pressentir ses mouvements à l'avance, et si brusques qu'ils soient, rien ne le désarçonne. »

Dans les classes élevées les enfants ne sont point portés sur le dos, et la bourgeoisie, depuis quelques années, commence à adopter nos voitures d'enfants.

Les familles japonaises sont nombreuses et la sœur aînée, dès l'âge de six ou sept ans, remplace sa maman comme gardienne du dernier bébé qu'elle porte vaillamment sur son petit dos.

Sa charge ne l'empêche pas d'aller, de venir, de trottiner, de sauter, de courir et de jouer avec ses petites amies.

C'est un spectacle inoubliable que celui de jolies gamines japonaises de sept à douze ans, habillées de kimonos aux couleurs voyantes, chacune portant sur son dos un petit frère ou une petite sœur et se livrant à leurs jeux favoris. Elles sautent, courent, crient et rient de toutes leurs forces, et le bébé, perché derrière, suit la partie avec une joie extraordinaire, riant et criant aussi fort que ses petits poumons le lui permettent.

Rien n'est plus pittoresque qu'un parc japonais rempli d'enfants prenant leurs ébats.

Ne pas avoir d'enfants est pour le Japonais une chose affreuse. Si, après un an ou deux de mariage, sa femme est restée stérile, il divorce, ou amène chez lui une concubine qui, bien que mère de ses enfants, restera dans la maison au-dessous de la femme légitime, à laquelle elle devra obéir.

La joie est grande dans une famille japonaise à la naissance d'un enfant, surtout si c'est un garçon. Chaque famille possède un grand mât planté dans la cour et qui s'élève trois ou quatre fois plus haut que la maison. A certaines époques de l'année d'immenses poissons, faits d'étoffe peinte et gonflés d'air comme des ballons, flottent gaiement au haut des mâts indiquant le nombre de garçons dont la maison s'enorgueillit. C'est la *carpe* que les Japonais ont choisie comme drapeaux indicateurs du nombre de leurs garçons, cet animal qui remonte toujours les courants les plus violents étant pour eux l'emblème du courage et de la persévérance. A l'instar des Chinois et des Coréens, les petits garçons, autrefois, portaient une queue, mais celle-ci a disparu depuis que les idées et les mœurs occidentales ont été adoptées.

Une curieuse coutume veut que les parents,

amis et connaissances, fassent tous une visite au nouveau-né et lui apportent des cadeaux avec leurs souhaits de bonheur.

Il y a à Tokio un quartier tout entier composé de bazars et de marchands de joujoux pour les enfants. C'est une foire perpétuelle et une source de bonheur incommensurable et de joies indescriptibles. Au reste, le Japon est le pays des fêtes d'enfants; il y en a d'innombrables pour les filles aussi bien que pour les garçons.

Au milieu du mois de novembre, les enfants vont, chaque année, au temple de leur quartier, remercier le dieu qui les a protégés jusqu'à ce jour. Cette visite annuelle au temple est l'occasion d'une charmante procession, les enfants étant tous vêtus de costumes neufs aux voyantes couleurs.

La fête du nouvel an est la plus importante de toutes, et pendant une semaine entière, enfants, parents, grands-parents se laissent aller à une joie débordante. L'après-midi on fait ou l'on reçoit des visites, on échange de nombreux cadeaux, on bourre les petits de gâteaux et de bonbons, on leur donne tous les jouets imaginables, on fait des courses folles en jinrickshas ou en tramways électriques et, le soir, après un véritable festin, la famille tout entière se livre à des jeux plus ou moins bruyants.

La grande fête pour les petites filles est la

« Fête des Poupées ». Ce jour-là, dans toutes les maisons, on sort des armoires les poupées précieusement gardées par la famille. Il y en a qui ont plus de cent ans et toutes sont habillées à la mode de leur époque. Chaque poupée a son trousseau, ses meubles en laque, son argenterie, sa porcelaine, sa cuisine, ses instruments de musique en bois précieux ou en écaille. Quelques-unes, habillées de riches et superbes costumes, représentent les Empereur et Impératrice, les hommes et les femmes célèbres dont le Japon s'honore. La fête dure trois jours, et pendant ces journées, inoubliables pour une petite fille, toutes ces superbes poupées sont à elle ; — elle peut jouer avec elles, les habiller, les déshabiller, changer leurs toilettes, donner des thés et des réceptions, jouir enfin d'un bonheur sans égal.

Pour les garçons, la fête des poupées est remplacée par la « Fête des Drapeaux », qui a lieu au mois de mai. A cette occasion des cadeaux sont faits comme au jour de l'an et consistent principalement en jouets. Les sabres, les fusils, les pistolets, les canons, les tambours, les trompettes, les casquettes militaires sont les plus recherchés par les jeunes Japonais, tous de caractère martial. Dans chaque maison, un autel est construit sur lequel on place des petites figures représentant tous les héros du

Japon. Derrière chacun de ceux-ci, il y a un drapeau avec l'écusson du personnage et, à ses pieds, toutes espèces d'armes en miniature.

Les vêtements du bébé Japonais sont la simplicité même : une seule robe longue et large qui ne gêne aucun de ses mouvements et ne peut jamais le blesser. Rapidement mise et retirée, l'enfant n'est pas énervé, agacé par l'opération longue et insupportable qui consiste vingt fois par jour à le coller sur son dos ou sur son ventre pour l'entourer de langes, de bandes et de vêtements qui le tiennent prisonnier et lui enlèvent toute liberté de mouvement.

Quand un enfant pleure, on ne le berce pas, on ne le promène pas, on ne lui crie pas de se taire, on ne le secoue pas, on le laisse simplement pleurer et il en perd de lui-même le goût et l'habitude. Rien ne le gênant et personne ne l'ennuyant, il n'a au reste que peu de raisons de pleurer.

Si extraordinaire que cela puisse nous paraître, les enfants Japonais ont de nous autres étrangers une peur instinctive et effroyable. Est-ce parce qu'à leurs yeux nous sommes si différents de leurs parents? (et cela semble d'autant plus possible que plus l'étranger est blond plus il leur semble effrayant;) est-ce parce que quand ils ne sont pas sages on les menace (oh! si doucement) de la venue du diable étranger,

comme chez nous on parle de l'ogre? je ne sais, mais, ce qui est certain, c'est qu'ils nous trouvent affreusement laids et que nous sommes pour eux d'horribles croque-mitaines.

XI

A LA COUR IMPÉRIALE

A LA COUR IMPÉRIALE

Avant les grands événements qui, il y a quarante ans, bouleversèrent l'empire et marquèrent son entrée dans la voie de la civilisation et du progrès, il y avait au Japon deux cours.

A Kioto, l'ancienne capitale, le mikado, entouré de quelques fidèles, vivait modestement, pauvrement presque, dédaigné et oublié, et n'ayant aucune voix dans la direction des affaires du pays.

A Yeddo, devenue aujourd'hui la capitale, sous le nom de Tokio, vivait, dans un luxe effréné, le shogun, l'usurpateur, qui s'appuyait sur la noblesse du pays. Celle-ci pouvait être divisée en deux grands groupes composés des « samurais » ou petite noblesse, ayant le droit de porter le sabre (ils en portaient même deux), et les « daimios », grands et puissants seigneurs

auxquels appartenaient les châteaux-forts et les terres.

Tout le monde sait comment un beau jour le jeune mikado (l'empereur actuel), fatigué et dégoûté de la vie oisive et honteuse qu'on lui imposait, résolut de reconquérir son trône. Adressant à son peuple et à ses nobles un appel pathétique, il quitta, entouré de ses fidèles, le vieux château de Kioto et se mit en route vers Yeddo, décidé à livrer bataille au shogun.

L'appel fut entendu et des milliers de daimios et de samurais, abandonnant l'usurpateur, vinrent se ranger sous la bannière de leur souverain. La lutte fut terrible, sanglante, car, dans la bataille, le Japonais a le courage du lion et ne pâlit pas devant la mort.

La victoire, en fin de compte, resta au jeune mikado ; il s'établit à Yeddo, qui prit le nom de Tokio et lui-même prit le titre d'empereur. Ses ministres, ceux-là mêmes qui avaient le plus critiqué les tendances du shogun vers le progrès, signèrent avec les puissances étrangères des traités de commerce et d'amitié, et le Japon se trouva soudainement inoculé, du jour au lendemain, du désir de se civiliser et d'accepter en bloc les idées, les coutumes, les progrès de l'Occident. Ce fut une seconde révolution dont le Japon sortit plus fort, plus sain, plus vigoureux qu'il n'avait jamais été et dont naquirent

toutes ces choses admirables qu'on appelle son armée, sa marine, ses ministères, son parlement, son sénat, ses universités, etc.

Le temps et les soins qu'il donna à la création de tout ce monde nouveau n'empêchèrent pas l'empereur de songer à sa propre cour, ni aux récompenses dues à ceux sans lesquels il n'aurait jamais triomphé. Les titres de daimios et de samurais disparurent et furent remplacés par une nouvelle noblesse composée de princes, marquis, comtes, vicomtes et barons. Si pour les choses navales le Japon copia l'Angleterre, pour la cour on s'inspira des Tuileries, où régnaient alors dans toute leur gloire Napoléon III et l'impératrice Eugénie.

Qui se serait douté que trente et quelques années plus tard, les Tuileries n'existeraient plus, tandis que la cour de Tokio, plus brillante chaque jour, devenue l'égale, à tous les points de vue, des grandes cours européennes, tendrait à travers l'Asie une main alliée à la cour de Saint-James?

Le nouveau palais de l'empereur à Tokio est de toute beauté et aménagé avec les derniers conforts.

J'eus l'occasion de voir Leurs Majestés à plusieurs reprises. La première fois, à propos d'une conférence que l'empereur voulut bien m'inviter à faire un soir au palais. Celle-ci, illustrée

par des projections électriques, fut donnée dans une grande et admirable salle dont les portes de laque valaient une fortune.

Au premier rang, deux grands fauteuils pour Leurs Majestés, et, derrière, des chaises pour les dames, gentilshommes et officiers de la cour.

Je fus présenté par le ministre de la maison impériale, le vicomte Hijikata.

L'empereur porte les cheveux assez longs, une moustache et une impériale. Il était vêtu d'un uniforme sombre ressemblant à celui porté par les officiers supérieurs de l'artillerie française.

L'impératrice était habillée à l'européenne, et fort élégamment, comme toutes les dames de la cour.

Les deux souverains prirent le plus grand intérêt à tout ce qui fut dit et tout ce qui leur fut montré, et, par leurs nombreuses questions, montrèrent qu'ils étaient parfaitement au courant de ce qui se passe en Europe et en Amérique.

M'ayant remercié, lui de quelques mots, elle d'un charmant sourire, Leurs Majestés se retirèrent et je fus escorté par le vicomte Hijikata, le marquis Kido et le baron Sannomiya jusqu'à une autre grande salle où se trouvait une immense table surchargée de cristaux, d'orfèvrerie et de fleurs.

Des laquais en habits brodés, culottes courtes et bas de soie (les Tuileries, vous ai-je dit!) servirent un délicieux souper. Le chef était Français, les vins et les liqueurs des meilleurs crus et les cigares de fins havanes.

J'eus l'honneur d'apercevoir Leurs Majestés, à peu de temps de là, au garden party qu'ils donnèrent à l'occasion de la fête des « Cerisiers en fleurs ».

Amoureux de tout ce qui est beau, et par conséquent de la nature, les Japonais ont ainsi des fêtes en l'honneur des différentes saisons et des différentes fleurs. Les plus célèbres sont celles des fleurs de cerisiers, au printemps, et des chrysanthèmes, en automne.

A mon avis, celle des cerisiers est la plus belle. Il y a, au Japon, des milliers de ces arbres. Tokio a des avenues bordées et des parcs remplis d'immenses cerisiers qui, au printemps, se couvrent d'énormes fleurs blanches et roses. (Ces cerisiers colosses, dont les fleurs sont fabuleusement grosses, ne donnent pas de fruits.)

La ville présente alors un spectacle féerique et inoubliable.

A Uyeno Park, l'un des plus grands de la capitale, il y a une véritable forêt de cerisiers dont le blanc et le rose se détachent admirablement contre le feuillage sombre des autres arbres. Sous les cerisiers mêmes, des centaines

de tables basses, recouvertes de couvertures rouges, attendent les buveurs de thé, hommes, femmes et enfants, qui viennent en foule. Il n'y a pas de chaises, car les Japonais ne se servent pas de ces tables comme nous le ferions : ils retirent leurs chaussures et grimpent dessus !

Or, à l'époque où les cerisiers sont en fleurs, l'empereur et l'impératrice donnent un garden party dans l'un des parcs impériaux.

Les invités comprennent la cour, les membres du gouvernement, les personnages en vue et les membres du corps diplomatique. Ces derniers ont le privilège de faire inviter un nombre limité d'étrangers, personnes de distinction se trouvant de passage à Tokio. L'uniforme ou la redingote avec haut-de-forme sont de rigueur pour les hommes, et aucune femme, vraiment distinguée, ne voudrait se montrer sans une toilette des plus élégantes. C'est là le point difficile pour les globe-trotters qui, si distingués qu'ils puissent être, ne pensent pas toujours à emporter un haut-de-forme ou de grandes toilettes, quand ils s'embarquent pour un voyage en Asie.

Je me souviens d'une charmante américaine, fort connue à Paris et à Cannes, madame D. G. S..., que j'accompagnai dans une course folle chez tous les tailleurs chinois et japonais de la ville, pendant que son mari et

son frère fouillaient Tokio de fond en comble à la recherche de deux « chapeaux de soie ». Ils réussirent enfin à trouver ce qu'ils désiraient et vinrent au garden party, elle délicieusement élégante, *in spite of all,* eux... ah! Seigneur! ils avaient bien les chapeaux, mais ils dataient certainement de l'époque de Robespierre et... ils avaient dû voir la Révolution!

A ce garden party, les invités se réunissent dans le parc, tout près de l'entrée, et y attendent la venue des souverains. Ceux-ci arrivés, l'empereur en uniforme de général et l'impératrice dans une ravissante toilette de soie grise ouvrent la marche, suivis de la cour et de tous les invités.

On fait ainsi le tour du parc dans lequel sont postées plusieurs musiques militaires. Arrivés auprès d'une grande tente qui sert de buffet, Leurs Majestés s'arrêtent à l'entrée, et, là, reçoivent les hommages des membres du corps diplomatique, des ministres japonais, etc.

Après le goûter, les souverains partent en voiture et, alors, les invités, étrangers et japonais, font couler le champagne à flots.

Les cerisiers n'étaient plus en fleurs et il faisait un froid épouvantable quand je revis l'empereur pour la troisième fois.

C'était à une revue militaire qui eut lieu le jour de l'anniversaire de sa naissance, *à sept*

heures du matin, au mois de novembre ! Je dus quitter l'hôtel à cinq heures et demie et *en habit,* oui, en habit de soirée, n'ayant pas d'uniforme ! Seuls les membres du corps diplomatique et les personnes ayant une mission officielle étaient invités.

L'empereur se fit attendre très longtemps et nous grelottions quand il apparut enfin, suivi de maréchaux et de généraux et d'un brillant état-major, parmi lequel je vis avec plaisir l'uniforme de chasseur à cheval de l'attaché militaire français.

Le défilé de vingt mille hommes de troupes choisies et admirables d'entrain et de discipline fut un spectacle vraiment superbe.

L'ambassade de Chine était là, au grand complet, regardant sans s'y intéresser beaucoup ces soldats qu'ils méprisaient et qui, peu de temps après, devaient écraser leur pays !

. . . . . .

J'eus l'occasion d'être de quelque utilité aux dames de la cour. A ma demande, S. M. l'Impératrice avait bien voulu nommer un comité de dames chargées d'organiser pour l'exposition de Chicago une exposition du travail féminin au Japon. Sa Majesté promit de subvenir elle-même aux dépenses de l'entreprise et elle nomma la princesse Mori prési-

dente du comité qui comprenait, en outre : la marquise Oyama, la marquise Nabeshima, la comtesse Inouye, la vicomtesse Hijikata, Mme Mutsu, la baronne Sannomiya, en deux mots, les femmes les plus intelligentes et les plus influentes de la cour et du gouvernement.

Peu de temps après, le marquis Kido, maître de la cour de l'impératrice, vint m'annoncer que ces dames voudraient s'entendre avec moi au sujet de leurs travaux.

Il fut donc convenu que les membres de la commission se réuniraient au palais impérial et que je m'y rendrais.

La réunion, sous la présidence de la princesse Mori, fut des plus animées et dura quatre heures, de trois à sept. Il y avait là une trentaine de femmes, toutes grandes dames jusqu'au bout des ongles, presque toutes parlant une ou plusieurs langues étrangères, et le meeting discuta et adopta ou repoussa toutes les questions qui se présentèrent avec une décision, une rapidité et une intelligence incomparables.

A sept heures, pensant ces dames tout aussi fatiguées que moi-même, je voulus prendre congé de la princesse.

« Oh ! que non ! s'écria-t-elle, vous devez mourir de faim et nous ne vous laisserons pas partir ainsi. »

Elle se leva, prit mon bras et se dirigea, suivie de tout le monde, vers de grandes portes en laque, qui s'ouvrirent devant elle, laissant apercevoir, dans l'autre pièce, une table toute préparée où j'eus l'honneur de prendre place avec toutes ces femmes charmantes qui, au Japon, sont des personnes illustres.

Ce repas fut délicieux, mais il y eut mieux encore.

A quelques mois de là, très peu de temps avant mon départ, le marquis Kido revint me voir et me tint le petit discours suivant :

« La princesse Mori et les dames de la commission vous sont infiniment reconnaissantes de l'aide que vous leur avez donnée. Afin de vous le prouver et de prouver aussi l'intérêt qu'elles prennent à leurs travaux, Son Altesse désire vous inviter à dîner, ainsi que M. W..., directeur de l'exposition, et sa femme, qui sont de passage à Tokio. Son Altesse pense qu'un véritable dîner japonais, tels que les princes les donnaient autrefois, serait, pour vous, plus intéressant qu'un de ces repas à l'européenne, qui, aujourd'hui, sont d'usage à la cour. »

Le dîner eut lieu, comme bien on pense, et je serai éternellement reconnaissant à la princesse Mori et à ses amies de la délicieuse soirée qu'elles me firent passer.

Aucune de ces dames n'était vêtue à l'européenne, le costume dans lequel je les avais toujours vues, et au premier abord il me fut difficile de les reconnaître. Elles portaient toutes de superbes costumes de cour japonais, tels on les portait autrefois, et je suis incapable d'en décrire la beauté et la richesse.

Quelles couleurs! et quel tableau pour le pinceau d'un grand peintre! Hélas! il est vraiment triste de penser que ces admirables robes dignes d'une reine, dignes d'un musée, disparaissent, que dis-je? ont disparu pour faire place aux horreurs qui viennent de Paris et de Londres!

La salle à manger était une très grande pièce, plus longue que large, à un bout de laquelle la princesse et ses trois invités prirent place, assis par terre sur des coussins de soie. Les autres dames (il n'y avait pas d'homme japonais), s'assirent en ligne, d'un côté, tout le long de la salle. Chaque service, et il y en eut un nombre infini, était apporté à chaque convive sur un plateau à pied qui servait de table.

Tous les mets étaient excellents et ne ressemblaient en rien aux plats servis dans les restaurants japonais. A ma grande surprise, il y eut après chaque plat japonais un plat préparé par le cuisinier français de la cour : volailles, pâtés, etc., la princesse ayant sans doute craint

que les mets nationaux ne fussent pas de notre goût.

Plusieurs danseuses de la cour, vêtues de costumes d'une richesse indescriptible, exécutèrent, vers la fin du repas, des danses et des tableaux de toute beauté. L'une de ces danses était appelée « les Papillons ».

Les danseuses avaient des ailes de gaze de soie brodée, qu'elles ouvraient ou fermaient selon la cadence. C'était ravissant.

A la fin du dîner, trois paquets enveloppés dans des pièces de soie brodée furent apportés à la princesse, qui, se tournant vers nous, tint le discours suivant :

« Il y avait autrefois, dans les familles princières du Japon, une habitude qui consistait à boire dans une tasse d'argent à la santé de tout membre de la famille obligé d'entreprendre un voyage. Les amis étaient invités à un dîner d'adieu, à la fin duquel la tasse d'argent était passée, pleine de vin, à tous ceux présents et en dernier lieu au voyageur. Nous voulons ce soir faire revivre cette vieille habitude et, avant de nous dire adieu, puisque vous partez, boire à votre santé ! »

La princesse alors ouvrit les paquets de soie qui contenaient de ravissantes tasses à saké en argent, avec ses armes en relief.

Elle but, puis la petite tasse fut passée à

toutes ces charmantes femmes, qui, en y trempant leurs lèvres, émirent un vœu pour notre bonheur.

Et quand, à mon tour, j'eus bu, la princesse remit une de ces tasses dans la soie brodée et, me l'offrant :

« Prenez, dit-elle, en souvenir!... »

XII

LA VRAIE MADAME CHRYSANTHÈME

A Pierre Loti.

LA VRAIE
MADAME CHRYSANTHÈME

L'histoire me fut racontée par un jeune Anglais. Elle n'en est pas moins bonne pour cela et fera peut-être sourire le célèbre académicien.

Le paquebot du Nippon Yusen Kaïsha (compagnie japonaise de navigation à vapeur), sur lequel nous étions, après avoir quitté Nagasaki, se dirigeait à toute vapeur vers la mer intérieure. Sur le pont, je fumais, en compagnie de lord A..., un grand garçon de vingt ans, fort comme un taureau, entêté comme une mule et simple comme une jeune fille... d'autrefois.

Nous parlions des beautés de Nagasaki, et je remarquai « admirablement décrites par

Loti »... A ce nom, il sursauta, rougit violemment et s'écria :

« Ah! ce Loti! en voilà un farceur. — Et sa *Madame Chrysanthème... What a joke!* »

Il marmotta quelques *damned* entre ses dents et, se tournant vers moi : « Il faut que je vous raconte l'aventure extraordinaire qui m'est arrivée à Nagasaki, et qui, du reste, devrait être connue du monde entier, car ce Loti, c'est un imposteur! *Yes, and a liar!*

« Entre Shang-Haï et Nagasaki, j'avais relu *Madame Chrysanthème,* un livre que j'aimais entre tous, et je m'étais dit à moi-même : « Si « elle vit encore, il faut absolument que je dé- « couvre cette femme et que je la fasse parler. « C'est ça, je vais l'interviewer. Nous savons « tous ce que Loti pense d'elle, il ne s'est guère « gêné pour le raconter et le publier. Mainte- « nant, ce qu'il faut découvrir, c'est ce qu'*elle* « pense de *lui*. Ah! monsieur l'officier de ma- « rine, nous avions vos impressions à vous, « maintenant nous aurons les siennes. »

« Donc, à peine débarqué à Nagasaki et installé à l'hôtel, je fais venir le meilleur guide et je lui demande :

« As-tu entendu parler de Madame Chrysan- « thème?

« — Hé! hé! répondit-il en grimaçant.

« — Celle de Pierre Loti?

« — Hé! hé!

« — La connais-tu?

« — Hé! hé!

« — Tu sais où elle habite?

« — Hé! hé!

« — Eh bien, conduis-moi chez elle. »

« Mais alors, cet idiot, grimaçant encore plus, me crie : « Né, né, » et je finis par comprendre que Madame Chrysanthème a été tellement embêtée par les touristes de tous les pays, désireux de la voir, qu'elle s'est réfugiée à la campagne et qu'il est devenu très difficile, presque impossible de la rencontrer.

« Cet animal se faisait fort cependant d'obtenir pour moi une entrevue le jour même, mais cela ne pourrait se faire que par l'intermédiaire de plusieurs personnes qu'il faudrait payer, et les frais seraient d'environ cinquante dollars.

« Va pour cinquante dollars, » dis-je, pensant que c'était vraiment obtenir à bon marché ce que j'avais tant désiré, et pendant qu'il sort pour s'occuper de l'affaire, je vais déjeûner chez le consul. Celui-ci, au dessert, m'invite à aller passer l'après-midi avec lui chez un de ses collègues. Je réponds que j'irai avec plaisir mais pour une demi-heure seulement, étant obligé de retourner à l'hôtel, où j'espérais apprendre que Madame Chrysanthème consentait à me recevoir.

« Le consul, l'air complètement ahuri, me dit : « Comment, Madame Chrysanthème? » Je lui raconte alors l'arrangement fait avec mon guide et il remarque le plus tranquillement du monde : « Ah ! parfait. »

« Arrivés chez l'autre consul, nous y trouvons sur la terrasse une quinzaine de personnes, fumant et ingurgitant des boissons glacées. Je m'asseois, je fume, je bois et, au bout d'une demi-heure, je veux m'en aller, mais on essaie de me retenir. « Non, non, dit le consul en « souriant, laissez-le partir, c'est important, il a « un rendez-vous avec Madame Chrysanthème. »

« A peine ces mots étaient-ils prononcés que tous ces gens partent d'un éclat de rire si formidable que toute la maison en tremblait. Ils en avaient les larmes aux yeux et se tordaient sur leurs chaises, comme s'ils avaient des attaques d'épilepsie.

« Naturellement, j'étais furieux, d'autant plus qu'il m'était impossible de comprendre la cause de leur hilarité. Enfin, les rires cessèrent, et le consul, s'adressant aux autres, dit :

« Mes chers amis, lord A... est un *jolly good* « *fellow,* qui m'est très chaleureusement recom- « mandé, et je crois de mon devoir d'arrêter « les choses où elles sont et de lui dire l'entière « vérité. » Tous les autres ayant approuvé, il se tourna vers moi et me dit :

« Pardonnez-nous cette hilarité qu'il nous a « été impossible de retenir et qu'il vous sera du « reste facile de comprendre quand je vous au- « rai expliqué que, bien qu'il y ait à Nagasaki « des centaines de Chrysanthèmes — ce nom « est assez commun — celle que vous cherchez, « celle de Loti, n'existe pas et n'a jamais existé « que dans le cerveau du charmant écrivain.

« — Impossible ! m'écriai-je, et la maison, « et le mariage, et tout le reste ?

« — Tout le reste, mon cher, continua le « consul, existe d'un bout à l'autre du Japon. « C'est notre vie, plus ou moins, telle Loti l'a « *vue*, mais non *vécue*. La maison, il y en a « quantité de pareilles sur la colline ; il la regar- « dait et la décrivait du navire sur lequel il ser- « vait — mariage, femme, maison, tout cela « prit naissance dans son imagination. »

« Je ne voulais pas m'avouer vaincu et je m'écriai :

« Mais j'ai rencontré quantité de globe-trot- « ters qui m'ont dit avoir vu Madame Chry- « santhème !

« — Ah ! s'écria le consul, cela, je n'en doute « pas. Présenter Madame Chrysanthème aux « globe-trotters est depuis quelques années une « occupation fort lucrative pour les guides de « Nagasaki. Quand ils comprirent que tous ces « étrangers qui débarquaient tenant à la main le

« roman de Loti, étaient prêts à payer pour « avoir l'honneur de rencontrer son héroïne, ils « ne refusèrent pas l'argent. Tous les guides, « comme le vôtre, sont prêts à la faire apparaître « pour quelques dollars ; d'après eux, c'est tou- « jours la *vraie* Madame Chrysanthème, mais « ce n'est jamais la *même*. Quant au prix à « payer pour l'entrevue, il varie de cinq à cent « dollars, selon l'importance de vos bagages. »

« Voilà mon aventure, continua lord A..., et plus j'y pense, plus je la trouve extraordinaire. »

Il se carra dans sa chaise, tira deux ou trois bouffées de son cigare et, de l'air le plus satisfait du monde, il ajouta :

« Ce Loti ! *but I found him out-what a fraud !* »

XIII

CHEZ SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR DE O...

A Madame Melba.

CHEZ SON EXCELLENCE

LE GOUVERNEUR DE O...

Au Japon, dans les grandes villes telles que Yokohama, Tokio et Kobé, le voyageur européen trouve tous les conforts auxquels il est habitué. Les hôtels sont excellents et tout à fait modernes, la cuisine et le service parfaits, les prix on ne peut plus modérés. Le Grand Hôtel de Yokohama et surtout l'Impérial à Tokio peuvent être comparés, en tous points, aux meilleurs hôtels européens. L'histoire de l'Impérial est fort intéressante.

A l'époque où les Japonais décidèrent d'adopter les idées et les manières de l'Occident, ils envoyèrent en Europe et en Amérique un certain nombre de missions dont le but était d'étudier à fond un sujet donné et de faire à leur

retour un rapport détaillé à l'empereur. C'est ainsi que des commissions spéciales, d'année en année, allèrent étudier au loin les questions navales, militaires, universitaires, etc., etc... Les commissaires se trompèrent rarement, d'aucuns disent jamais, et le résultat de leurs rapports fut que leurs universités s'inspirèrent des universités allemandes, leur marine de la marine anglaise, leur armée de l'armée française. C'était avant 1870. La guerre franco-allemande leur causa un choc violent; une mission militaire fut immédiatement envoyée à Berlin et les casquettes rondes des Prussiens ne tardèrent pas à remplacer sur la tête des troupiers japonais le képi français : l'armée fut germanisée. Il y a quelques années, l'Allemagne avait à son tour perdu du terrain, et l'on voyait clairement l'influence de différentes nations sur différentes armes. L'artillerie s'inspirait de la France, la cavalerie de la Russie, l'infanterie et l'état-major de l'Allemagne. Depuis la guerre avec la Chine, l'armée japonaise s'est en quelque sorte japonisée. Forts de l'expérience gagnée sur les champs de bataille, les officiers ont pu travailler à l'amélioration de leurs troupes, sans se laisser influencer désormais par les idées européennes.

Après avoir « adopté » nos parlements et nos sénats, nos ministères, nos titres de noblesse,

nos écoles, nos redingotes et nos habits à queue, les Japonais se demandèrent un jour s'il ne conviendrait pas d'adopter aussi l'une des religions de l'Occident. En deux mots, ils pensèrent à se payer une religion officielle, une religion d'état. Sans plus tarder, une commission fut formée dans le but d'étudier la question dans le monde entier. Il ne tenait qu'à cette commission que le Japon se fît catholique ou protestant! Mais le rapport des commissaires jeta un froid. D'après eux, une religion officielle coûtait fort cher et ne rapportait rien, même pas au point de vue moral, la commission ayant découvert autant de vices chez les peuples ayant une religion d'état que chez ceux qui n'en ont pas! C'est ainsi que le Japon resta bouddhiste, shintoïste et surtout libre-penseur.

Mais revenons à l'Hôtel Impérial. Il n'y avait à Tokio que des auberges insignifiantes et si peu confortables, que quand quelque ambassade ou quelque personnage important y arrivaient, le gouvernement se voyait dans l'obligation de leur offrir des appartements dans l'un des palais impériaux. Inutile de dire que cela coûtait très cher et donnait beaucoup de mal : pour ces deux raisons très suffisantes, il fut décidé un beau jour qu'un hôtel de tout premier ordre, un vrai « palace » moderne, serait élevé à Tokio. Parmi les membres du

gouvernement et personnages de la cour, une société fut formée. L'empereur lui-même souscrivit une bonne partie du capital, et un Japonais de la plus haute intelligence, qui avait déjà parcouru presque tous les pays du monde, M. Yokoyama, fut mis à la tête de l'entreprise. Il fit un nouveau voyage, revint avec des plans, et c'est à lui que nous devons l'Impérial, un magnifique hôtel où l'on trouve le confort américain, le service anglais et la cuisine française!

Or, si d'excellents hôtels existent dans les grandes villes, le voyageur, en dehors de celles-ci, dans les petites villes et à la campagne, ne trouve que des auberges japonaises. Celles-ci sont toujours d'une propreté méticuleuse, les patrons et les domestiques d'une politesse et d'une amabilité charmantes, mais la cuisine ne convient, hélas! ni à notre palais, ni à notre estomac, et les conforts auxquels nous sommes habitués sont inconnus. Les chaises sont remplacées par des petits coussins plats posés par terre et le lit se compose de couvertures ouatées, qu'on place également par terre, les unes sous vous, les autres dessus.

La mission dont j'étais chargé m'amena au mois de juin, à O...., petite ville balnéaire où les auberges japonaises avaient si mauvaise réputation, que je fus enchanté d'accepter l'invitation du gouverneur de la ville, qui voulut

bien m'offrir l'hospitalité. Lui-même vivait naturellement à la japonaise.

Le soir de mon arrivée, le dîner fut des plus gais, le saké (eau-de-vie de riz qui se boit tiède) était d'excellente qualité, et le gouverneur, sa femme et ses trois filles y firent honneur. Les petites bonnes qui nous servirent avaient l'air de charmantes poupées, et les geishas dont la musique, les chants et la danse égayèrent la soirée, eurent un entrain, un brio magnifique.

A sept heures, le lendemain matin, je fus réveillé par mon domestique, Araï, disant : « Maître, le bain est prêt. »

Sautant sur mes pieds, je lui répondis : « Bien, Araï, où est la salle de bain? »

Mais Araï secoua la tête :

« Il n'y en a pas, maître.

— Alors, Araï, où est le tub? »

Tournant son doigt jaune vers mes fenêtres de papier :

« Là-bas, ô mon maître ! »

Très surpris, je me dirigeai vers ces cloisons qui, je le savais, donnaient sur le jardin. J'en poussai une et restai ébloui et surpris du spectacle aussi inattendu qu'extraordinaire qui s'offrait à mes yeux.

Par cette superbe matinée de juin, le jardin avec ses lacs et ses rivières artificiels, ses ponts

et ses lanternes de pierre, ses fleurs aux couleurs brillantes, était vraiment un endroit ravissant, idéal. Mais si ce décor ensoleillé et parfumé me charma, la scène qui l'animait me renversa positivement. A quelques mètres de la maison, au milieu des fleurs, j'aperçus un « tub » japonais, en bois, ayant l'apparence d'un grand tonneau, et tout autour, le gouverneur, sa femme, ses filles et les petites bonnes dans le costume... d'Adam et d'Ève. Pensant qu'ils venaient eux-mêmes de terminer leurs ablutions, ne voulant pas les déranger et étant moi-même — l'avouerai-je? — quelque peu timide, je refermai la cloison et, me tournant vers mon domestique :

« Eh bien! Araï, demandai-je, ont-ils fini?

— Oh! non, maître, au contraire, ils vous attendent.

— Comment, ils m'attendent? et pourquoi donc?

— Mais pour prendre le bain avec vous, maître. La politesse, au Japon, exige que vous, vous preniez votre bain le premier; après vous, viendra le gouverneur, puis sa femme, puis ses filles, puis ses servantes. C'est un grand honneur pour eux tous que d'être là et de pouvoir vous aider, vous, l'invité distingué et honorable!

— Araï, dis-je le plus sérieusement du

monde, il n'y a qu'une seule difficulté, je n'ai pas de costume de bain. »

Araï sourit modestement :

« Eux non plus, maître.

— Oui, mais eux, ils y sont habitués et moi pas. Supposons, Araï, que je renonce ce matin à mon bain.

— Ah! maître, répondit-il en secouant vigoureusement la tête, c'est impossible. Ce serait assez pour vous faire prendre pour un homme sale. Au Japon, il n'y a pas de pire réputation et ce serait désastreux pour votre mission. »

A cela il n'y avait plus rien à répondre; je devais sacrifier ma modestie à mon devoir.

« C'est bien, Araï, dis-je résolument, faisant un pas vers la porte, j'irai. »

Mais il m'arrêta et pour comprendre la remarque qu'il fit alors, il faut se souvenir qu'au Japon tout est *petit :* les plantes aussi bien que les hommes. Moi, j'ai le malheur d'être plutôt grand. « Maître, dit Araï, vous ferez bien de retirer ici votre pyjama; il n'y a dans le jardin rien d'assez haut pour le pendre. » Hélas! je le retirai; Araï ouvrit la porte toute grande et je m'avançai vers le « tub » entre des parterres de fleurs, aussi majestueusement que possible...

Le gouverneur et sa famille se précipitèrent vers moi et nous échangeâmes de nombreux saluts, puis Son Excellence daigna s'extasier

sur ce que mes jambes sont droites, celles des Japonais l'étant rarement. Il me demanda la permission de toucher mes genoux qui lui paraissaient différents des siens et ces dames voulurent aussi se rendre compte...

Enfin, je parvins jusqu'au tub dans lequel je me précipitai la jambe droite en avant... Mais je la retirai aussitôt avec un cri de douleur... l'eau était *bouillante !* Les Japonais prennent, en effet, leurs bains à une température qu'il nous est impossible d'affronter.

Furieux, je me tournai vers Araï :

« Animal, tu sais bien que je prends mon bain *froid.*

— Oui, maître, et je le leur ai dit hier soir, mais ils n'ont pas voulu me croire, ils ont cru que c'était une plaisanterie... »

Il fallut vider la baignoire, grande comme trois tonneaux et la remplir de nouveau. Cela dura trois quarts d'heure, pendant lesquels, « drapé de ma majesté », je fis la statue de marbre ; les autres, c'étaient des bronzes, et vraiment il me semblait qu'ils étaient moins nus que moi !

Quand enfin j'eus pris mon bain froid et que les charmantes petites bonnes m'eurent séché, le gouverneur m'annonça avec force salutations que son tour était venu. Pauvre Excellence ! La politesse japonaise exigeait qu'il se baignât *dans*

*mon eau** et pour lui, habitué à l'eau bouillante, ce fut vraiment une souffrance affreuse que d'avoir à plonger dans cette eau froide. Mais il s'exécuta bravement avec des petits cris gutturaux et force grimaces. Puis, ce fut le tour de sa femme, de ses filles et des bonnes qui, toutes, poussèrent des hurlements en pénétrant dans cette glacière et en sortirent en claquant des dents.

Je quittai O... le même jour, craignant que toutes ces malheureuses ne fussent prises de pleurésie ou de pneumonie.

Ah! la politesse japonaise!!!

* On se savonne avant d'entrer dans le bain chaud, dans lequel on ne fait que se plonger.

XIV

LA MISSIONNAIRE

LA MISSIONNAIRE

C'était une femme, paraît-il, mais je jure qu'elle n'avait du sexe faible que le nom. Ah! Seigneur, je me souviens encore du formidable coup de poing qu'elle me lança en pleine figure et qui, tout en me guérissant brutalement du mal de mer, me fit voir trente-six millions de cierges.

Je fis sa connaissance, lors de ma deuxième traversée du Pacifique, à bord d'un vieux paquebot dont le nom m'échappe. Nous étions en tout six passagers : deux journalistes américains qui devaient avoir des ancêtres gascons, un autre Américain qui avait des attaques de delirium tremens, un quatrième Américain qui allait vendre aux Chinois (race trop prolifique) un remède extraordinaire, — qui, paraît-il, met un frein à la fécondité des Chinois et des lapins, — la missionnaire et moi.

Elle était grande, très grande, osseuse, avec une carrure de grenadier, des bras d'une longueur démesurée au bout desquels s'agitaient deux mains énormes. Sa figure était très longue, recouverte d'une peau jaune et parcheminée, son nez crochu était surmonté de grosses lunettes, et sa bouche, énorme quand elle l'ouvrait sur un ratelier jaune, était, au repos, presque invisible, tant les lèvres étaient minces.

A table, elle avait eu des escarmouches avec chacun des passagers, avec le capitaine, avec les domestiques chinois. « Madame, lui criait l'homme aux attaques de delirium tremens, il y a aux États-Unis, cinq cent mille saoulards comme moi; il y a au moins trois cent mille femmes qui se pochardent journellement; il y a certainement dix millions d'êtres humains qui ne croient ni à Dieu ni à diable; il y a des voleurs, des souteneurs, des assassins, des crapules à tous les degrés. Enfin, il y a des centaines de mille de malheureux qui souffrent de la faim, du froid, de maladies, pourquoi, au nom du ciel que vous prétendez représenter, ne vous occupez-vous pas de toutes ces infortunes au lieu d'aller embêter les Chinois et les Japonais qui ne veulent pas de vous et se fichent de vous? »

En allant au Japon par le Pacifique on perd

un jour entier. Nous étant couchés un *samedi* soir, nous nous réveillâmes, non le dimanche, mais bien le lundi matin. Quand notre brave missionnaire apprit que le capitaine avait escamoté le dimanche, elle faillit en avoir une attaque d'apoplexie. Elle se précipita sur la passerelle et lui fit une scène telle, lui demandant de quel droit il volait « le jour du Seigneur », qu'il décida de changer les dates. Le menu du premier déjeuner avait porté la date du lundi, ceux du grand déjeuner et du dîner porteraient celle du dimanche. La missionnaire était pacifiée, mais nous autres passagers hommes, nous rebellèrent à notre tour. En effet, notre seule distraction à bord était de jouer au pocker et, sur cette ligne américaine les jeux de cartes sont absolument défendus le dimanche. Nous étions déjà attablés dans le fumoir, cartes en main, quand le stewart vint annoncer : « Messieurs, c'est dimanche, pas de cartes. » Nous nous précipitâmes sur la passerelle et firent au capitaine de violents et amers reproches. « Enfin, capitaine, criions-nous, est-ce dimanche ou est-ce lundi ? — Si c'était lundi il y a une heure au petit déjeuner, et voilà le menu qui en fait foi, comment diable pouvez-vous dire que c'est dimanche maintenant ? » Absolument affolé entre la missionnaire qui ne voulait pas lâcher son jour du Sei-

gneur et les autres qui ne voulaient pas lâcher leurs cartes, le brave capitaine eut soudain une idée lumineuse : « Allons, allons, il faut plaire au bon Dieu comme aux « gamblers ». — Ce sera dimanche jusqu'à midi et lundi après. » — Notre missionnaire faillit en mourir de rage.

Quelques semaines plus tard, elle et moi étions de nouveau passagers à bord d'un paquebot japonais faisant le service de la Corée et du nord de la Chine. C'était un navire vieux genre, dont la salle à manger, longue et étroite, était éclairée par le haut. Les cabines étaient tout autour, ouvrant sur cette pièce. Le soir, celle-ci était éclairée par des lampes qui éclairaient également les cabines dont les portes étaient vitrées.

Nous quittâmes Nagasaki par une tempête épouvantable et les passagers disparurent immédiatement dans leurs cabines. Bon marin généralement, je restai sur le pont; mais, avec la tombée de la nuit, la fureur de l'ouragan croissant, et une horrible odeur d'ail et d'huile chaude s'échappant de la cuisine, je me sentis soudainement malade à mourir et je me précipitai vers ma cabine. Le stewart préposé à l'éclairage de la salle à manger devait être malade aussi, car les lampes n'étaient pas allumées, et il faisait nuit comme dans un four. En tâton-

nant, je parvins à trouver la porte de ma cabine, dans laquelle il faisait noir également, et, me laissant tomber sur le pliant qui était à côté de la toilette, je me déshabillai aussi rapidement que possible, dans l'espoir d'arriver à me coucher avant — avant d'avoir payé mon tribut à Neptune. Jetant au hasard, sur la couchette du haut, les vêtements que je retirais, je me trouvai bientôt sans aucun voile, et j'allais allonger la main vers la couchette du bas pour y chercher ma chemise de nuit quand, hélas! je fus forcé de me fourrer la tête dans la cuvette. — Tous ceux qui ont eu le mal de mer savent l'effet que l'on en ressent, à quel point on se sent malade, et ils comprendront facilement que quand il me fut possible de m'éloigner de la toilette, mon état de nudité m'était absolument indifférent. De fait, je n'y pensais même pas. Je n'avais qu'une idée : « mon lit, » sur lequel je me laissai choir de tout mon long.

Ce qui se passa alors est presque indescriptible. J'étais tombé non sur mon matelas, mais sur la missionnaire, profondément endormie! Elle se réveilla en poussant des cris affreux : « Au voleur! A l'assassin! » — En essayant de me soulever sur les mains, j'enfonçai deux de mes doigts dans sa bouche et, à moitié étouffée, elle me mordit furieusement. Puis elle m'en-

voya un formidable coup de poing qui, me frappant en pleine figure, me rejeta violemment hors de la couchette.

Au même moment, les lampes de la salle à manger s'allumèrent, et, quand elle vit mon état de nudité, ses cris devinrent des hurlements. Saisissant sur la couchette du haut le premier vêtement qui s'offrit à ma main, je m'en entourai le corps. Hélas! ce vêtement ne m'appartenait pas... C'était un pantalon de femme qui s'ouvrait justement où il aurait dû se fermer! Cependant, comme elle faisait mine de s'élancer sur moi et que le premier coup de poing m'avait grandement suffi, je me précipitai hors de cette maudite cabine, la sienne, je dois l'avouer, emportant son pantalon. En sortant, je tombai dans les bras du capitaine et du commissaire qui arrivaient au pas de course, épouvantés par les cris de cette femme. A ma vue ils furent pris d'un rire fou qui devint du délire quand la missionnaire entr'ouvrant sa porte hurla : « Mon pantalon, canaille, rendez-moi mon pantalon! »

Je le rendis en échange de mes propres vêtements et complètement guéri de mon attaque de mal de mer, je racontai au capitaine ce qui s'était passé et comment, dans l'obscurité, je m'étais trompé de cabine. Le lendemain nous arrivions à Fusan. La missionnaire se rendit

immédiatement chez son consul et le pria de me faire arrêter pour atteinte aux bonnes mœurs. Elle voulait dix mille francs de dommages et intérêts pour les dangers qu'avait courus... sa vertu.

. . . . . .

Je n'ai pas la prétention de faire passer « ma » missionnaire pour le type parfait de la missionnaire. Elle était laide, vieille et désagréable ; aussi j'avoue avoir rencontré de nombreuses femmes missionnaires, aimables, intelligentes, intéressantes et dévouées à leur œuvre. Parmi les missionnaires américaines j'en ai vu de très jeunes, de très accortes et plusieurs vraiment jolies. Il est difficile de juger de l'œuvre accomplie par les missions catholiques et protestantes en Asie. Au point de vue purement religieux, c'est-à-dire la « conversion » et le « sauvetage des âmes », l'opinion des hommes les plus compétents en la matière est que le résultat est nul.

L'Asiatique devient chrétien non parce que le missionnaire l'a convaincu, non parce qu'il se sent touché de la grâce divine, non parce qu'il croit à nos religions et à notre Dieu, mais simplement parce qu'il y trouve un avantage matériel, surtout en ce qui concerne les religions protestantes. Je dirai même qu'en discu-

tant ce sujet on doit forcément séparer les missionnaires catholiques des missionnaires protestants.

Les premiers ne sont animés que de la seule pensée de faire triompher la Foi. Ils vivent simplement, modestement de la vie du peuple même. Tout au contraire, les missionnaires protestants vivent comparativement dans le luxe. Ce sont là-bas des personnages importants, des grands seigneurs.

Un missionnaire protestant marié reçoit 7.500 francs par an, il est logé gratuitement, généralement dans une des plus belles maisons de l'endroit; les médicaments de toutes sortes lui sont fournis gratis et il reçoit, je crois, 1.000 francs de plus par année pour chacun de ses enfants. Dans un pays où les denrées ne coûtent presque rien, où les gages des domestiques sont dérisoires, un missionnaire peut vivre comme un prince et mettre de côté la moitié de ses appointements. S'il faut pour être missionnaire dans l'intérieur de la Chine avoir un certain courage et une certaine abnégation, vu les dangers qu'on court, il n'en est nullement de même au Japon où les représentants des religions étrangères sont parfaitement protégés.

Il serait difficile de rêver une vie plus agréable, plus calme, plus confortable que

celle d'un missionnaire protestant au Japon.

Quel bien y accomplissent-ils? Aucun, je le crains, au point de vue purement religieux. Quantité de Japonais se font chrétiens, je le répète, simplement parce qu'ils y trouvent de nombreux avantages. Ils reçoivent une éducation sérieuse gratis, ils apprennent les langues étrangères, ils ont à leur disposition les bibliothèques des missions pour continuer leurs études, ils sont soignés pendant leurs maladies et ont tous les médicaments nécessaires sans avoir un centime à payer. Pour ces raisons et pour bien d'autres encore, quantité de Japonais se font baptiser, vont à l'église, et leur vie durant semblent être d'excellents chrétiens. Mais combien y en a-t-il qui le sont de cœur, vraiment et absolument et meurent chrétiens? — Pas cinq sur cent! — Au point de vue purement japonais les missions sont une excellente chose, puisque des milliers d'entre eux en profitent pour s'instruire et se rapprocher de notre civilisation.

Il faut également reconnaître que si les missionnaires n'arrivent guère au but qu'ils visent en ce qui concerne l'âme des soi-disant convertis, ils rendent cependant dans les pays comme le Japon des services à la civilisation, leurs efforts résultant généralement en ce que des milliers d'individus apprennent à com-

prendre nos idées et nos mœurs. Tout effort qui tend à rapprocher les peuples, à se faire connaître mutuellement, est un effort recommandable.

En Chine, au contraire, le résultat a été désastreux. La haine féroce que le Chinois a aujourd'hui pour l'étranger est due en grande partie aux missionnaires. Il ne faudrait pas croire que le Chinois déteste ceux-ci parce qu'ils représentent un Dieu différent du leur. — Pas le moins du monde. — En matière religieuse, les Chinois sont parfaitement tolérants ou, du moins, l'étaient, avant que le mot « chrétien » ne devienne pour eux synonyme de « réclamation, intervention, bombardement, indemnité, perte de territoire ».

Il faut avouer que c'est dur! Si les missionnaires s'étaient contentés de prêcher le gospel en Chine et de soigner les malades, il n'y eut jamais eu de massacres. Mais comme le dit fort justement le Chinois : « Nous tranquilles, arrive missionnaire avec bible, derrière missionnaire vient canonnière, diable étranger * suit avec opium. — Mandarins disent : « pas opium, *non.* » — Alors officiers crient : « opium, *oui.* » — Et ils bombardent, et villes brûlent, et hommes, femmes, enfants tués. — Chinois

* Il s'agit de l'Angleterre.

disent : « Assez ! » — Plus tard, agent étranger vient et dit : « Achetez fusils, achetez canons, et chassez les diables. » Chinois achètent très cher et veulent reprendre territoire volé. Mais fusils pas bons, canons trop vieux. Diables étrangers tuent Chinois et prennent nouveau territoire. Toujours comme ça. » — Il est certain que ce n'est pas gai.

Un autre grief des Chinois, et non des moindres, est le suivant : Quand un mauvais sujet chinois quelconque veut se soustraire aux lois de son pays, il se fait baptiser. Si après cela les autorités ont le malheur de lui mettre la main dessus, il en appelle au missionnaire qui en appelle au consul qui, immédiatement, menace de faire venir la canonnière !

Les Chinois, comme les Japonais d'ailleurs, donnent une quantité de raisons pour lesquelles ils ne peuvent prendre nos religions au sérieux. Vous ne parviendrez jamais à leur faire croire qu'un monsieur quelconque « arrêta le soleil dans sa course », et que le « Dieu de bonté » le permit afin qu'il pût continuer à exterminer ses ennemis ! Impossible de leur faire accepter la théorie du déluge. Ils vous montreront des documents, de vieux parchemins qui datent de bien avant le déluge et qui n'ont certainement pas pris un bain.

Ce qui leur paraît, à juste raison, être le

comble de la contradiction, c'est que tous ces gens : Français, Anglais, Américains, Allemands, Espagnols, Italiens, qui viennent leur prêcher l'amour du prochain, se haïssent mutuellement, et ne perdent jamais une seule occasion de se nuire, de médire les uns des autres et de rivaliser, par tous les moyens avouables et inavouables, à qui *sauvera* le plus d'âmes et gagnera le plus d'argent!

Pour couronner cet édifice d'hypocrisie et de mensonges, ces étrangers ne peuvent même pas s'entendre pour avoir un même Dieu! Car jamais, au grand jamais, vous ne ferez croire à un Japonais ou à un Chinois que le Dieu des catholiques, des presbytériens, des juifs, des Grecs ou des méthodistes est le même Dieu.

Et voilà que maintenant le Japon est envahi par l'armée du salut! Comment diable pourrait-il se reconnaître au milieu de tant de religions diverses, dont les représentants de chacune l'assurent que « la mienne est la seule, l'unique, la vraie! »

Pour les Japonais, qui ont l'esprit essentiellement critique et aiment à analyser, la différence entre les doctrines du Christ et la façon dont elles sont comprises par les chrétiens modernes est simplement incompréhensible. Le Christ ne disait-il pas : « Aimez vos ennemis? »

Il en est des missions comme de toutes autres

questions en ce monde : elles ont leurs partisans et leurs ennemis.

Il y a quelques années, Mme S..., femme d'un sénateur américain, alla avec sa charmante fille passer quelques mois au Japon. Dès son arrivée, elle prit à son service une jeune Japonaise comme femme de chambre. Celle-ci était chrétienne, avait été élevée par des missionnaires et parlait assez bien l'anglais. Elle faisait admirablement son service et sa maîtresse était enchantée d'elle, quand elle commença à s'apercevoir de la disparition de nombreux objets. Ce furent d'abord des choses sans valeur, puis d'autres plus importantes, puis en dernier lieu de l'argent et des bijoux.

La voleuse fut enfin découverte et n'était autre que la femme de chambre chrétienne. Je me souviens fort bien qu'à cette époque tous les vieux résidents étrangers, ceux qui connaissent bien le pays, dirent à Mme S... : « Vous avez eu bien tort de prendre une Japonaise *convertie*. La majorité de ces chrétiennes d'hier sont des filles peu recommandables, des hypocrites, des saintes nitouches. On ne peut avoir aucune confiance dans les Japonais qui s'abaissent jusqu'à embrasser une religion étrangère. »

C'est là le son d'une cloche ; en voici un autre : d'après ceux qui soutiennent les mis-

sionnaires, l'œuvre de ceux-ci au Japon porte des fruits. Si le nombre des convertis à toutes les religions ne dépasse pas cent vingt mille, soit un tiers de un pour cent de la population totale, leur influence est cependant grande. On trouve des hommes chrétiens parmi les membres du parlement, les officiers de terre et de mer, les ministres, etc. Les jeunes gens chrétiens seraient en grandes demandes, les commerçants et industriels ayant une plus grande confiance en eux.

Enfin, toujours d'après ces admirateurs de l'œuvre des missions, les Japonais chrétiens feraient de meilleurs maris et traiteraient leurs femmes tout à fait en égales.

Je ne puis terminer ce chapitre sans parler de l'œuvre vraiment admirable accomplie par l'armée du salut, il y a peu de temps.

J'ai ailleurs décrit le Yoshiwara, mais je n'ai peut-être pas assez fait ressortir que les malheureuses jeunes filles qui étaient vendues par leurs parents aux tenanciers de maisons de prostitution, devenaient leurs esclaves et quel que fût leur désir de mener une autre vie, il leur était absolument impossible d'y échapper. Leur seul espoir était d'être rachetée, mais le cas se présentait plutôt rarement.

On peut comprendre la position horrible de ces fillettes, vendues à un âge où il leur était

impossible de comprendre et de se défendre.

Depuis quelque trente ans, la vente des jeunes filles était défendue, mais les marchands de chair humaine tournaient la difficulté en appelant l'achat « un prêt ». A ce prêt venait s'ajouter les sommes dépensées pour la nourriture, logement, éducation, habillement de la malheureuse, et la dette prenait de telles proportions que la pauvre fille ne pouvait compter que sur la mort pour la délivrer.

Des chrétiens japonais essayèrent bien, il y a une quinzaine d'années, de créer un mouvement sympathique populaire en faveur de ces femmes, mais ils n'eurent pas le moindre succès.

A son tour, l'armée du salut prit leur cause en main. Un numéro spécial de son journal, le *War Cry*, imprimé en japonais, et en appelant à toutes ces femmes, leur conseillant de quitter de suite leur vie de vice et de honte, offrant de les recueillir et de les défendre, fut publié et distribué dans les rues du Yoshiwara. Les tenanciers des maisons publiques et leurs employés se précipitèrent sur les « soldats » de l'armée du salut et, après une bataille épouvantable, les chassèrent du Yoshiwara.

Mais la lutte ainsi engagée ne s'arrêta pas là. La presse tout entière de Tokio prit parti pour les « salvationistes » et une vigoureuse cam-

pagne commença, qui, rapidement, s'étendit dans tout le Japon.

Le gouvernement, à son tour, s'émut, et de nouvelles ordonnances de police furent promulguées. D'après celles-ci, un propriétaire de maison publique ne peut plus retenir contre son gré les jeunes filles qui lui doivent de l'argent en leur nom ou en celui de leur famille et il leur suffit d'adresser une demande à la police pour être immédiatement « libérée ».

Quelques semaines seulement après la publication de ces nouvelles lois, quinze pour cent des prostituées de Tokio avaient quitté le Yoshiwara pour rentrer dans leurs familles ou étaient venues demander l'hospitalité au refuge de l'armée du salut.

C'est un beau commencement.

XV

DE TOKIO A TIEN-TSIN

DE TOKIO A TIEN-TSIN

C'est un voyage des plus intéressants. On le fait très confortablement à bord d'un des excellents paquebots de la compagnie japonaise le *Nippon Yusen Kaïsha*.

De Yokohama ceux-ci vont faire une première escale à Kobé, d'où ils se dirigent par la Mer Intérieure sur Shimonoseki et Nagasaki. Rien de plus ravissant, de plus pittoresque que cette mer intérieure sillonnée de charmantes petites îles escarpées et couvertes de forêts, de champs bien cultivés et de délicieux petits villages.

De Nagasaki, le vapeur se dirige sur Fusan, un grand port de la côte coréenne, et ici le voyageur se trouve soudainement transporté dans un monde nouveau. Grands, minces, bâtis en hercules, les habitants sont tout de blanc habillés. Les hommes portent d'immenses pan-

talons à la zouave, flottants des hanches à la cheville, où ils pénètrent dans d'énormes chaussettes de coton rembourrées de ouate; une petite veste très courte qui, quelquefois, est rose tendre au lieu d'être blanche, et par-dessus celle-ci d'aucuns ont un long vêtement à plusieurs queues — quatre, je crois, deux devant et deux derrière. Le tout est fait d'une étoffe blanche ressemblant au calicot et dont la qualité varie selon la fortune des gens.

Ce qui frappe le plus à l'arrivée, ce sont incontestablement les chapeaux extraordinaires que portent les Coréens. Il y en a de petits s'arrondissant comme une crête de coq et possédant par derrière deux petites ailes; il y en a de moyens, ressemblant un peu par la forme à nos chapeaux de soie quand ils avaient des bords plats; enfin, il y en a d'immenses en paille, sous lesquels l'homme disparaît, tête et épaules, complètement. Ceux-ci sont réservés, si je ne me trompe, aux gens en deuil. Les hommes ont tous à la ceinture une poche à tabac et quelque chose que je pris pour un éventail, mais qui n'est autre qu'une toile huilée imperméable dont ils recouvrent leur précieux couvre-chef quand il pleut. Tous portent une longue pipe, si longue souvent qu'ils ne peuvent l'allumer à la main, leur bras étant trop court.

Dans les rues on ne voit guère que les femmes

de la plus basse classe : elles sont vêtues de jupons courts, blancs, attachés très haut sous les seins, qu'un petit corsage très court ne recouvre qu'à moitié et qui pendent, jaunes, longs, énormes. Les femmes de qualité sortent rarement et elles ne le font que la tête enfouie dans un manteau de soie qui les cache complètement aux regards curieux. Au reste, les hommes ont l'habitude de baisser la tête ou de détourner les yeux quand ils rencontrent une femme.

Il serait difficile d'imaginer un pays d'apparence plus pauvre et plus misérable que la Corée. Des masures dégoûtantes recouvertes de boue, des allées infectes et puantes où les porcs, les chiens et les enfants barbotent dans les immondices, une odeur épouvantable et asphyxiante, c'est là vraiment tout ce qui frappe l'étranger. Autant les habitants dans leurs curieux costumes sont pittoresques, autant le pays le semble peu. La Corée, qui n'a pour ainsi dire plus rien, ni arts, ni commerce, ni industries, ni agriculture, était, il y a quelques siècles, riche et prospère, et sa civilisation était bien supérieure à celle de la Chine ou du Japon.

C'est son admirable situation géographique qui fut la cause de sa ruine. Encaissée entre le Japon, la Chine et la Sibérie, elle a de tout

temps été un objet de convoitise pour ses puissants voisins.

Écrasée tour à tour par la Chine et le Japon dans des guerres sans fin et continuellement renouvelées, ruinée, vidée jusqu'à la moelle, elle finit par devenir tributaire, non d'un seul, mais de ces deux empires à la fois. La Chine seule la réclamait comme vassal, mais le Japon lui extorquait un tribut annuel important. Comment le peuple coréen, évalué à dix ou douze millions d'âmes, aurait-il pu résister aux hordes chinoises et japonaises? Le Coréen ne ressemble en rien à ses voisins; c'est une race à part et tout à fait différente. Le roi exerce un pouvoir absolu et au-dessous de lui la classe des nobles (militaire ou civile) jouit de privilèges qui lui permet d'écraser le peuple d'impôts et de corvées.

Mais ce peuple, tombé il y a quelques années au dernier degré de l'avilissement, a eu une histoire brillante, et c'est à lui que le Japon doit une partie de sa civilisation. Ce sont les Coréens qui ont enseigné aux Japonais l'usage des caractères d'écriture, le travail du bois et des métaux, la fabrication de l'eau-de-vie de riz; ce sont eux qui ont importé le ver à soie au Japon et eux, enfin, qui ont enseigné à leurs voisins l'art de fabriquer et de décorer la porcelaine.

Déjà, au IIe siècle, les Japonais avaient envahi la Corée dans un effort, cent fois renouvelé depuis, de conquérir ce pays.

Dès l'année 1615, la Corée reconnaissait par traité au Japon le droit de se servir du port de Fusan.

Il n'est donc pas étonnant de trouver là une colonie japonaise importante de commerçants et de pêcheurs. Ils sont au nombre de douze à quatorze mille.

De Fusan, le paquebot se dirige sur Chemulpo, le port d'attache de la capitale du royaume, Séoul. Cette ville est située à plus de trente kilomètres de Chemulpo et le seul moyen de communication était, il y a dix ans, un misérable sentier. On couvrait la distance à dos de poneys, petits chevaux coréens pas beaucoup plus hauts qu'un gros terre-neuve. On peut aussi se rendre à Séoul en petits bateaux par la baie et le fleuve Hang-Kiang. Ceux d'un très petit tirant d'eau peuvent le remonter jusqu'à quatre ou cinq kilomètres des murailles de la ville.

C'est ainsi que je m'y rendis, lors de mon premier voyage, avec quatre amis (dont deux dames américaines), à bord d'une chaloupe à vapeur appartenant à M. Townsend, un galant homme, grand commerçant de Chemulpo et représentant de l'*American Trading Company*.

Le voyage fut peu intéressant. Rien que des rives plates et monotones couvertes, à perte de vue, de boue. A un endroit, où le fleuve était encore extrêmement large et où l'on distinguait difficilement les deux rives, il me sembla que la plus rapprochée remuait d'un mouvement de houle imperceptible. Prenant ma lorgnette, je vis alors avec stupéfaction que la terre, aussi loin que l'œil pouvait voir, était recouverte de canards et d'oies sauvages. Sautant sur nos fusils, mes compagnons et moi fîmes feu et, au bruit des détonations, un spectacle inouï se déroula à nos yeux.

Des deux côtés du fleuve, à perte de vue, les rives semblèrent se soulever avec un bruit formidable. A droite et à gauche, deux masses compactes s'élevèrent ainsi, puis, soudainement, elles se brisèrent en un nombre infini de flocs, les uns foncés, les autres tout blancs, qui tournoyèrent dans toutes les directions, semblables à de brillantes comètes.

Nous n'arrivâmes qu'à la nuit à l'endroit du débarquement, où des chaises à porteurs envoyées par le ministre des États-Unis nous attendaient. Chacune de celles-ci reposait sur les épaules de quatre vigoureux coureurs Coréens qui s'élancèrent en avant, ventre à terre, en poussant des cris sauvages. C'eût été parfait si ces diables d'hommes, qui ont évidemment

une nourriture toute spéciale, ne s'étaient continuellement permis sous votre nez des bruits fort désagréables. Et s'ils s'en étaient tenu aux bruits encore! Mais pas du tout; de temps à autre, l'un d'eux poussait un certain cri, tout le monde s'arrêtait et celui qui avait crié, sans s'éloigner d'une semelle, satisfaisait sous nos yeux un besoin ou un autre.

La ville de Séoul, qui compte une population d'environ deux cent cinquante mille âmes, est entourée d'immenses murailles percées de portes monumentales.

Tous les jours, à la tombée de la nuit, ces portes sont fermées et, sous aucun prétexte, elles ne peuvent être ouvertes. Afin de ne pas nous laisser toute la nuit à la belle étoile, le ministre avait envoyé ses domestiques à un point convenu de la muraille. De là-haut, ils nous lancèrent des cordes au moyen desquelles ils nous hissèrent jusqu'au sommet. Très difficile pour nous autres hommes, cette opération fut des plus compliquées et des plus dangereuses quand il s'agit des dames, dont l'une était grande et robuste et, par conséquent, fort lourde.

Pendant mon premier séjour en Corée, j'eus pour interprète un nommé « Pak » qui était, paraît-il, une des plus jolies crapules du pays. Quoi qu'il en soit, Pak, qui parlait assez bien

l'anglais, était un malin, et il remplit ses fonctions de domestique interprète d'une façon tout à fait satisfaisante.

Un de ses oncles était, paraît-il, un personnage important, et un soir il commença à décrire à mes deux amies américaines le cortège qui accompagnait ce parent haut placé quand il voyageait.

« D'abord, disait Pak, il y a soldats; après soldats, domestiques; après domestiques, soldats; après soldats, esclaves avec chapeaux; après, esclaves avec vêtements; après, esclaves avec « manger »; après, esclaves avec pipes; après, eunuques qui gardent concubines; après, esclave avec pot à faire p...

— *Oh! the dreadful man!* Stop! » criaient les dames choquées, et le pauvre Pak, incapable de comprendre quel crime il avait commis, se taisait, vexé et humilié.

Un jour, où l'entrée d'un temple quelconque m'avait été refusée, Pak se fâcha tout rouge, et déclara que j'étais le fils du redoutable roi d'Amérique qui, à la nouvelle de l'insulte faite à son noble héritier, ne manquerait pas, dans son juste courroux, d'expédier une formidable canonnière qui les bombarderait et mettrait tout à feu et à sang!

La menace (dont sur le moment j'ignorais la teneur, puisqu'elle fut faite en coréen) eut

l'effet désiré; les portes furent ouvertes toutes grandes et je fus reçu avec des honneurs vraiment royaux.

J'eus l'honneur d'être reçu par le roi *Li-Hong,* fils du fameux prince Taï-Wan-Kun, lui-même enfant adoptif de la reine douairière. Sa Majesté fut charmante et voulut bien s'intéresser à ma mission et promettre que la Corée serait officiellement représentée à l'exposition de Chicago.

Je passai une soirée au palais, une petite ville en lui-même, comprenant une quantité innombrable de bâtiments et de cours, à montrer au roi et à la reine des vues de la future exposition, ainsi que des endroits les plus célèbres de l'Amérique du Nord. Ils virent également un grand nombre de vues de l'exposition de Paris de 1889, dont ils avaient entendu vanter les merveilles. La reine et quelques dames de la cour étaient assises derrière un paravent afin de n'être pas vues des étrangers. Mais, dès les premières projections électriques des vues, la reine devint fort excitée et, n'y tenant plus, elle quitta sa cachette et se rapprocha du drap blanc sur lequel les vues apparaissaient. Elle le toucha du doigt et demanda mille explications. Elle me donna l'impression d'une femme fort intelligente et très volontaire.

A cette époque, et depuis de nombreuses an-

nées déjà, la cour était le théâtre de luttes sanglantes, de complots épouvantables, dont les différentes factions favorisaient l'une le Japon, l'autre la Chine, l'une la politique du père du roi, le Taï-Wan-Kun, l'autre la politique de la reine. Les rivalités, poussées, attisées par les ennemis de la Corée, ne reculaient pas devant l'assassinat, et le pays se trouvait dans un état d'anarchie indescriptible. C'est à cette anarchie, au reste, qu'est due l'intervention du Japon, ou qui tout au moins lui en a fourni le prétexte. On sait comment la Chine, prétendant que la Corée était un état vassal, ressentit l'intervention japonaise et la guerre éclata.

Grâce au fameux « Pak », je quittai la Corée possesseur d'un extraordinaire costume de général coréen. D'après Pak, cet uniforme mirobolant me fut offert par le roi, mais, comme les tailleurs de Sa Majesté me présentèrent la note, j'ai conservé de sérieux doutes sur ses origines royales. Quoi qu'il en soit, c'est aux circonstances suivantes que je dus de m'affubler du costume en question.

Un jour ou deux après mon audience au palais, j'appris qu'il allait y avoir aux environs de Séoul une procession extraordinaire à laquelle le roi, la reine et tous les personnages de la cour prendraient part. J'exprimai immédiatement le désir d'y assister. Il me fut répondu

que ce n'était pas possible, vu que c'était un événement religieux, que la procession aurait lieu dans un endroit sacré et qu'il serait à craindre que les Coréens ne s'offusquent à la vue d'un étranger, d'un païen, dans un tel endroit. J'étais très déçu et ne le cachai pas à Pak. Celui-ci, après avoir longuement réfléchi en tirant sur les quatre poils qui lui servaient de moustache, me déclara qu'il avait trouvé le moyen de tout arranger et qu'il allait se rendre au palais pour soumettre à qui de droit son idée, qui était que j'assistasse à la cérémonie habillé en Coréen. Deux heures plus tard, Pak revint et m'annonça que tout était arrangé et que le roi avait donné l'ordre que ses propres tailleurs vinssent prendre mes mesures.

Ceux-ci arrivèrent bientôt et se livrèrent sur ma personne à des exercices incompréhensibles et à des calculs inouïs qui prirent près d'une heure. Deux jours après, ils me rapportèrent un chapeau rond à larges bords, orné par devant d'une plume de paon et par derrière d'une longue queue en crins rouges et jaunes. Un cordon fait de grosses boules également rouges et jaunes passait sous mon menton et tenait ce très remarquable couvre-chef en place. Il y avait, en outre, une charmante petite veste rose tendre, une grande veste blanche et une paire de pantalons également blancs et tellement

énormes que je pouvais disparaître tout entier dans l'une des jambes.

« Ces imbéciles de tailleurs se seront trompés en prenant mes mesures. Et pourtant ils y mirent le temps, » remarquai-je devant Pak.

Celui-ci secoua la tête et m'expliqua que l'étoffe rétrécissant au lavage il fallait, après un calcul très scientifique, faire le pantalon suffisamment grand pour qu'il puisse supporter cinquante lavages et continuer à me couvrir.

Il n'a pas encore eu tous ces lavages bien que je l'aie exhibé dans presque tous les pays du monde. Partout il a eu un grand succès, mais nulle part plus grand qu'à la cour d'Espagne.

La société géographique de Madrid dont j'ai l'honneur d'être membre correspondant, m'ayant invité à donner une conférence sur mes voyages en Extrême-Orient, et celle-ci ayant eu un certain succès, je fus invité par Sa Majesté la reine régente à la répéter au palais.

Grâce à l'amabilité et à l'intérêt que voulut bien me témoigner le duc de Sotomayor, les arrangements furent rapidement complétés et Sa Majesté ainsi que la princesse des Asturies et les dames et gentilshommes de la cour prirent un vif intérêt au récit de mes voyages,

ainsi qu'aux magnifiques projections électriques qui l'accompagnaient.

La Corée semblait intéresser Sa Majesté tout particulièrement, et, la conférence terminée, je lui montrai quelques objets rapportés du « Royaume Hermite ». Parmi ceux-ci se trouvait le costume de général et j'expliquai à la reine l'opération si longue et si compliquée de la prise de mes mesures par les tailleurs royaux.

« Mais alors, dit-elle, ce costume doit vous aller dans la perfection ?

— « Perfection », n'est pas le mot; au reste Votre Majesté pourra facilement juger. Voici le pantalon... »

Et ce disant, je le déroulai, d'un vigoureux coup de poignet.

A la vue de cette immense chose blanche tout le monde éclata de rire, et au milieu de l'hilarité générale, le duc de Medina Sedonia, se penchant jusqu'à moi, me dit à l'oreille : « Mettez-le donc vite ! »

Sans hésitation, je glissai une jambe, puis l'autre, dans ce vêtement impossible; la petite veste rose et la grande veste blanche ainsi que le chapeau à plume et à crinière suivirent et le tout fut beaucoup admiré.

Tout en répondant aux nombreuses questions que la reine voulait bien me poser, je me

débarrassai tant bien que mal de tous ces vêtements qui, mis par-dessus les miens, me tenaient vraiment trop chaud. L'enlèvement du pantalon était une opération difficile à accomplir modestement et gracieusement.

Quand Sa Majesté se fut retirée, le duc de Medina Sedonia, qui l'avait escortée jusqu'à la porte de ses appartements privés, revint vers moi et, le plus sérieusement du monde, me dit :

« Vous pouvez vous vanter, monsieur, d'avoir fait une chose dont aucun homme ne peut se vanter.

— Et qu'est-ce donc, monsieur le duc ?

— Vous pouvez vous vanter, monsieur, d'être le seul homme au monde qui ait jamais mis et retiré son pantalon en présence de S. M. la reine d'Espagne ! »

Un mot encore avant de quitter la Corée. — Un matin, Pak entre dans ma chambre en annonçant :

« Aujourd'hui grande fête, très grande fête nationale dans toute la Corée !

— Quel genre de fête, Pak ?

— Fête nationale.

— Oui, j'ai compris cela, mais que fait-on ?

— *Les femmes vont se laver...*

— Hein ?

— Oui, *une fois par an toutes les femmes co-*

réennes vont prendre un bain. Dans les villes, les villages, elles se réunissent et, toutes ensemble vont se laver à la rivière.

— Et les hommes, Pak?

— Les hommes, ils regardent, mais de très loin.

— Alors, les hommes ne se lavent pas? »

Pak prit un air mystérieux et répondit :

« Ça, c'est différent. »

Je ne pus rien lui tirer d'autre ni savoir si les hommes se lavaient plus ou moins que les femmes.

Je me méfiais de Pak et de ses histoires, et quand, quelques minutes plus tard, un attaché de la légation entra chez moi, je lui demandai si ce bain annuel était réellement une institution coréenne.

« Oh! parfaitement, mon cher, répondit-il, et le pire de l'affaire c'est que, pendant trois mois après ce lavage national, on ne peut pas manger de poisson! »

Ayant raconté cette histoire à M. Reick, l'énergique et talentueux directeur du *New-York Herald,* je fus surpris de l'entendre remarquer :

« Mais ce peuple coréen est d'une propreté étonnante.

— Vous dites?

— Eh! certes! Toutes les femmes, dites-

vous, prennent un bain par an? Eh bien! réfléchissez que dans le bas peuple, à Paris, Londres, Berlin, New-York, il y a des milliers de femmes qui n'ont *jamais* pris un bain de leur vie! »

C'est égal, je ne suis pas disposé à décerner aux Coréennes, encore moins aux Coréens, un certificat de propreté.

. . . . . .

. . . . . .

De Chemulpo, le paquebot japonais va, soit directement, soit avec une escale, à Chefoo, jusqu'à l'embouchure du Peï-Ho, où sont situés les fameux forts de Taku, qui résistèrent si bien aux flottes françaises et anglaises alliées, et qui n'auraient peut-être jamais été pris si les amiraux n'avaient débarqué une certaine force qui attaqua l'ennemi par derrière. Du coup les Chinois lâchèrent pied. L'attaque par derrière, qui lui coupe la retraite, est une chose que le Chinois n'a jamais pu digérer et qu'il considère comme profondément basse et lâche.

Le Peï-Ho, entre Taku et Tien-Tsin, est un fleuve infect roulant une eau jaune et sale entre des rives de boue jaune. Pendant cinq ou six mois de l'année, il n'est pas navigable parce qu'il est gelé; et pendant quatre ou cinq autres mois il est également non navigable, l'eau manquant. Aujourd'hui, le chemin de fer Taku-

Tien-Tsin simplifie les choses, mais il y a quelques années, le voyage sur cet ignoble Peï-Ho manquait vraiment de charme.

A Tien-Tsin résidait le fameux Li-Hung-Tchang, vice-roi du Petchili, grand amiral de la flotte, tuteur du prince impérial, superintendant du commerce, haut commissaire des forces armées de l'empire, etc., etc.

Il était, à cette époque, le grand maître de la Chine. C'était, dans toute l'acception du mot, un « self made man ». Fils d'un humble lettré, il s'était d'abord distingué comme officier pendant l'insurrection des Tai-P'ing et après c'est à son travail, à son intelligence, à sa force de caractère, à sa fine diplomatie, à son grand courage et, disent ses ennemis, à sa haute canaillerie qu'il dut tous les grades et tous les honneurs qu'il conquit les uns après les autres.

Et cependant cet homme si remarquable ne comprit la force du Japon que quand ses armées et ses flottes furent détruites et Port-Arthur et Weï-aï-Weï en possession de ceux qu'il appelait avec mépris « les petits singes ».

Dès mon arrivée à Tien-Tsin, il me reçut avec la plus grande amabilité. La Chine, furieuse des mesures prises par les autorités américaines contre les émigrants chinois, n'avait pas répondu à l'invitation qui lui avait été faite de participer à l'exposition de Chicago.

Quand, au cours de notre entretien, ce sujet délicat fut abordé, le grand vice-roi s'emporta : « Envoyer une exposition en Amérique! cria-t-il, ah! ah! je vais vous dire ce que je vais y envoyer, moi : ce sera une flotte de guerre pour enseigner aux Américains le respect de la Chine. »

Je souris, et le grand homme, se calmant, me demanda : « Eh bien! qu'en pensez-vous?

— Ceci, Excellence. Nous sommes en Amérique un peuple très hospitalier. Si vous nous envoyez cette flotte, nous lui ferons une réception telle *qu'elle n'en reviendra jamais.* »

Li-Hung-Tchang aimait qu'on lui tînt tête; ma réponse l'amusa et le désarma, vis-à-vis de moi tout au moins.

Un soir, où au yamen du vice-roi je lui montrais les vues déjà admirées par l'empereur du Japon et le roi de Corée, je fis la connaissance de sir Lofengluh, qui occupait une position correspondant, je crois, à celle de ministre de la marine. Si je ne me trompe, il a depuis été ambassadeur de Chine en Angleterre. Le lendemain, il vint me voir à mon hôtel.

« Voudriez-vous, me demanda-t-il, avoir l'obligeance de montrer vos admirables vues demain soir chez moi? Il y aura là de hauts mandarins, membres du gouvernement de Pékin, qui pourraient vous être de la plus

grande utilité, et je serais très heureux de vous présenter à eux.

J'acceptai naturellement et je trouvai chez sir Lofengluh un immense salon bondé de hautes personnalités. A mon arrivée, un Chinois vêtu à l'européenne se jeta positivement sur moi en me disant en excellent français :

« Dieu que je suis content de voir une tête civilisée ! Connaissez-vous Paris ? Parlez-moi de Paris, je vous en prie. Ah ! Paris ! je l'adore ! Et les Parisiennes ?... »

J'eus à peine le temps de lui répondre, car mon opérateur me prévint que tout était prêt pour les projections, et la séance commença. Après les vues des États-Unis et de la future exposition de Chicago, vinrent des vues de l'exposition de 1889, à Paris.

A peine celles-ci avaient-elles commencé à défiler que de violents sanglots éclatèrent dans le salon, qui était naturellement plongé dans une obscurité profonde. Très intrigué, je tournai brusquement ma lampe de conférencier (qui était arrangée de façon à n'éclairer que mes notes), du côté de l'auditoire, et je vis à côté du Chinois qui m'avait parlé en français une jeune et charmante Européenne, pleurant à fendre l'âme. Quelques minutes après, le Chinois-Parisien la faisait ressortir du salon et je ne les revis ni l'un ni l'autre.

Très intrigué, je fis des recherches, pris des informations, et voici ce que j'appris. Le Chinois n'était autre que le fameux général Tchen-Ki-Tung, ex-ambassadeur de Chine en France. On se rappelle ses succès mondains, littéraires et... financiers à Paris.

Quand, accusé d'avoir escroqué à de grands banquiers français plusieurs millions, il fut arrêté par des officiers chinois et reconduit en Chine, le gouvernement de Pékin prétendit lui avoir infligé une punition effroyable et l'avoir condamné à finir ses jours au fond d'un puits. Or, le puits, c'était simplement le palais fort agréable et fort confortable de son ami le ministre de la marine.

Et la petite femme qui sanglotait? me demanderez-vous.

Ça, c'est très mystérieux. Le noble général était marié. Il avait épousé une Française, je crois, mais ce n'était pas elle qui était à Tien-Tsin. Sa femme légitime, avec un dévouement magnifique et digne d'une meilleure cause, était bien venue à Tien-Tsin accompagnée de sa mère, et avait supplié les autorités de lui laisser partager la captivité de son mari. On lui avait répondu que c'était chose impossible, qu'il pourrissait au fond d'un puits et, comme elle était à bout de ressources, on la rapatria avec sa mère en troisième classe.

Pendant ce temps-là, le brave général passait des jours heureux dans le palais de son ami, en compagnie d'une petite femme qui l'avait suivi depuis Paris — une petite femme inconnue — mais qui évidemment devait en avoir assez de la Chine et des Chinois, puisqu'à la vue de son cher Paris elle sanglotait à fendre l'âme!

XVI

AYAMA

AYAMA

Valet de chambre, interprète, secrétaire, Ayama me fut tout cela et je dois avouer qu'il cumula ces fonctions avec intelligence et avec un dévouement... tout au moins apparent.

Il avait environ une vingtaine d'années quand, sur la recommandation d'un ami, je l'engageai comme domestique. Il n'avait pas l'air bien débrouillard, le peu d'anglais qu'il savait était souvent difficile à comprendre, et sa mise (il s'habillait à l'européenne) aurait semblé quelque peu grotesque ailleurs qu'au Nippon. Mais, bast! « pour préparer mon bain, polir mes souliers et brosser mes vêtements, il fera l'affaire, » pensais-je.

Ayama, mon ami, je vous fais ici des excuses bien méritées. Je me trompais, j'étais aveugle, vous étiez « a rough and uncut diamond ».

A mon contact (excusez ma modestie) et à celui de mes amis, Ayama se transforma rapidement. Ses manières prirent une aisance remarquable, sa mise commença à s'harmoniser avec sa personne, et il fit dans la langue de Shakespeare des progrès vraiment extraordinaires. Tout en restant valet, il devint un interprète précieux.

Je m'aperçus bientôt qu'il était fort au courant des choses de son pays et que la vie des jolies mousmés n'avait pas de secrets pour lui. Je crois même que parmi ces dames il était un véritable don Juan et avait des succès retentissants.

Il offrit souvent, et d'une façon apparemment désintéressée, de me présenter à de ravissantes geishas. Mais je refusai toujours. Il semblait en effet être avec elles dans des termes très familiers et l'idée de devenir auprès de ces dames le rival de mon domestique, si attrayant fût-il au point de vue japonais, ne me souriait pas.

Je me servis des relations et des connaissances d'Ayama, mais d'une façon différente. Par lui je me fis raconter des traits curieux de la vie et des mœurs japonaises, et il me rédigea souvent des notes fort intéressantes sur les questions du jour, dans son pays.

Je ne suis pas plus curieux que la grande

majorité des hommes, mais j'avoue qu'Ayama me fit passer des quarts d'heure délicieux en me racontant, le matin, pendant que je faisais ma toilette, tous les potins du jour... et surtout de la nuit!

Il savait tout, tout. Non seulement ce qui se passait dans notre grand hôtel, l'Impérial, mais en dehors, dans les ministères, les ambassades et les maisons de plaisir. Combien de fois, en serrant la main d'un étranger à l'hôtel, ou en saluant une belle dame à une réception d'ambassade, ai-je dû me mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire, me souvenant de leur dernière aventure, racontée par Ayama le matin même.

Il y avait à l'hôtel deux Américains d'âge mûr, M. F.-S. W... et M. C.-S. X..., occupant aux États-Unis de hautes positions, tous deux accompagnés de leurs femmes. « Vieux messieurs très malins, me dit un matin Ayama. Hier soir faire grande noce. Après dîner, font figures embêtées et disent à femmes : « Obligés sor-« tir. Très ennuyeux. Fatigués. Rendez-vous « important. Deux ministres chez président « Chambre de Commerce. Reviendrons bonne « heure. » — Vieux messieurs ils sortent l'air embêté et les dames elles disent : « Pauvre ami. « Business is business, surtout n'attrapez pas « froid. » — Vieux messieurs ils ont barbes

pour rire; ils montent en ricksha et vite, vite, par petites rues noires ils vont chez belle geisha! »

Ayama s'arrêta, cligna de l'œil, passa sa langue sur ses lèvres, la fit claquer contre son palais et continua :

« Très belles geishas. — Quatre. — Et musiciennes et vieux messieurs veulent embrasser. Et geishas disent : « Non! Aimons pas vieilles « barbes. » — Alors, ils disent : « Dansez! » Et geishas demandent : « Quoi? » Et ils répondent : « Des danses très « shocking », très raides! » — Alors, elles dansent et imitent l'amour. Et quand elles sont déshabillées, les vieux messieurs, ils veulent s'amuser, et geishas disent : « Non, trop vieux. » — Rentrent à l'hôtel très fâchés, et dames elles demandent : « Pas attrapé froid? » Et plus vieux monsieur il dit : « Non, attrapé rien du tout. Ces *ministres* « japonais, marchent pas! »

Et Ayama de se tordre.

Entre mon premier et mon second voyage au Japon je reçus de nombreuses lettres d'Ayama. Son style se formait et ses « affaires » prenaient un essor inattendu. Il n'était plus valet, ni interprète, ni secrétaire. Il était courtier en affaires. Il était intéressé dans des compagnies nouvelles, actionnaire dans des fabriques, et Bouddha sait quoi encore.

A mon retour à Tokio, je fis demander Ayama. Le portier de l'hôtel me répondit, avec l'air d'un moine parlant du pape, qu'il « ferait prier *monsieur* Ayama de vouloir bien passer chez moi ».

Le lendemain, pas de trop bonne heure, on m'apporta une carte sur le bristol fin de laquelle était gravé : A. Ayama.

C'est à peine si je le reconnus quand il entra. Un *dandy*, dans toute l'acception du mot. Bottines vernies, gants beurre frais, chemise rose et blanche et un complet, copie parfaite, étoffe et coupe, d'un chef-d'œuvre de mon tailleur. Et il avait aussi copié mes gilets, mes nœuds de cravates, et jusqu'à ma manie de tirer mes manchettes de temps à autre d'un petit coup sec!

L'ensemble était admirable, ahurissant, mais les détails moins agréables. Il empestait la parfumerie bon marché. Le mouchoir qui sortait trop de la poche de son veston n'était pas propre. Oh! non. Sa peau semblait avoir déteint sur ses manchettes, et la pommade dont il saturait ses cheveux, dans l'espoir de les assouplir et de pouvoir imiter ma coiffure, cette pommade coulait sur son col. Et malgré tout cela, pour un ex-valet japonais, Ayama était d'un chic vraiment extraordinaire. Je compris les ravages qu'il devait faire parmi les

cœurs féminins japonais. Après tout, quoi d'étonnant? Affublé d'un titre de prince, il trouverait peut-être à Londres une belle comtesse anglaise authentique qui l'épouserait. Cela se voit, sinon tous les jours, du moins quelquefois.

A l'époque où il me servait de valet de chambre, Ayama m'accompagna en Chine, et nous restâmes quelque temps à Tien-Tsin. De nature, les Japonais sont braves et je ne doute pas qu'Ayama le fût, mais sa valeur se cachait modestement sous une énorme couche de prudence.

Tien-Tsin ne lui disait rien qui vaille; il se souvenait des massacres passés et pressentait ceux à venir. Les Chinois du nord, grands, forts, admirablement bâtis, lui faisaient l'effet de diables gigantesques et lui inspiraient une terreur fantastique. Il ne mit jamais les pieds hors de l'hôtel, si ce n'est quand il était forcé de m'accompagner; et alors, il me marchait sur les talons, tant il avait peur d'être séparé de la protection de mon revolver. Il ne sortit jamais seul et j'appris que, plutôt que d'aller faire les commissions que je lui donnais, il payait de sa poche un domestique chinois de l'hôtel pour aller les faire.

Le malheureux faillit mourir de peur, un jour où, moi-même, je crus bien ma dernière minute venue. Très courbaturé après une fort

longue excursion à cheval, je fis, un matin, demander un masseur, un de ces masseurs chinois dont j'avais entendu dire merveilles. Celui qu'on amena dans ma chambre était un colosse, un géant, dont la tête énorme touchait presque au plafond. Ayama prétendit plus tard que sa peau, au lieu d'être jaune comme celle des Célestes, était *rouge feu* et qu'il se dégageait de toute sa personne, une violente odeur de soufre. Quoi qu'il en soit, qu'il fût fils du ciel ou de l'enfer, il me fit passer un quart d'heure fort désagréable. M'ayant dit de retirer mon pyjama et de m'étendre sur mon lit, il plongea ses énormes mains dans une cuvette d'huile qu'il avait apportée et, se ruant sur moi, il commença.

Non, non, dans aucun pays du monde on ne pourrait appeler cela un massage. Mes sensations sont impossibles à décrire. D'abord je crus qu'il voulait m'écorcher vif, ensuite que son désir était de faire pénétrer ses poings de colosse dans ma pauvre petite poitrine, puis qu'il me disjointait les membres et enfin qu'il me brisait les os. Pendant qu'il s'escrimait sur mon corps, un grondement formidable s'échappait de sa poitrine, il soufflait comme une locomotive, son énorme queue fouettait l'air en sifflant et une cascade de sueur, prenant naissance sur son crâne rasé, après avoir baigné sa figure

de démon furieux, tombait sur moi, se mélangeant à l'huile dont il m'avait couvert. Ce fut terrible. J'aurais voulu crier au secours, je n'en avais plus la force.

Au moment où je pensais m'évanouir il s'arrêta soudain, me saisit sous un de ses bras et, de la main restée libre, il prit une chaise, la plaça au milieu de la chambre et me disposa dessus, comme un paquet, les reins sur le siège, la tête pendant d'un côté, les pieds de l'autre. Me prenant d'une main par la gorge, de l'autre par les tibias, il me plia d'un mouvement brusque de façon que ma tête et mes pieds touchèrent le plancher du même coup. Puis il me ressaisit, m'assit et s'amusa à faire tourner mes jambes en tire-bouchon autour des pieds de la chaise. Ceci fait, il me reprit, me jeta sur mon lit et dit tranquillement : « Paye deux francs. » Eh bien, là, franchement, ce n'était pas cher !

Ayama avait disparu. Longtemps après on le retrouva, affaissé dans un coin, derrière un meuble, blême de terreur, les yeux lui sortant de la tête, serrant contre lui ma « winchester », dont, Dieu merci, il n'avait pas eu la force de se servir.

Il me fallut quarante-huit heures pour me remettre de ce massage extraordiraire. Huit jours après Ayama s'en ressentait encore.

A quelque temps de là je me trouvais assis dans le jardin, et la musique du parc de Tien-Tsin situé à peu de distance me parvenait distinctement. Ayama qui, près de moi, mettait des clichés photographiques en ordre, semblant s'intéresser à cette musique, je lui dis le nom du morceau que l'on jouait : « La valse de Faust. » Il me regarda d'un air surpris et me demanda :

« Comment le savez-vous?

— Parce que je connais le morceau, » répondis-je.

Quelques minutes après je lui dis : « Ceci c'est un morceau anglais : « Home, sweet home. » Il parut plus étonné encore et répéta de nouveau : « Mais comment le savez-vous? » — « Et ceci, dis-je quelques minutes plus tard, c'est l'hymne national français, la Marseillaise. »

Pour la troisième fois, Ayama me répéta sa question et, énervé, je lui répondis : « Mais ce sont des morceaux que je connais, et quand on les connaît, la différence... » Ayama m'interrompit : « Moi pas voir différence, tous pareils! » Et il m'expliqua alors que pour lui et pour tous les Japonais (exception faite de ceux qui ont reçu une certaine éducation et ont voyagé), toute notre musique n'était qu'une horrible cacophonie, à laquelle il ne compre-

nait rien du tout. Wagner, du bruit; Berlioz, du bruit; Rossini, du bruit; Meyerbeer, du bruit. — Faust, la Marseillaise, Home, sweet home, rien que des bruits plus ou moins désagréables et se *ressemblant* tellement qu'il ne pouvait reconnaître l'un de l'autre.

Or, si l'ouïe des Japonais ne leur permet pas d'analyser notre musique, j'appris également que leur palais était incapable d'apprécier nos mets. Ayant un jour demandé à Ayama ce qu'il avait eu pour déjeuner, il me répondit : « Bifteck très bon, tout rouge, avec œufs. » — Je fus surpris, car le maître d'hôtel m'avait dit qu'il n'y avait pas de bifteck.

« Et hier soir, Ayama, qu'as-tu eu pour dîner ?

— Bœuf très bon, avec haricots.

— Mais non, Ayama, c'était du mouton.

— Non, non, *bœuf,* insista-t-il en secouant la tête.

— Voyons, voyons. Et le bifteck de ce matin, comment était-il ?

— Oh ! très bon, rouge, avec œuf moitié cuit.

— Comment, moitié cuit ?

— Oui, d'un côté, pas de l'autre. »

Impossible de comprendre. Je sonnai et demandai au garçon d'aller aux informations à la cuisine afin d'y découvrir ce qu'Ayama avait

eu pour déjeuner. Sa réponse ne se fit pas attendre : « *Ham and eggs, sir!* »

Ainsi l'œuf moitié cuit d'Ayama était un œuf frit et son bœuf du jambon !

Ayama m'expliqua alors qu'il savait la différence qui existe entre un bœuf, un mouton, un porc, un poulet et un canard. *Vivants,* il pouvait les distinguer l'un de l'autre, mais tués et cuits à l'européenne ce n'était plus pour lui qu'une ratatouille extraordinaire *ayant toujours le même goût.* Notre nourriture, au reste, lui causait, comme à tout Japonais n'y étant pas habitué, des douleurs d'estomac épouvantables.

Ayama ne comprenait pas notre musique parce que son oreille n'y était pas habituée, n'avait pas été « entraînée » dès l'enfance comme les nôtres. Il n'appréciait pas notre cuisine, n'en ayant jamais mangé avant sa vingtième année, et alors, à de rares intervalles et au prix de souffrantes gastrites affreuses. Les Japonais mangeant peu ou point de viande, il ne pouvait distinguer le goût de l'une ou de l'autre.

Tout en ce monde est une question d'éducation : éducation de l'œil, du nez, de la langue, etc.

Un jour, j'eus l'occasion de montrer à Li-Hung-Tchang des photographies de maisons à vingt étages à Chicago. Cela ne lui produisit

aucun effet, pour l'excellente raison qu'il ne comprit pas. C'était par trop grand pour le plus grand Chinois lui-même.

A ce sujet, M. P..., ancien ministre de France en Corée, me racontait qu'un jour, ayant reçu la visite du premier ministre du roi, il le trouva dans le salon, en admiration devant un buste de la République.

« Qui est-ce ? demanda-t-il avec curiosité.

— La République française, Excellence. »

A peine le mot était-il lâché, que le ministre fait des courbettes à n'en plus finir devant le buste, et s'écrie : « Comme elle est belle ! Offrez-lui mes humbles et respectueux hommages. »

Pour lui, comme pour presque tous les autres, la République ne pouvait être qu'une souveraine en chair et en os, une impératrice quelconque.

Il est des choses qu'aucun Asiatique ne comprendra jamais, non, jamais, fût-il aussi malin et aussi intelligent qu'Ayama.

XVII

LE MARÉCHAL YAMAGATA

LE MARÉCHAL YAMAGATA

C'est une figure très intéressante et très curieuse que celle du maréchal Yamagata, qui, à juste titre, est considéré comme le de Moltke du Japon, et qui est incontestablement le plus illustre de tous les généraux de son pays.

Ce n'est pas que le maréchal ait été lui-même à la tête des troupes japonaises en campagne, car, de fait, il n'a pas assisté à un seul des combats importants de la dernière guerre avec la Chine, mais c'est grâce à ses travaux incessants que l'armée japonaise a été élevée au dégré de suprématie auquel elle est arrivée aujourd'hui.

C'est lui qui a créé et dirigé cet admirable état-major japonais et c'est à lui, paraît-il, que sont dus tous les plans de la campagne de Chine, et jamais plans ne furent plus complets. Pendant plusieurs années avant le commence-

ment des hostilités, les provinces de la Mandchourie et du Petchili avaient été envahies par des espions japonais. Parmi ceux-ci il y eut des officiers déguisés, des banquiers et des brasseurs d'affaires qui prétendaient étudier des lignes de chemin de fer à créer, des industries à fonder, etc., etc. Il y eut des Japonais qui, la tête rasée et une queue vraie ou fausse, passaient pour des habitants du pays dont ils parlaient la langue à la perfection ; il y eut de faux prêtres bouddhistes, de faux missionnaires qui allèrent partout, pénétrèrent partout, prirent des notes, photographièrent, mesurèrent, avec le résultat que l'état-major du maréchal Yamagata connaissait ces provinces chinoises comme si elles faisaient partie de l'empire japonais.

Beaucoup de ces espions s'engagèrent dans l'armée chinoise quand la guerre éclata, et de Pen-Yang, de Port-Arthur, de Weï-aï-Weï, ils envoyèrent de précieuses informations aux Japonais tandis qu'au milieu des Chinois, dans l'armée et dans les places assiégées ils semaient la discorde, le dissatisfaction, la crainte, l'épouvante souvent, en racontant des histoires fantastiques sur des canons fabuleux, soi-disant en possession des Japonais, sur des dieux puissants qui les aidaient et avaient juré de détruire les Chinois. Quelques-uns de ces espions furent

découverts et massacrés, mais la plupart parvinrent à s'échapper dès que l'armée japonaise apparaissait, et j'eus l'occasion d'en voir plusieurs.

Les préparatifs des Japonais étaient si complets, qu'ils avaient des ponts démontables s'adaptant exactement à toutes les rivières qu'ils eurent à traverser en pays ennemi.

La guerre sino-japonaise était inévitable. D'un côté l'immense empire de Chine avait toujours traité les Japonais avec le plus profond mépris. Le fameux Li-Hung-Tchang, lui-même, me dit dédaigneusement en parlant d'eux : « Ce ne sont pas des hommes, mais des descendants de singes ! »

Les progrès extraordinaires accomplis par le Japon loin d'inspirer respect aux Chinois, les firent regarder avec plus de mépris encore. « Les singes du Nippon s'amusent à jouer aux diables d'occident, » dirent-ils. Et ils étaient convaincus que ces petits soldats habillés à l'européenne, ces armées qui mimaient les nôtres, s'écrouleraient comme des joujoux en carton dès que les Fils du Ciel apparaîtraient. De l'autre côté, le Japon, fier de sa nouvelle organisation, convaincu de l'invincibilité de son armée et de sa flotte, anxieux d'en imposer au monde par de brillants faits d'armes, non moins désireux d'essayer sa force contre un

ennemi héréditaire, haï depuis des siècles, le Japon avait, en dehors de tout cela, deux maîtresses raisons pour vouloir cette guerre.

Primo, en 1894, les puissances le traitaient encore en pays semi-barbare, en pays oriental. Dans les ports ouverts, Yokohama, Kobé, Nagasaki, où les étrangers habitaient, ils avaient établi des villes à eux, qu'ils considéraient presque comme territoire conquis. Ils y parlaient en maîtres et y traitaient les Japonais comme des chiens. D'après les traités alors existants, ces étrangers, quelques délits ou crimes qu'ils commettent, ne tombaient pas sous les lois japonaises. Ils avaient leurs cours consulaires et étaient jugés par leurs propres consuls. Le Japon, qui avait adopté un code de justice très équitable et avait des tribunaux parfaitement organisés, ressentait toute l'humiliation de cette situation et, pour cette raison entre beaucoup d'autres, n'avait plus qu'une pensée, qu'un désir : dénoncer les traités existants, et en faire d'autres. Ces mêmes traités imposés au Japon il y a quarante ans ne lui permettaient pas de frapper les produits étrangers d'un droit de douane de plus de cinq pour cent, droit tout à fait insuffisant pour protéger certaines industries japonaises et qui, d'un autre côté, ne rapportaient pas au gouvernement les ressources nécessaires à l'administra-

tion du pays. On comprendra facilement que la situation n'était pas supportable et il est vraiment étonnant que les Japonais aient eu la patience de s'y soumettre pendant quelque trente ans.

Plusieurs fois déjà le gouvernement de Tokio avait voulu dénoncer les traités, mais, chaque fois, les puissances répondaient : « Non, non, vous n'êtes pas encore assez civilisés. » Les étrangers établis dans les ports ouverts faisaient tout leur possible pour maintenir le statu quo et pour faire croire au monde que le Japon était encore un pays à moitié barbare. Leurs raisons sont faciles à comprendre. D'abord ils désiraient continuer à recevoir les produits européens et américains au plus bas taux et ils savaient que le jour où de nouveaux traités seraient passés, le Japon s'empresserait de frapper certains de ces produits d'un droit beaucoup plus élevé. Enfin, depuis tant d'années qu'ils étaient les maîtres dans leurs « concessions » de Yokohama, de Kobé, de Nagasaki, ils ne pouvaient se faire à l'idée qu'ils deviendraient aménables aux lois du Japon et que leurs actions seraient jugées et punies par ces mêmes Japonais qu'ils avaient nargués, embêtés, insultés. Tous s'opposaient donc à la revision des traités et leurs journaux s'escrimaient à qui mieux mieux pour cacher au monde le véritable

état de choses au Japon. Celui-ci appelait donc du fond de l'âme de ses quarante millions d'habitants, un événement retentissant qui fixât l'attention sur lui, et convainquît les grandes puissances qu'il avait enfin acquis un degré de civilisation qui lui permettait, pour le moins, d'être le maître chez lui. Cet événement fut la guerre avec la Chine.

Vous souvenez-vous de la pitié, de la dérision avec laquelle les feuilles étrangères accueillirent la nouvelle que le Japon partait en guerre? Le colosse chinois n'en ferait qu'une bouchée, disait-on. C'en était fini des petits hommes du pays du Soleil-Levant et de leurs jolies mousmés; ils seraient tous dévorés et leur pays deviendrait une province chinoise, pourvu que l'Europe le permît!

On comptait sans Yamagata, sans son état-major, sans ces admirables soldats japonais, qui forcèrent enfin le monde à les prendre au sérieux. Que de belles pages à ajouter à la glorieuse histoire du Japon. Une première armée de cinquante mille hommes mobilisés en quelques jours, embarqués à bord d'une flotte de transports à vapeur, débarqués en Corée où ils battent les Chinois à Assan, puis une marche triomphale à travers le pays et la prise de Pen-Yang et la défaite des meilleures troupes chinoises qui défendaient cette place forte. Sur

mer, l'amiral Ito écrasait la flotte chinoise et peu de temps après, la deuxième armée commandée par le maréchal Oyama, débarquait en Mandchourie, et prenait Kinchow, Talien Wan, Port-Arthur. Enfin Weï-aï-Weï succombait également et la route de Pékin était ouverte aux armées japonaises. Li-Hung-Tchang le comprit et la Chine capitula.

Yamagata, Oyama, Ito n'avaient pas seulement remporté des victoires, accompli de hauts faits d'armes. Ils avaient fait plus. Ils avaient obtenu, grâce, non pas tant au courage qu'à la conduite exemplaire et si humaine de leurs troupes, une victoire morale immense. Devant ces armées qui répondaient aux massacres et aux cruautés des Chinois, en recueillant et en soignant les blessés de l'ennemi, en administrant sagement et généreusement chaque ville, chaque bout de territoire conquis; devant ce spectacle, le monde s'inclina. Le Japon avait gagné ses éperons et, consacré chevalier de la civilisation et du progrès, il entrait enfin dans la grande famille des puissances civilisées.

Par une de ces ironies du sort si fréquentes dans la vie, l'homme qui avait le plus contribué à former, à mouler les forces japonaises, à les élever au degré de perfection qu'elles avaient atteint, cet homme n'assista pas à un seul des

combats que ses soldats, ses enfants, comme il les appelait, livrèrent aux Chinois. Le maréchal Yamagata ne fut pas présent à une seule bataille.

Après la défaite des Chinois à Assan et l'occupation de Séoul par la première armée japonaise, le maréchal Yamagata, bien que souffrant depuis plusieurs années, s'embarqua pour aller prendre le commandement de cette armée. Les Chinois s'étaient retranchés à Pen-Yang, et tout le monde était convaincu qu'ils s'y défendraient avec acharnement. Li-Hung-Tchang avait déclaré la ville imprenable.

Le maréchal Yamagata, connaissant admirablement le caractère du Chinois, savait fort bien que cet être étrange, qui est capable de se défendre héroïquement quand on l'attaque de front, perd tout courage dès qu'il lui faut abandonner l'espoir de pouvoir battre en retraite. Le fond de tous les plans de Yamagata était d'entourer les Chinois, quel que fût le temps nécessaire, et de ne leur laisser aucune issue. Ce fut là toute la stratégie employée par les Japonais ; elle réussit à merveille.

Il en fut donc à Pen-Yang ce qu'il en fut plus tard à Kinchow, à Port-Arthur et à Weï-aï-Weï. L'armée japonaise, commandée, en l'absence de Yamagata, par le lieutenant-général Notzu, fut divisée en trois corps d'attaque sous

le commandement des généraux Notzu, Oshima et Tatsumi.

Ils attaquèrent les Chinois respectivement à l'ouest, au sud et à l'est, pendant qu'une quatrième colonne, débarquée au nord de la Corée, était venue à marches forcées couper la retraite des Chinois au nord.

Dès le 1er septembre, à Séoul, les généraux avaient décidé que l'attaque aurait lieu le 15 ou le 16 du même mois. Il paraissait certain, à l'époque, que le général marquis Yamagata pourrait rejoindre l'armée avant la bataille : il n'en fut malheureusement pas ainsi : toujours très souffrant, le maréchal dut s'arrêter quelque temps à Séoul et ne put faire ensuite que de fort courtes étapes entre cette ville et Pen-Yang, où il n'arriva que le 26 septembre.

Le général Notzu ne l'avait pas attendu pour attaquer, de crainte que des renforts n'arrivassent aux Chinois, et l'on se souvient qu'après une résistance des plus honorables, la ville fut enlevée le 17 septembre par les Japonais.

Le maréchal Yamagata accompagna la première armée à partir de son arrivée à Pen-Yang, pendant la longue et dure campagne à travers la Mandchourie du nord. Cette armée eut beaucoup plus à souffrir que la seconde armée, commandée par le maréchal Oyama, qui prit Port-Arthur. Le climat sibérien, les privations

de toutes sortes, furent très préjudiciables à l'état de santé du maréchal.

Yamagata souffrit sans se plaindre, sans vouloir se donner aucun repos. Les médecins voulurent le forcer à se soigner, à prendre des toniques, du vin, du cognac; mais il s'y refusa avec énergie :

« Non, non, s'écria-t-il, cela jamais! Comment pourrais-je prendre de telles choses quand mes braves soldats manquent de tout, même d'eau, et que nous pouvons à peine transporter les médicaments nécessaires à nos blessés. »

Et, faible comme il l'était, le maréchal, chaque jour, mangeait simplement sa portion de riz bouilli à l'eau, — le riz du simple soldat, la seule nourriture qu'il voulût, — et, un jour, le chef adoré dut s'arrêter dans un pauvre village de la Mandchourie.

Yamagata remit alors le commandement au général Notzu, bientôt promu au grade de maréchal. L'empereur du Japon avait envoyé son meilleur médecin auprès du marquis, qui se remit petit à petit et fut ramené au Japon; de là, avec l'aide du général Kawakami, il dirigea cette armée, que le maréchal Oyama commandait et dont les victoires incessantes forcèrent la Chine à demander la paix.

Le maréchal est l'homme le plus simple du monde, et quand l'empereur l'envoya comme

ambassadeur spécial au couronnement du Tsar, il étonna l'Europe et l'Amérique par sa simplicité extraordinaire. Le contraste entre le vainqueur si modeste et les représentants du vaincu, l'ambassade de Chine, étonna tout le monde.

Aux États-Unis, le passage de Yamagata frappa vivement de nombreux esprits. Nous sommes loin de la simplicité des Franklin, des Grant, des Lincoln, etc.

S'il n'y a ni titre de noblesse ni décorations en Amérique, il y a en revanche des galons et des épaulettes à faire rougir de honte les troupes les plus chamarrées de l'Europe. Si les ambassadeurs du gouvernement de Washington n'ont pas d'uniforme, en revanche, les officiers de la milice en ont à revendre*. Lorsque le train spécial qui amenait Yamagata à New-York arriva à la station de Buffalo, son wagon fut envahi par l'état-major du gouverneur de l'état de New-York, qui venait lui souhaiter la bienvenue et lui offrir un grand banquet. Il est impossible de dire qui fut le plus ahuri : de Yamagata, à la vue de ces brillants uniformes, chamarrés d'or, de ces superbes

* L'uniforme de l'armée régulière est des plus simples ; — il s'agit ici des uniformes des « State troops », la milice de chaque état, qui forme en quelque sorte la réserve de l'armée des États-Unis.

épaulettes, de ces panaches mirobolants, ou des officiers américains quand ils virent que le fameux maréchal, le de Moltke japonais, était un petit homme maigre, simple et sans prétention, presque timide, vêtu d'un complet sombre qu'ils n'estimèrent pas à plus de dix dollars, sans une décoration, sans un galon, sans rien de visible qui indiquât son rang et criât à la foule des badauds : « Je suis l'homme qui ai donné au Japon la victoire et la gloire ! »

XVIII

LA CROIX-ROUGE

LA CROIX-ROUGE

Les prouesses des soldats et des marins japonais pendant la guerre contre la Chine, en 1894, sont connues du monde entier. On sait comment l'armée vainquit les Chinois en Corée et en Mandchourie, comment elle s'empara de Pen-Yang, Port-Arthur et Weï-aï-Weï pendant que la flotte détruisait l'escadre chinoise à l'embouchure du Yalu. Ce qui est moins connu, ce sont les immenses services qui furent alors rendus par la Croix-Rouge japonaise, dont la présidente est S. M. l'Impératrice. Cette organisation, comme l'armée elle-même, était pour ainsi dire née de la veille, et n'ayant pas jusqu'alors été mise à l'épreuve, on pouvait craindre qu'elle ne fût pas à la hauteur de la tâche énorme qui s'imposait soudainement à elle. Les événements prouvèrent que ces

craintes n'étaient pas fondées; les différents services de la Croix-Rouge se couvrirent de gloire et méritèrent l'admiration du monde entier. Ce ne sont pas tant les victoires que les Japonais remportèrent alors, que la façon dont elles furent remportées, qui plaça ce pays définitivement parmi les grandes nations civilisées.

Ce fut à Pen-Yang, au nord de la Corée, que les ambulances et les hôpitaux de la Croix-Rouge reçurent en quelque sorte le baptême du feu. Cette ville forte, occupant une position presque imprenable, avait été admirablement fortifiée par les Chinois et était défendue par dix-huit mille réguliers venus de Tien-Tsin et de la Mandchourie.

Les Japonais attaquèrent Pen-Yang de quatre côtés à la fois, mais en trois points l'attaque n'était réellement qu'une feinte, et toute la gloire, comme toutes les souffrances de cette terrible journée, reviennent aux troupes qui attaquèrent les positions chinoises de front. Celles-ci, sous les ordres du général Oshima, commencèrent l'attaque des positions avancées à trois heures du matin et ne les enlevèrent qu'après douze heures d'un combat acharné. Convaincu qu'il ne pourrait enlever la deuxième ligne de défense (des forts armés de canons à tir rapide) avant l'approche de la nuit, surtout avec des troupes déjà éreintées, le général

Oshima se replia et vint reprendre ses positions de la veille.

Pendant tout le temps de la bataille, les ambulances n'avaient cessé de prodiguer leurs soins aux blessés, *tant Chinois que Japonais,* qui étaient transportés à l'arrière où étaient établis les hôpitaux de campagne. Les Chinois, eux, n'avaient ni ambulances, ni hôpitaux, ni chirurgiens, et ils laissaient leurs blessés mourir comme des chiens. Quand le feu eut cessé, les brancardiers japonais se portèrent en avant du champ de bataille avec l'intention de secourir les blessés chinois, mais ils en furent empêchés par les soldats ennemis qui, du haut des forts, ouvrirent feu sur eux. Ils attendirent la nuit, et alors, bravement, ils retournèrent jusque sous les murs mêmes des forts et ramenèrent quantité de Chinois blessés. Or, sait-on à quelle besogne le gouverneur chinois et ses officiers se livraient à la même heure? Au massacre des prisonniers japonais! Leurs corps horriblement mutilés furent trouvés le lendemain par les Japonais victorieux. En pénétrant dans le palais que venait d'abandonner le général chinois, le commandant en chef des forces japonaises, le général Notzu, y trouva la tête d'un jeune lieutenant japonais, blessé la veille et fait prisonnier. Croyez-vous que, devant de telles horreurs, les Japonais s'abandonnèrent à des

représailles? Pas le moins du monde! Les prisonniers chinois furent admirablement, humainement traités, et un hôpital pour les blessés chinois fut immédiatement organisé. Ce ne sont pas des on-dit; je visitai moi-même l'hôpital et le camp des prisonniers que j'eus tout loisir d'interroger.

Les blessés qui pouvaient être transportés étaient installés, chaque jour, à bord de bateaux plats, qui descendaient la rivière à l'embouchure de laquelle on les mettait à bord de transports à vapeur, qui les emmenaient à Hiroshima, au sud du Japon. Là, d'immenses hôpitaux avaient été organisés, capables de recevoir quatre milles malades. Le chirurgien en chef de l'armée japonaise, le chirurgien-major général Ishiguro, me les fit lui-même visiter, à mon retour à Hiroshima. Quand nous quittâmes son officine, il me fit remarquer qu'il tenait à la main un sac de soie rempli de bandes et de pansements antiseptiques. « Voici, me dit-il, le travail de S. M. l'Impératrice. Vous savez sans doute que depuis le commencement des hostilités, Sa Majesté et toutes les dames de la cour se réunissent chaque jour dans une grande salle du palais impérial et travaillent à la confection de bandes, charpie, etc. Malgré les victoires de nos troupes, ces dames ont complètement renoncé à tout plaisir et à

toute distraction et elles donnent au ministère de la guerre l'argent qu'elles auraient autrement dépensé en fêtes et en toilettes. »

Les hôpitaux d'Hiroshima étaient situés en dehors de la ville, en pleine campagne, et entourés de magniques jardins. Ils se composaient de longues salles éclairées de chaque côté par de grandes fenêtres. Dans ces salles, tout était d'une propreté merveilleuse; de fait tout semblait d'une blancheur de neige. Les lits étaient blancs, les malades étaient en blanc, et les gardes-malades elles-mêmes avaient un uniforme tout blanc. C'était délicieux de propreté et de fraîcheur. Des fleurs et des plantes égayaient chaque chambrée, et par les fenêtres ouvertes, on entendait une musique militaire qui, chaque jour, par ordre de l'empereur, venait jouer dans les jardins de l'hôpital. Chaque malade avait des journaux, des livres, et quand c'était permis, des cigarettes et des fruits.

Parmi les gardes-malades, il y avait quantité de femmes du monde, et à la tête de ces trois cents femmes qui se dévouaient nuit et jour aux blessés, se trouvait la comtesse Néré, femme d'un amiral japonais.

Les officiers avaient des chambres à part, et dans l'une de celles-ci un commandant était soigné par sa fille, une ravissante enfant de quinze ans, habillée d'un superbe kimono de

soie brodée. Elle était si jolie et si gracieuse que je me pris vraiment à envier ce commandant !

C'est aux officiers que le général remettait les bandages préparés par l'impératrice. Il est impossible de décrire le respect, la reconnaissance, l'amour avec lesquels ils furent reçus. Un pauvre diable de lieutenant qui, sur son dos, hurlait de douleur, ne voulut jamais recevoir un tel présent dans une position aussi irrespectueuse, et fit des efforts désespérés pour se soulever et s'asseoir.

« Eh bien ! dis-je à un jeune capitaine, vous êtes content d'être aussi bien soigné et de retour au Japon, n'est-ce pas ? — Oui, répondit-il, mais je serai bien plus content encore quand il me sera possible de retourner à la guerre ! » Ils ne pensaient tous qu'à cela, ces blessés, retourner se jeter au milieu de la mêlée !

Voyant un Chinois propre, rasé, tout de blanc habillé, qu'on soignait comme un frère, je lui demandai s'il était content. « Oui, répondit-il, on est très bon pour moi, mais je n'aime pas la cuisine japonaise et j'ai réclamé plusieurs fois, sans succès, des plats chinois ! »

Du coup je fus renversé ! Le toupet de ce Chinois était si monumental que j'en perdis le souffle pendant quelques instants. « Voyez-vous, remarqua le général Ishiguro, ces Chi-

nois ne sont jamais contents. Il faudrait vraiment que nous ayons ici un cuisinier chinois! »

Et pendant ce temps-là les soldats chinois assassinaient et mutilaient les Japonais qui leur tombaient sous la main!

Les marins n'avaient pas été oubliés par la société de la Croix-Rouge, et un des plus grands paquebots du Nippon Yusen Kaisha (Société de navigation japonaise), le *Kobé Maru,* avait été transformé en un hôpital admirablement organisé, qui était attaché à la flotte de l'amiral Ito.

Les médecins et chirurgiens japonais sont naturellement de l'école moderne et beaucoup d'entre eux ont étudié à Paris, Berlin, Vienne ou Londres. Ils semblent avoir un goût tout particulier pour la chirurgie, et les quelques opérations auxquelles j'assistai furent exécutées de main de maître.

Avant de terminer, encore un exemple qui démontre l'admirable discipline de l'armée. Quand celle-ci, ainsi que tous les « coolies » qui la suivaient, pénétrèrent dans Pen-Yang, une seule femme y fut trouvée, une Chinoise, épouse de l'employé du télégraphe. Les Coréennes avaient en effet pris la fuite à l'approche, non des Japonais, mais des Chinois, et n'étaient pas encore revenues. Or, cette Chi-

noise était jeune et fort jolie, et parmi les vingt mille officiers et soldats qui prirent Pen-Yang, il y avait certes bien des gaillards qui la trouvèrent à leur goût... Cette femme ne fut cependant nullement ennuyée ; conduite au général Notzu, elle lui demanda d'avoir la bonté de la renvoyer en Chine et le général y consentit de suite. Il y avait sur la rivière une jonque de pêcheurs chinois, contenant trois hommes, qui n'avaient pas pris part à la bataille, et c'est à eux que le général confia cette femme. En échange d'un passeport leur permettant de traverser les forces navales japonaises, ces hommes s'engagèrent à conduire la Chinoise à Chefoo.

Tous ces exemples ne sont-ils pas suffisants pour nous permettre de dire en parlant des Japonais et de la Croix-Rouge japonaise : ils ont bien mérité de l'humanité !

XIX

L'ESPION

L'ESPION

C'était pendant la guerre sino-japonaise. La première armée, commandée par le général Notzu, avait chassé les Chinois de la Corée et s'apprêtait à envahir le nord de la Mandchourie. Sans bruit, sans que personne en eût vent, une seconde armée avait été réunie à Hiroshima, une toute petite ville du sud du Japon, où l'empereur s'était établi dès le commencement des hostilités. Le comte Ito, président du conseil, le vicomte Hijikata, ministre de la maison impériale, le comte Oyama, ministre de la guerre, ainsi que la plupart des autres ministres y étaient également, et c'est de là, dans ce coin tranquille et presque inconnu, loin des députés et des reporters, loin de Tokio et de Yokohama, loin des curieux et des légations, que la guerre était dirigée. Personne ne pou-

vait venir à Hiroshima sans un passeport spécial qui n'était donné que dans des cas tout à fait exceptionnels.

Dès mon retour de Corée à Hiroshima, où j'étais l'invité du général Kawakami, chef du grand état-major, je compris, bien qu'il ne m'en parlât pas, qu'une seconde expédition était sur le point de partir. Vingt mille hommes environ étaient campés autour de nous et trente transports à vapeur étaient à l'ancre, déjà chargés d'artillerie, de munitions et de provisions. Chaque jour, deux ou trois de ces transports, après avoir embarqué des troupes de toutes armes, levaient l'ancre et s'en allaient silencieusement vers une destination inconnue. Enfin, il ne resta plus qu'un seul paquebot, le *Nagato Maru,* qui, lui, n'embarquait pas de soldats, mais venait d'être aménagé avec le plus grand soin pour recevoir à son bord quelque personnage important. Qui? Personne ne semblait le savoir. Dans la soirée, je me décidai à faire une visite au maréchal Oyama, le ministre de la guerre, que je connaissais de longue date et qui, quelques semaines auparavant, m'avait promis, à la suite d'un grand dîner, qu'il me faciliterait d'aller « partout où irait l'armée ». Or, je revenais de Corée, où j'avais vu la première armée à l'œuvre, mais je n'étais pas satisfait et je voulais voir le nouvel

acte sur lequel je pressentais que le rideau était sur le point de se lever.

Le ministre occupait de modestes chambres louées à un commerçant, au milieu du village, et je fus introduit dans une petite pièce où, autour d'un brasero, car il faisait fort froid, je vis, à ma surprise, le comte Ito, le général Kawakami, Ito Miyouji, secrétaire général du gouvernement, et le comte Oyama, assis par terre, sur des petits coussins. Des papiers, des cartes, des pinceaux, de l'encre, indiquaient que l'on s'occupait de sérieuses questions.

Et comme, pensant les déranger, je voulais m'excuser : « Non, non, restez, je vous en prie, dit le ministre de la guerre, nous sommes heureux de vous voir. » Il m'offrit un coussin et donna l'ordre à une ordonnance d'apporter du thé, des liqueurs et des cigares.

« Et puis, dit de sa petite voix tranquille le comte Ito, souriant dans sa barbe noire, quand on vient chez un ministre à une heure aussi tardive, et surtout en temps de guerre, ce doit être pour une raison sérieuse.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieuse, Excellence. Il ne reste plus qu'un seul transport, et je serais désolé de le voir filer sans moi. Je désire faire partie de l'expédition.

— Expédition? Quelle expédition? demanda d'un air crédule le chef d'état-major.

— Qui vous a dit qu'il y ait une expédition? s'écria Oyama.

— Ma foi, messieurs, personne ne m'en a rien dit; mais dans mes promenades à cheval sur l'excellent animal que le général a bien voulu mettre à ma disposition, j'ai vu les camps de vingt mille soldats au moins. Ceux-ci ont maintenant disparu, emportés au loin par les trente transports qui, à mon arrivée, égayaient la baie. Il est certain que cette armée ne va pas en Corée, puisqu'il n'y a plus là que les Chinois qui y sont enterrés. Or, la chose est fort simple, je désire aller là où l'armée va.

— Bien raisonné, cria en riant le comte Ito, et s'adressant à Oyama : « Maréchal, à vous de « répondre. »

— Oh! ma réponse sera courte, dit le maréchal, s'adressant à moi. Je n'ai pas oublié ma promesse et au moment où vous êtes entré, j'allais vous faire prévenir qu'il y a une cabine pour vous à bord du *Nagato Maru ;* nous partons demain matin à la première heure.

— Comment, *nous?* fis-je très étonné.

— Je prends moi-même le commandement de la deuxième armée, » dit simplement le maréchal comte Oyama.

Une foule immense se pressait le long des quais, le lendemain matin, anxieuse de saluer de ses cris et de ses hourras le départ du com-

mandant en chef et de son état-major. A bord du *Nagato Maru,* le maréchal, en grand uniforme, entouré de ses officiers, faisait ses adieux au comte Ito, aux ministres, aux personnages de la cour. Le champagne circulait et tout le monde était d'une gaieté folle. Il n'y avait pas jusqu'au premier ministre, généralement si calme et si réservé, qui ne parût tout à fait emballé. Choquant sa coupe contre la mienne, il dit en riant : « Alors vous allez manger du Chinois? Grand bien vous en fasse! Prenez garde aux balles, ce sont des visiteuses désagréables. J'espère que vous arriverez tous là-bas sains et saufs.

— Là-bas! là-bas! où donc est-ce, Excellence?

— Vraiment, je n'en sais rien moi-même, mais où aimeriez-vous aller?

— Ma foi, à Pékin!

— C'est ça! bravo! bravo! crièrent tous les officiers à la fois, à Pékin! »

Et c'est au cri mille fois répété de « A Pékin! à Pékin! » que le *Nagato Maru* se mit en route.

Mais nous ne devions pas aller aussi loin.

. . . . . .

Le rendez-vous était sur la côte de Corée, non loin de la frontière de Chine, à l'embou-

chure de la rivière Tatung. Juste avant de se jeter dans la mer, cette rivière fait deux courbes et forme entre ces deux courbes mêmes un vaste port naturel où trente transports environ se rencontrèrent. Ils avaient à leur bord la deuxième armée japonaise, ainsi que l'artillerie de siège dont on devait se servir à Port-Arthur.

A l'entrée de la rivière, la deuxième division de la flotte de l'amiral Ito, le vainqueur de la bataille du Yalu, était à l'ancre. La première division, composée des navires les plus rapides, croisait devant la côte, et enfin, plus loin encore, les torpilleurs formaient notre première ligne de défense. La deuxième armée, à bord des transports, était, comme on le voit, bien protégée.

Tous les préparatifs nécessaires au débarquement et à la marche sur Kinchow, Talien Wan et Port-Arthur n'étaient sans doute pas complètement terminés, car nous restâmes ainsi à l'ancre près d'une semaine. A bord du *Nagato Maru,* le maréchal et les officiers de l'état-major étaient fort gais, et nous passions nos après-midi nous amusant de tous ces jeux de pont si populaires à bord des transatlantiques. Plusieurs fois, nous allâmes à terre faire des promenades et nous exercer au tir au revolver. A cet exercice, le maréchal et moi partagions facilement les honneurs, probablement parce

que nous avions les meilleures armes, des « Smith and Wessen ».

Les soirées, par exemple, soirées d'octobre, étaient longues. Aucune lumière n'était admise à bord des transports, et avant six heures c'était l'obscurité profonde. Cette précaution était prise non seulement parce qu'il était nécessaire de tenir secrète la présence de cette énorme flotte, et de nombreuses lumières se reflétant dans le ciel auraient pu la révéler, mais aussi parce que l'on craignait une attaque, la nuit, des torpilleurs chinois.

Or, un après-midi, nos torpilleurs signalèrent l'approche d'un navire de guerre étranger. Vif émoi, naturellement, et tout le monde se précipite sur le pont. A la surprise générale, ce navire, une simple canonnière, passe la ligne des torpilleurs, puis la flotte tout entière, et à petite vapeur, lentement, tranquillement, le plus insolemment du monde, pénètre au milieu des transports et passe tout auprès de nous.

C'est alors seulement que nous vîmes flotter à l'arrière le drapeau russe.

Sur le pont du *Nagato Maru*, le maréchal comte Oyama, le général Yamaji, d'autres généraux, tous les officiers de l'état-major et les officiers d'ordonnance, debout, droits et immobiles comme des statues, suivaient d'un regard froid comme l'acier cet étranger, dont

la présence peu désirée faisait naître dans toutes ces âmes guerrières un sentiment farouche et indescriptible.

Arrivée au deuxième tournant de la rivière, la canonnière russe vira de bord, passa de nouveau auprès de nous et, reprenant la pleine mer à toute vapeur, se dirigea vers les côtes de Chine.

Alors, pendant que le maréchal et les vieux officiers restaient calmes, l'air pensif, les jeunes, incapables de maîtriser plus longtemps leur fureur, secouèrent violemment le poing dans la direction du drapeau russe, et cent voix crièrent avec rage :

« Lâche! cosaque! traître! ton tour viendra aussi, misérable espion! »

XX

LES ŒUFS

LES ŒUFS

La nourriture japonaise, la vraie, n'est pas fameuse. Le Japonais est très petit mangeur; de fait, je me suis souvent demandé comment il peut se soutenir et travailler comme il le fait en prenant aussi peu d'aliments. Je doute qu'il y ait une race plus frugale sur la terre, et cependant les gens maigres sont au Japon la grande minorité. Les gens très gras sont également rares, à l'exception des lutteurs, qui sont de véritables monstres, des montagnes de chair. En général, les Japonais sont admirablement bâtis, bien proportionnés, trapus et vigoureux. Hommes et femmes donnent une moyenne énorme de travail par jour. Ils ont une résistance extraordinaire.

Le « kuruma », l'homme qui tire votre jinricksha sur le plat, en montée, en descente,

paraît infatigable. Ruisselant de sueur, couvert de boue ou de poussière, par le vent, la pluie, la neige, ou sous les rayons d'un soleil brûlant, il court, court, dévorant les kilomètres avec une souplesse et une vigueur admirables. C'est un être extraordinaire, un animal superbe, et je ne sais vraiment ce qu'il faut admirer le plus, ses qualités physiques ou son courage, sa persévérance, sa ténacité, quand, fourbu, haletant, chaque muscle de son corps prêt à se rompre et criant grâce, il sourit à ses propres souffrances et s'éperonne pour le dernier effort en se répétant doucement à lui-même : « *Shikata ga naï,* » qui peut être traduit par : « Puisqu'il doit en être ainsi, il n'y a vraiment rien à faire, » ou plus vulgairement : « A quoi bon se faire de la bile? »

Et quand, à l'arrivée, vous lui remettrez les quelques sous qui doivent récompenser ce travail de bête de trait, que vous soyez généreux ou non, il sourira en épongeant sa pauvre figure crispée par l'effort et vous couvrira de remerciements et de bénédictions. Ah! que nous sommes loin de Paris et de ses chevaliers du fouet, de leurs grossièretés et de leur brutalité!

Personnellement, j'ai toujours souffert d'un sentiment indescriptible, mélange de pitié et d'admiration, en me sentant entraîné le long

des routes par cet effort humain et j'avais de la peine à me convaincre que je n'étais pas coupable de cruauté.

Eh bien! cet *homme-cheval* qu'est le kuruma vit de presque rien. Sa nourriture ne suffirait pas chez nous à un collégien de douze ans. Un peu de riz, un peu de poisson séché, un peu de soupe de poisson, un peu d'eau-de-vie de riz et du thé vert, sans sucre, composent à peu près toute son alimentation.

Et il n'est pas le seul qui, au Japon, travaille dur et mange peu.

Sans parler des paysans, hommes et femmes, qui travaillent comme des bêtes de somme, dans le commerce et l'industrie, dans les boutiques et dans les fabriques, les employés et les ouvriers travaillent jusqu'à quinze et seize heures par jour et, chose extraordinaire dans la plupart des cas, *ne reçoivent aucune rémunération*. Ils sont nourris, très mal nourris, et c'est tout.

Après avoir travaillé une quinzaine d'années pour la même maison, un ouvrier reçoit souvent de ses patrons, à titre de prêt, une somme qui lui permet de s'établir à son compte.

Dans les maisons de commerce étrangères établies au Japon, les commis japonais parlant anglais, français ou allemand reçoivent des appointements de 150, 200, 300 francs et même

plus. Eh bien! ne croyez pas qu'ils soient heureux ou même enviés de ceux qui travaillent pour une pitance, — non, au contraire, on les plaint, *parce que dans ces maisons étrangères on ne les traite pas avec la même considération et la même politesse que dans les maisons japonaises!*

Pour le Japonais tout est là : sans la politesse la vie même n'est pas désirable. Il n'a qu'un désir, être poli; qu'une anxiété, la crainte d'avoir été malhonnête.

Après vous avoir salué du mot « *Ohayo,* » qui signifie : « Il est très honorablement de bonne heure, » il ne manquera jamais d'ajouter : « *O! Shikai itashimashita,* » ce qui veut dire : « Je vous supplie de me pardonner ma malhonnêteté lors de notre dernière rencontre, » et cette excuse est vraiment délicieuse quand on se souvient de la politesse inouïe qu'il n'avait pas manqué de déployer à cette occasion.

Pour en revenir à la nourriture des Japonais et à leurs maigres besoins, il me suffira de dire que dix ou douze francs par mois suffisent très amplement à nourrir une personne, pour faire comprendre à quel point la vie là-bas est facile.

Cette sobriété des Japonais est une des grandes forces de leur armée, dont le commissariat est un jeu d'enfants comparé à celui d'armées européennes.

Pendant la dernière guerre avec la Chine,

l'armée japonaise n'aurait jamais fait les progrès qu'elle fit, si elle avait dû trimbaler à sa suite, à travers la Corée et la Mandchourie, les provisions, les conserves, les ustensiles de cuisine qui suivent les armées d'Europe. Dans un pays où les routes n'existent pour ainsi dire pas, où les moyens de communication sont nuls et où l'artillerie, les munitions, les médicaments devaient être transportés à dos d'hommes sur des distances énormes, il eût fallu plus de porteurs que de soldats s'il avait fallu nourrir ceux-ci de pain, viande, légumes, conserves, biscuits, eau-de-vie, café, sucre, etc., etc.

En marche, les Japonais se contentaient de *riz* cuit à l'eau, avec de temps à autre un peu de poisson séché ou un petit morceau de viande fumée. Quand on arrivait dans un village où il y avait des porcs, des poulets, des canards, l'intendance les achetait aux Chinois et en faisait une distribution. Les officiers se contentaient de la nourriture du soldat.

J'étais allé en Corée, à Pen-Yang où se trouvait la première armée dépourvue de provisions, et c'est grâce à la bonté du général Notzu que je n'y mourus pas de faim. Je profitai de la leçon et, quand je partis avec la seconde armée, j'avais des provisions pour trois mois, un âne pour les porter et un cuisinier pour les préparer.

Hélas ! l'état-major de l'armée, que j'accompagnais, allait trois fois plus vite que l'âne et le cuisinier et ceux-ci n'apparaissaient pas toujours quand j'avais besoin d'eux. Araï (le cuisinier) fit cependant, je dois le reconnaître, des efforts intelligents pour se porter en avant aussi rapidement que possible et quand il arrivait à me rejoindre, quelque avancée que fût l'heure, si fatigué fût-il, il allumait un feu et préparait un repas vraiment excellent.

Cela fait, il s'occupait de mes vêtements, me donnait du linge de rechange, fourrait des biscuits « Huntley and Palmers », du chocolat, des boîtes de conserves dans mes poches et dans les fontes et sacoches de ma selle, et après un bien court repos il se relevait à quatre heures, préparait le déjeuner et partait avec l'âne afin d'arriver, si possible, à la prochaine étape. Araï fut le dévouement même et je lui dois beaucoup.

De même que j'avais été le premier étranger qui parvint à Pen-Yang, en Corée, je fus le seul qui assistai à l'embarquement de la deuxième armée, et prenant passage avec le maréchal Oyama, à bord du transport *Nagato Maru*, l'accompagnai jusqu'à la côte de Mandchourie. Là, apprenant qu'une brigade sous les ordres du général Yamaji avait pris les devants, je quittai le maréchal et, avec un jeune interprète

du nom de Okabé, Araï, l'âne et *un soldat* d'escorte, je partis à travers ce pays inconnu, décidé à rattraper l'avant-garde. J'y réussis le troisième jour, je crois, et presque simultanément arrivèrent l'attaché militaire français, le comte de Labry et son ami le capitaine japonais Arada. Ces deux officiers, parfaits gentlemen, remplis de verve et d'entrain, que j'avais connus au Japon, furent pour moi de précieux compagnons, et je leur ai voué une reconnaissance infinie pour l'aide qu'ils me donnèrent, les mille petits services qu'ils me rendirent, et enfin l'intérêt et l'amitié qu'ils voulurent bien me témoigner.

Le comte de Labry et moi furent les seuls étrangers qui partirent avec l'avant-garde sous les ordres du général Yamaji, et assistèrent aux combats devant Kinchow et Talien Wan et à la prise de ces places fortes par les Japonais. Au reste, en tant que combats, cela manqua vraiment d'intérêt, les Chinois n'offrant aucune résistance. Mais quelques-unes des marches furent vraiment dures; l'eau, tant pour la boisson que pour la toilette était rare; la nourriture nous manqua quelquefois et plus désagréable que tout, nous dûmes passer bien des nuits dans d'infâmes masures chinoises, sales et puantes.

La veille de la prise de Kinchow, nous mar-

châmes jusqu'à dix ou onze heures du soir et arrivâmes à l'étape, juste au-dessus des positions chinoises, éreintés et fourbus.

Il y avait là trois ou quatre vieilles fermes, dont l'une fut mise à notre disposition. Araï n'était pas arrivé, nous ne l'avions pas vu depuis quarante-huit heures et nous n'avions absolument rien à manger. Nous allions nous étendre, le ventre vide, sur les lits de paille que les ordonnances nous avaient préparés, quand, oh! joie, nous entendons des « cocoricos » dans le fond de la cour. Nous nous y précipitons et découvrons deux vieilles poules.

Avec une générosité vraiment extraordinaire, nous en envoyons une au général et puis nous nous regardons.

« Araï n'est pas là ; qui va préparer la poule?

— Ah! ce ne sera certes pas moi, s'écrie l'officier français, je préfère me coucher. Qui dort dîne.

— Mais c'est tout ce qu'il y a de plus simple dit le capitaine Arada. Ce sera fait en cinq minutes. » Il saisit le volatile, le fourre, pattes, plumes, *intérieur* et tout dans une botte de paille et y met le feu!

Vous voyez ça d'ici. La paille brûlée, nous retrouvâmes quelque chose de noir, d'informe, de dégoûtant, qui cinq minutes auparavant

avait été une poule. Nous avions bien faim, mais nous ne pûmes y toucher.

A deux heures du matin je me réveillai avec des crampes épouvantables ; mon estomac criait famine. A la lueur de la veilleuse, je vois que le comte de Labry est également éveillé, et suivant la direction de ses regards, les miens tombent sur le « poulet à la Arada » que le capitaine japonais a placé près de nous.

« Je meurs de faim.

— Et moi donc !

— Si on essayait tout de même ?

— Allons-y ! »

Hélas, nous ne fîmes qu'essayer et nous le regrettâmes amèrement. C'était infâme !

Avant même qu'il fît jour, nous étions de nouveau debout. Pendant la nuit, les troupes japonaises avaient pris position sur une élévation au-dessus de la ville de Kinchow, maintenant à la merci de l'artillerie japonaise qui avait pu s'avancer sans être nullement inquiétée.

Suivant le général Yamaji, entouré de son état-major, nous galopons jusqu'à l'emplacement occupé par les pièces de campagne qui immédiatement ouvrirent le feu contre les remparts de Kinchow sur lesquels on apercevait quantité de Chinois habillés de couleurs voyantes et des centaines d'immenses étendards.

Ce fut un coup de théâtre. Aux premiers obus qui éclatèrent parmi eux, les beaux uniformes s'enfuirent à toutes jambes, les étendards et les drapeaux disparurent honteusement et les clairons japonais sonnant la charge, nous vîmes notre infanterie, sortant soudainement de tous les replis de terrain, s'élancer au pas de course vers les positions ennemies.

Une compagnie du génie, qui pendant la nuit s'était rapprochée autant qu'il était prudent, atteignait bientôt la grande porte de la ville. Une cartouche de dynamite, boum! et Kinchow était à nous!

« En avant! » avait crié le général Yamaji, et ventre à terre nous l'avions suivi vers les remparts, sur lesquels ici et là, un Chinois plus entêté et moins peureux que les autres, faisait encore le coup de feu.

Quelques balles perdues sifflèrent à nos oreilles et nous eûmes une violente émotion quand, tout à coup, le chirurgien-major général s'abattit avec son cheval. Nous le crûmes tué, mais il n'en était rien heureusement; sa monture avait fait un faux pas et était tombée sans que le brillant officier se fît aucun mal.

A la porte de la ville nous fîmes halte et il fut décidé que nous attendrions là jusqu'à ce que les différents quartiers de la ville soient occupés militairement.

Cela ne faisait guère notre affaire, car nous avions de plus en plus faim.

Je me rappelai alors qu'en galopant vers la ville, nous avions passé un *champ de navets*, et repartant sans rien dire à mes compagnons, je revins bientôt leur rapportant de ces légumes qui, excellents quand ils accompagnent un canard, laissent fort à désirer quand on les croque nature.

Quand, enfin, nous fûmes installés dans la ville conquise, mais presque abandonnée des Chinois, j'appris avec joie qu'un vieil habitant qui avait eu le courage de rester possédait des poules. Je me précipitai chez lui, mais pour y apprendre, hélas ! qu'il n'avait jamais eu qu'une seule poule et que celle-ci avait déjà été réquisitionnée pour le général.

J'allais me retirer fort désappointé, quand il ajouta : « Mais j'ai des œufs. » Je bondis : « Des œufs, criai-je, mais je te les achète ! vite, où sont-ils ? »

Le vieux disparut pendant quelques minutes et revint tenant un œuf dans chaque main.

« J'en ai deux, dit-il.

— Bon. Combien en veux-tu ? »

Il secoua la tête.

« Je ne puis pas les vendre comme cela, dit-il.

— ???

— Non, je vends celui-ci d'abord. »

Et il montrait l'œuf dans la main droite. — C'est un vieux fou, pensai-je.

« Allons, combien en veux-tu, de cet œuf-là?

— Tu peux l'avoir pour deux centimes.

— Très bien, je le prends, et l'autre?

— Ah! l'autre, dit-il en le caressant amoureusement, l'autre te coûtera un franc. »

J'étais ahuri.

« Vieil idiot, criai-je, peux-tu m'expliquer comment, si celui-là vaut un franc, l'autre ne vaut que deux centimes?

— C'est que l'autre, celui à deux centimes, est frais; il a été pondu hier même. »

Je comprenais de moins en moins.

« Voyons, tu veux deux centimes d'un œuf frais; pour quelle raison veux-tu un franc de l'autre?

— C'est que l'autre est *bien plus vieux*. Il y a plus de deux ans que je le conserve.

— Eh bien! mon gaillard, tu pourras le garder deux ans de plus si cela t'amuse. »

Mais l'interprète qui m'accompagnait me pria, les yeux brillants de convoitise, de lui avancer un franc sur ses appointements, car il désirait se régaler de cet œuf extraordinaire.

J'y consentis, mais à la condition qu'il irait le manger à cinq cents mètres au moins de notre maison, et s'abstiendrait de venir en ma présence jusqu'au lendemain.

Je me méfiai des effluves que devait dégager un œuf pondu deux ans auparavant*.

* Les Chinois conservent en effet les œufs qu'ils recouvrent d'une couche de chaux afin que l'air ne pénètre pas à l'intérieur. Les œufs conservés sont considérés comme un mets des plus délicats.

XXI

CHIU-JI

CHIU-JI

Les animaux jouèrent un rôle important dans ma vie pendant toute cette guerre sino-japonaise. Avant de m'embarquer avec le maréchal Oyama et la seconde armée, j'avais fait demander aux autorités militaires s'il serait possible de transporter un cheval avec mes bagages. On m'avait répondu que le maréchal ferait en sorte que je sois monté, après le débarquement en Chine. En effet, quand je partis pour rejoindre l'avant-garde et le général Yamaji, un petit cheval japonais fut mis à ma disposition.

Il était faible des reins, faible des genoux, et se tenait difficilement sur ses pauvres jambes tremblantes. Il me porta cependant jusqu'au camp de Yamaji. En y arrivant, sur le tard, après une journée très froide, je souffrais d'un furieux rhume de cerveau. Toute la journée mes yeux avaient pleuré, mon nez avait coulé,

et j'avais une forte fièvre. Je me couchai très inquiet et craignant de ne pouvoir repartir avec l'avant-garde de l'armée.

A ma surprise, je me réveillai, le lendemain matin, parfaitement frais et dispos et toutes traces de ce violent rhume complètement disparues. Mais mon étonnement ne devait pas s'arrêter là. Quelques minutes avant le départ, Araï vint m'annoncer que mon cheval était très malade. Je fis demander que l'un des vétérinaires de l'armée vînt l'examiner. Celui-ci, à première vue, déclara que l'animal avait pris un refroidissement, « attrapé un gros rhume ». Tout le monde fut convaincu que ce cheval, intelligent et dévoué, m'avait débarrassé de mon rhume en le prenant généreusement à son compte. Quoi qu'il en soit, la pauvre bête ne pouvait plus avancer, et mon embarras eût été grand, si le capitaine Arada n'avait eu l'obligeance de mettre à ma disposition le cheval de son ordonnance, un arrangement qui fut peu goûté du pauvre diable de cavalier obligé de faire la route à pied, dans un uniforme bien peu fait pour la marche.

Le Japon possède fort peu de chevaux, et, dans l'armée, la cavalerie joue un rôle très effacé. Sur un total de cent cinq mille hommes pour l'armée active en temps de paix, la cavalerie ne compte que trois mille hommes. La

deuxième armée, forte de dix-sept mille hommes (sans compter près de dix mille coolies pour le service d'approvisionnement) ne comptait que trois escadrons de cent vingt sabres, soit, au total, trois cent soixante cavaliers qui servaient d'éclaireurs et protégeaient les flancs contre toute surprise. C'est dire que les chevaux étaient rares et qu'il y avait peu d'espoir que je pusse remplacer le mien. Je pus cependant garder celui de l'ordonnance jusqu'à la prise de Kinchow où plusieurs excellentes mules tombèrent entre les mains des Japonais.

Grâce encore au capitaine Arada, une superbe mule blanche fut mise à ma disposition. Les soldats japonais qui n'avaient jamais vu de mules (il n'y en avait pas au Japon) regardaient ces animaux avec la curiosité qu'éprouverait un Esquimau à la vue d'un éléphant.

Ils les appelaient des « chevaux chinois », et un jour où j'essayais vainement d'expliquer à un groupe de fantassins les origines de cet animal, ils furent tous pris d'un rire si fou qu'ils faillirent en avoir une attaque d'apoplexie.

Si les soldats regardaient ma mule blanche avec un étonnement indescriptible, les chevaux japonais, de leur côté, montrèrent dès le commencement une violente antipathie pour cette bête.

Le premier jour où, fièrement campé sur son

dos, je joignis l'état-major du maréchal Oyama, son cheval et celui de tous les autres officiers, pris d'une terreur inattendue, ruèrent, bondirent, se lancèrent dans toutes les directions, en proie à un affolement comique. Ce fut si soudain que l'état-major tout entier fut à moitié désarçonné. Un obus chinois tombant au milieu de ce groupe aurait peut-être fait plus de dégâts, mais n'aurait certes pas causé une commotion plus violente que ma mule blanche, qui, furieuse de la réception, lançait de tous côtés de formidables ruades.

Cette satanée bête avait toutes les caractéristiques de sa race et son entêtement n'était pas le moindre. Plusieurs fois il lui prit fantaisie de suivre un chemin différent de celui suivi par l'état-major et, partant soudainement au galop vers un but ignoré, me faisait passer un quart d'heure fort désagréable, obsédé naturellement par l'idée que je me trouverais définitivement séparé de l'armée et tomberais aux mains des Chinois. C'était une lutte épouvantable pour la ramener dans le bon chemin.

Quand, le 19 novembre au soir, nous arrivâmes à Doshioji, à une portée de canon des défenses avancées de Port-Arthur, croyant que l'attaque aurait lieu le lendemain, je m'avouai que je n'aurais jamais le courage d'affronter une bataille sur le dos de cette terrible

mule. Voyez-vous qu'il lui prît envie de rejoindre les Chinois, ses anciens maîtres, et qu'elle partît ventre à terre dans leur direction? Je me serais trouvé dans une jolie situation. Je me décidai donc à aller interviewer le sous-chef d'état-major auquel je fis part de mes craintes.

« Mon cher ami, me dit-il, des chevaux, nous n'en avons pas la dixième partie de ce qu'il nous en faudrait, mais si vous êtes bon cavalier je puis vous tirer d'affaire. Un de mes chevaux à moi vient d'arriver. C'est un jeune et solide étalon qui n'a pas été monté depuis trois ou quatre semaines et qui ne sera certainement pas commode. Si vous le voulez je vous le prête très volontiers. »

Tout, plutôt que la mule blanche! J'acceptai donc avec transports, mais ma joie fut de courte durée.

Cet étalon avait le diable au corps. A peine sur son dos, le lendemain, je compris que j'étais sur un véritable volcan et je passai aux avant-postes une journée de luttes si effroyables contre cet animal affolé, que, de retour au campement, je me précipitai chez le sous-chef d'état-major et réclamai à grands cris ma fameuse mule blanche qui eut, après tout, l'honneur de me porter pendant la bataille devant Port-Arthur. C'est sur elle que je pénétrai triomphalement dans cette ville.

L'âne aux provisions et Araï me suivaient de près et ce brave domestique portait fièrement dans ses bras un ravissant petit chien chinois que j'avais acquis dans des circonstances vraiment touchantes.

Quand les premiers forts défendant les approches de Port-Arthur furent tombés au pouvoir des Japonais, le maréchal Oyama et son état-major prirent position sur une hauteur dominant toute la ville. Il y avait là un petit temple chinois qui avait servi de poste d'observation à l'ennemi, et au-dessus duquel des obus japonais avaient éclaté.

Ici et là, à l'entour, les cadavres de quelques soldats chinois et parmi eux, juste devant le temple, celui d'un officier dont la moitié de la tête avait été enlevée par un morceau d'obus. Le chef d'état-major ayant donné l'ordre qu'un télescope fût monté à l'endroit même où le cadavre de cet officier reposait, deux ou trois coolies s'avancèrent pour l'enlever. Au même moment une délicieuse petite chienne, grosse tout au plus comme le poing, tremblant d'épouvante et de froid, bondit hors de la manche de son maître mort, où elle se tenait cachée.

Le poil hérissé, grognant et montrant les dents, elle se tenait là, prête à défendre ce pauvre cadavre.

Le premier moment de surprise passé, les

coolies voulurent prendre le mort, mais la petite chienne, bondissant en avant, saisit entre ses crocs la main de l'un de ces hommes, le mordant profondément. Celui-ci poussa un cri de douleur et, saisissant un gros bâton, il l'aurait assommée si, me précipitant en avant, je n'avais saisi la petite bête, déclarant que je la voulais et la prenais sous ma protection. Elle se débattit furieusement, griffa, mordit, et j'eus toutes les peines du monde à m'en rendre maître.

Deux jours après la prise de la ville, un officier de l'état-major vint me voir et me raconta que le maréchal allait envoyer à l'empereur du Japon une collection d'animaux extraordinaires trouvée à Port-Arthur. Parmi ceux-ci, il y avait des ânes, les fameuses mules et un dromadaire. Il me demanda si je ne voulais pas ajouter ma petite chienne à la collection, mais je refusais, m'étant déjà attaché à elle.

« Comment l'appelez-vous? me demanda l'officier.

— Ma foi, j'ai été si occupé que je n'ai pas encore eu le temps de penser à lui donner un nom.

— Appelez-la « Port-Arthur », ce sera un nom historique.

— Oui, mais beaucoup trop long pour cette toute petite bête!

— Alors, appelez-la « Fidèle », car vraiment son attachement pour son pauvre diable de maître mort était touchant.

— En effet, dis-je, mais je voudrais un nom japonais ou chinois.

— Eh bien! c'est tout trouvé, appelez-la « Chiu-ji », ce qui veut dire « fidèle ».

Inutile de dire que Chiu-ji ne me quitta plus. Je la ramenai au Japon et ensemble nous reprîmes la route des États-Unis.

J'ignorais que le photographe représentant un grand journal illustré anglais, *The Graphic*, je crois, eût pris une photographie de l'officier chinois mort et de Chiu-ji blottie sous son bras.

Un jour, où je lisais tranquillement les journaux, dans la bibliothèque de mon club à New-York, un ami qui regardait les derniers journaux illustrés de Londres, s'écria:

« Ah! par exemple, voilà Chiu-ji. »

En effet, à la première page du grand illustré londonien était une magnifique reproduction de la photographie prise par son représentant japonais. Et, coïncidence curieuse, l'éditeur anglais, donnait comme titre à cette gravure: « Faithful unto death, » — « *Fidèle* jusqu'à la mort. »

Brave petite Chiu-ji!

XXII

PORT-ARTHUR

PORT-ARTHUR

On se souvient du bruit que fit la prise de Port-Arthur et de la vive émotion créée dans le monde civilisé tout entier par le récit que firent quelques correspondants étrangers des « massacres » ou de la « boucherie » de Port-Arthur. D'après certains télégrammes envoyés aux journaux américains et anglais « la population tout entière, hommes, femmes et enfants, » fut massacrée sans pitié. Port-Arthur ayant en temps de paix une population de plusieurs milliers d'âmes et une garnison au commencement des hostilités de 12 à 15.000 hommes, réduite de moitié au moment de l'attaque, on put croire que 20.000 personnes au moins avaient été massacrées et un cri d'horreur se fit entendre d'un bout à l'autre de l'univers.

Je n'ai aucun désir de rouvrir cette polémique ou de faire ici des personnalités. Chacun

voit les choses à sa manière. Je suis cependant convaincu que ceux-là mêmes qui furent le plus sévères pour le Japon reconnaîtraient aujourd'hui, s'ils sont de bonne foi, qu'ils ont considérablement dépassé le but qu'ils se proposaient et que l'armée japonaise ne fut jamais coupable d'un crime aussi grand, aussi effroyable que celui dont on l'a accusée.

Je fus présent à la prise de Port-Arthur : j'y pénétrai en même temps que les autres correspondants étrangers ; j'y restai exactement aussi longtemps qu'eux. Je n'étais ni ivre, ni fou, ni aveugle, et cependant, je ne vis pas ce « sanglant massacre de toute une population, massacre qui continua pendant plusieurs jours ».

Je crois qu'il est possible de prouver qu'il y eut beaucoup d'exagération. Il est nécessaire pour cela de rappeler brièvement les événements.

La deuxième armée, sous les ordres du maréchal Oyama, arriva devant Port-Arthur le 18 et le 19 novembre 1894, après avoir pris à l'ennemi, sans coup férir, la ville de Kinchow et les forts de Talien Wan. Partout, à mesure qu'elle avance, la deuxième armée (suivant en cela l'exemple de la première armée qui a opéré en Corée) traite les habitants avec la plus grande considération. Les villes, au reste, sont presque complètement abandonnées, la popula-

tion s'étant enfuie, non à l'approche des japonais, mais à l'arrivée des soldats chinois, qui, venus pour les défendre, pillaient et saccageaient tout. Kinchow, avec une population normale de huit mille habitants, en avait à peine mille quand le général Yamaji y pénétra.

Il en fut de même en ce qui concerne Port-Arthur. La plus grande partie de la population s'était enfuie bien avant la prise de la ville et cela est prouvé par les rapports des officiers étrangers, commandants de navires de guerre, qui croisaient entre Chefoo, Port-Arthur et Weï-aï-Weï, surveillant les événements. Des centaines de jonques et de bateaux de toutes sortes avaient transporté le gros de la population, les femmes et les enfants, à Chefoo et autres ports Chinois. J'établis donc ce premier point que :

Les neuf-dixièmes de la population de Port-Arthur avaient quitté cette ville longtemps avant l'arrivée des Japonais.

La ville était encaissée entre une ligne de forts et de redoutes la défendant du côté de la terre et une autre ligne de forts la protégeant du côté de la mer. Ces forts étaient armés de quatre-vingts pièces d'artillerie dont la moitié étaient des canons Krupp.

Les Japonais avaient quarante-huit pièces d'artillerie qui, le vingt et un novembre, à la

pointe du jour ouvrirent le feu sur les positions chinoises, dont les canons répondirent d'abord vigoureusement puis cessèrent presque complètement. Les forts furent enlevés d'assaut, à droite par la division du général Yamaji, au centre par la 12e brigade et à gauche par la brigade mixte commandée par le colonel Haségawa. Les Chinois s'enfuirent et un certain nombre *se réfugièrent dans la ville,* tandis que les autres s'échappèrent en groupe, les uns dans la direction de Talien Wan, les autres dans des jonques.

A trois heures et demie toute résistance semble avoir cessé, mais les grands forts qui défendent la ville du côté de la mer tiennent toujours. La flotte japonaise, commandée par l'amiral Ito, a fait une diversion, mais n'est pas assez forte pour attaquer ces forts de front. Il est donc inévitable de les attaquer par derrière, et pour cela les troupes que l'on lancera à l'assaut doivent traverser la ville. Il est compréhensible qu'elles devront s'emparer des fuyards chinois qui s'y sont réfugiés ne pouvant risquer d'être attaqués par derrière ou coupés du gros de l'armée.

Il me paraît donc incontestable que *des soldats chinois après avoir abandonné les forts s'étaient réfugiés dans la ville, et il n'est pas étonnant qu'un certain nombre d'entre eux aient*

été tués par les troupes qui furent lancées à l'assaut des derniers forts.

Les correspondants étrangers ont prétendu que les hommes tués dans la ville n'étaient pas des soldats, parce qu'ils n'avaient pas d'uniformes.

C'était la première bataille à laquelle ces messieurs assistaient et ils ignoraient évidemment qu'à Assan, Pen-Yang, Kinchow, les soldats chinois s'étaient empressés de jeter leur uniforme et que des milliers de ces défroques peu glorieuses étaient aux mains des Japonais. Il faut savoir que cet uniforme se compose d'une simple blouse (et quelquefois, pas toujours, d'un large pantalon) portée *par-dessus des vêtements ordinaires*. La blouse retirée, le soldat a toutes les apparences d'un civil quelconque.

En Corée, les Chinois poussèrent la chose plus loin, et dans l'espoir de se faire passer pour Coréens, quantité d'entre eux, coupèrent leur « queue ».

Les rues et les environs de Pen-Yang étaient jonchés de longues nattes qui eussent fait la fortune d'un coiffeur.

En remontant la grande rue de Port-Arthur, je vis ici et là une douzaine de cadavres, chose bien naturelle après une telle bataille, mais je fus frappé comme les autres du fait qu'ils n'étaient pas en uniforme.

« Ce sont pourtant des soldats, me dit le capitaine Arada avec qui j'étais, *car ils portent tous la chaussure militaire,* regardez vous-même. »

Il a aussi été dit, qu'il n'y avait pas d'armes à côté de ces cadavres. Ceci ne prouve rien, pour l'excellente raison que les officiers japonais faisaient ramasser toutes les armes ayant appartenu à l'ennemi, de crainte qu'elles ne tombassent dans les mains d'autres Chinois ou même des coolies japonais. Or, quand les correspondants étrangers pénétrèrent dans Port-Arthur, il y avait déjà plusieurs heures que les soldats japonais y étaient installés et ils avaient naturellement ramassé les armes.

De tout ceci, ils résulterait *que rien ne pouvait prouver que les morts de Port-Arthur fussent de paisibles citoyens.*

Il est à remarquer que les correspondants qui ont parlé de « massacres » et de « boucheries » l'ont fait d'une façon très générale. Ils ont parlé d'une « population » (qui de fait n'existait pas puisqu'elle s'était enfuie), mais ils se sont abstenus de donner des chiffres. Il eut cependant été intéressant de savoir, n'eût-ce été qu'approximativement, l'importance de cette population massacrée. Un correspondant anglais nous assure que des cadavres « de femmes et d'enfants *jonchaient* les rues », mais

un correspondant français, qui se vante pourtant d'avoir eu les yeux grands ouverts, nous donne des chiffres, — c'est lui le seul, — et il nous annonce qu'il a compté *cent vingt cadavres, dont* TROIS *femmes et* TROIS *enfants.*

Je crois qu'avec lui nous approchons de la vérité et que nous pouvons dire que *si dans une ville, bombardée pendant plusieurs heures par quarante-huit canons qui lancèrent des centaines d'obus et des milliers de shrapnels et fut prise d'assaut par les troupes lancées contre les forts de mer, on n'a trouvé que cent vingt cadavres, cela prouve très conclusivement qu'il n'y a pas eu boucherie et massacre général.*

Examinons maintenant l'état d'esprit, l'état moral des soldats japonais au moment de cet événement.

En Corée comme en Mandchourie, les Japonais avaient, je l'ai déjà dit, traité les vaincus et la population chinoise avec la plus grande humanité.

A Kinchow, qui tomba entre leurs mains quelques jours avant Port-Arthur, les prisonniers furent admirablement traités et les soldats japonais fraternisèrent avec les quelques habitants qui ne s'étaient pas enfuis.

Un événement tragique qui survint pendant la marche sur Port-Arthur aurait pu, il est vrai, changer ces sentiments humanitaires du

tout au tout. Le dix-huit novembre, trois escadrons de cavalerie qui éclairaient l'avant-garde de l'armée furent surpris et entourés par trois mille Chinois avec des canons. Les Japonais se défendirent héroïquement et furent bientôt secourus par une compagnie d'infanterie qui se trouvait fort en avant du gros de la brigade. Cernée à son tour, par des forces bien supérieures, elle parvint à battre en retraite, grâce à plusieurs charges héroïques exécutées par la cavalerie. Cette affaire coûta aux Japonais une quarantaine de blessés et quatorze morts dont les Chinois s'emparèrent.

Le lendemain, l'armée japonaise passait sur le lieu du combat et chaque soldat put voir comme je les vis moi-même les quatorze cadavres horriblement mutilés. Les têtes, les jambes, les bras avaient été hachés; les langues, les yeux, les oreilles arrachés, et on s'était livré sur les corps à d'autres mutilations impossibles à décrire. C'était horrible, épouvantable, et on comprendra facilement l'effet que produisit sur toute l'armée ce spectacle effroyable.

Les yeux, les oreilles, les mains de ces morts *décoraient* la porte de Port-Arthur par laquelle les Japonais pénétrèrent dans la ville et les murs étaient couverts d'affiches signées du gouverneur et offrant des sommes importantes pour des Japonais morts ou vivants, ou pour des

morceaux de Japonais — tant pour chaque partie du corps ! Franchement, après de telles provocations, peut-on appeler les Japonais des sauvages, s'ils passent cent vingt Chinois au tranchant du sabre? Qu'auraient fait des Européens — ou plutôt qu'ont fait les troupes les plus civilisées de l'Europe dans des circonstances presque analogues?

Deux jours après la prise de Port-Arthur je rentrais d'une tournée d'inspection, accompagné de mon domestique Araï, à la tombée de la nuit. Il faisait un froid de loup et nous étions gelés. Ayant, par une porte grande ouverte, aperçu au fond d'une cour un immense feu de bois, autour duquel se tenaient une vingtaine de soldats, nous nous approchâmes pour nous réchauffer un peu. On comprendra facilement mon horreur quand j'aperçus au milieu des flammes deux corps de Chinois à moitié carbonisés. Dégoûté, je m'éloignai précipitamment et me cognai contre un officier japonais venant en sens inverse et qui, avec la politesse de sa race, m'offrit force excuses et me dit en français : « Mille pardons, monsieur ! » Je m'arrêtai et lui criai qu'il se passait dans cette cour des choses épouvantables : qu'on y brûlait des Chinois ! Il sourit doucement et me répondit : « Vous vous trompez, monsieur ; il ne se passe vraiment rien d'hor-

rible. Les cadavres que vous avez vus dans le feu sont ceux de deux Chinois qui, grièvement blessés, se cachèrent dans un endroit impossible, où ils moururent. L'odeur épouvantable qui se dégageait de leurs corps en putréfaction les fit découvrir. Ces cadavres étaient dans un tel état de décomposition qu'on a donné l'ordre de les crémailler sans perte de temps. A cause des gelées des dernières semaines, la terre est horriblement dure et il faut un temps infini pour creuser des fosses. »

Considérez ce simple fait et voyez à quel point j'aurais pu me méprendre si je n'avais pas eu la chance de rencontrer cet officier.

J'avoue que la vue d'une centaine de cadavres dans les rues de Port-Arthur m'avait paru chose si naturelle que je n'avais pas pensé à examiner les blessures dont ils étaient morts. Un des correspondants étrangers l'a fait et il nous apprend que « tous, sans exception, et j'ai vérifié en cas d'incertitude, avaient sur le crâne, le col ou la face, une ou plusieurs marques du sabre japonais ; *pas de coups de baïonnette ni de balles.* »

Voici une déclaration précieuse. Jusqu'à lecture de ces lignes, j'avais pensé que les cent vingt Chinois « massacrés » à Port-Arthur avaient été tués par des soldats japonais, excités par la bataille et désireux peut-être de venger

leurs camarades si affreusement mutilés. Mais je me trompais, car si ces Chinois furent tués à coups de sabre, il est incontestable que ça ne peut pas être par les soldats, qui, armés d'un fusil et d'une baïonnette, *n'avaient pas de sabre !* Voilà qui est clair, logique et irréfutable.

Ce qui se passa n'est pas difficile à imaginer. Le soir de la prise de Port-Arthur, ni l'état-major, ni les journalistes, ni le gros de l'armée ne pénétrèrent dans la ville. Seuls, deux bataillons de la division du général Yamaji s'y installèrent. Quelques centaines de coolies les y suivirent, leur apportant des vivres, des munitions, etc. Ceux-ci, la racaille du peuple japonais, voulurent profiter de l'occasion pour piller les maisons qu'ils croyaient abandonnées. Mais nous savons que des fuyards chinois s'y étaient réfugiés. Ils furent découverts par les coolies à la recherche du butin ; il y eut lutte et ils périrent par le sabre, le fameux sabre des coolies japonais. Il est vrai que, par ordre du maréchal Oyama, les coolies avaient été désarmés et n'auraient pas dû avoir de sabre. Mais, ou l'ordre avait été mal exécuté, ou les coolies, à l'instar des « samurais », avaient deux sabres et n'en avaient rendu qu'un, car il est certain que tous ou presque tous avaient encore une bonne lame dont ils étaient toujours prêts à se servir.

Certes, je ne puis assurer que les choses se soient passées ainsi, mais que ma supposition soit juste ou non, il reste acquis que *les cent vingt Chinois « massacrés » à Port-Arthur ne furent pas tués par les soldats japonais, puisque leur mort avait été occasionnée par des coups de sabre et que les soldats n'en avaient pas.*

Si petit que soit le « massacre » de Port-Arthur, réduit à ses justes proportions, c'est avec une grande satisfaction que j'arrive à la conclusion qu'il n'éclabousse même pas cette armée, dont la conduite, au point de vue militaire aussi bien qu'au point de vue humanitaire, a été dans toutes les occasions admirable et digne des plus hauts éloges et de l'admiration du monde civilisé.

TABLE

TABLE

Avant-Propos 1

I. Au Japon 1
II. Une Ambassadrice 13
III. Teikoku 21
IV. Un « Five O'clock » à Tokio 31
V. Le Yoshiwara 41
VI. Mondaine 51
VII. Tokio 63
VIII. Quelques silhouettes 81
IX. Leurs femmes 95
X. Leurs Enfants 105
XI. A la Cour impériale 115
XII. La vraie Madame Chrysanthème . . . 131
XIII. Chez Son Excellence le Gouverneur de O.... 139
XIV. La Missionnaire 151

XV. De Tokio à Tien-Tsin 169
XVI. Ayama. 193
XVII. Le Maréchal Yamagata 207
XVIII. La Croix-Rouge 221
XIX. L'Espion. 231
XX. Les Œufs. 241
XXI. Chiu-Ji 257
XXII. Port-Arthur. 267

Achevé d'imprimer

le quatre décembre mil neuf cent trois

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

5. — 4014.

h

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
405 Hilgard Avenue, Los Angeles, CA 90024-1388
Return this material to the library
from which it was borrowed.

GAYLORD

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 858 393 2